



sonorisation éclairage



02.98.41.49.22 delotleblond

En complément de ses activités de prestations de service et de location en sonorisation, éclairage et vidéo, Delot-Leblond possède une grande expérience d'installation et d'équipement de salles de spectacles en sonorisation, lumière et vidéo.

Affilié au groupement Promosono, le personnel de Delot-Leblond vous accueille chaque jour afin de vous conseiller sur l'achat de matériels professionnels. Il pourra vous remettre des catalogues produits reprenant l'ensemble de nos offres.

**DELOT LEBLOND**  
7 RUE CHARLES JOURDE  
ZONE INDUSTRIELLE DE KERGANAN  
29200 BREST  
TELEPHONE : 0298414922  
FAX : 0298414439



la petite librairie

WWW.LA-PETITE-LIBRAIRIE.FR • 02 56 29 06 35



Retrouvez MAZOUT au format pdf sur <http://mazoutlezine.free.fr>



SOMMAIRE

**FAIS TOURNER !**  
05 • LES NEWS

**RENCONTRES**  
11 • SIAM  
13 • SAVATE  
14 • COLIN CHLOE  
15 • GOOD OLD BOYS  
16 • UV JETS  
17 • SHEER K  
18 • CRAFTMEN CLUB  
20 • pOOr bOy  
21 • RADIO ANIMAL  
22 • VALIER VS STOURM

**DOSSIER : PUNK ROCKER MOZART FUCKER**  
24 • LE PUNK, CA DECHIRE SA CRASSE  
29 • LES COLLABOS  
31 • POURQUOI NE PAS S'ECLATER LA TETE ?  
32 • HHM DES FILLES QU'ON AIME  
33 • THE DAMNED A BREST  
35 • LES TOMMYKNOCKERS  
37 • AL KAPOTT  
38 • AGE TENDRE ET GUEULE DE BOIS  
39 • LA BRULURE  
40 • DES REVES PLEIN LA TRONCHE  
43 • BREVES DE PUNK  
44 • CAUSERIES PUNK  
45 • POST PUNK  
47 • LE WAGON  
50 • NEW YORK REMEMBER  
52 • CITATIONS PUNK

**UN FESTIVAL DES FESTIVEAUX**  
53 • VIEILLES CHARRUES, BOBITAL, ASTRO ET C°

**FICTION**  
56 • GOULE & LICHE

**NOIR MAZOUT**  
57 • CRIMES & FEMMES FATALES

**KRONICKES**  
58 • POUR LES ESGOURDES

**LES BONNES ADRESSES D'EMMA ZOOT**  
60 • LE ZINZINC, LE VELVET

**STORIES**  
61 • AN ENGLISHMAN IN BREST VOL 2

**FEUILLETON**  
62 • MONPARNASSE BLUES # 2



EDITO

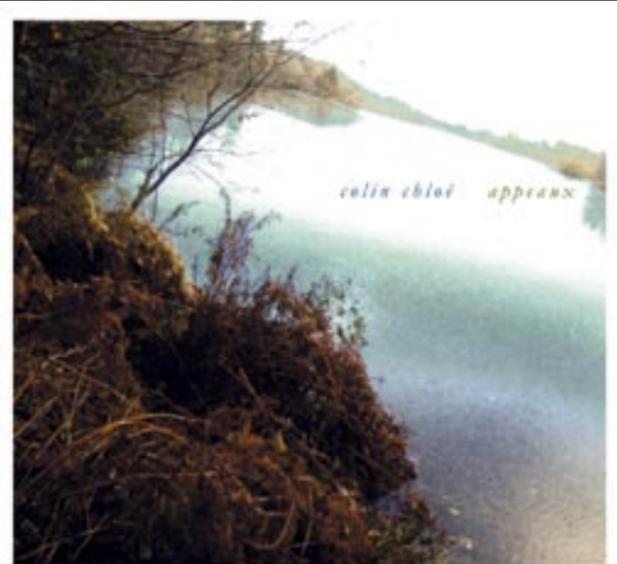
# MAZOUT : LE ZINE QUI COLLE AUX DOIGTS

ONE, TWO, THREE, FOUR !

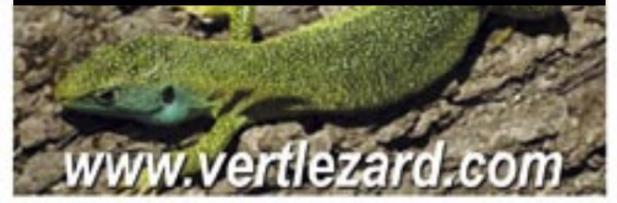
Sous le mazout la plage, le numéro zéro de Mazout déterrait les 40 ans de Mai 68. Ce numéro un commémore le naufrage de l'Amoco-Cadiz, dix ans plus tard (16 mars 1978), les 230.000 tonnes de brut qui repeignent la Bretagne en noir. Le mois suivant, l'animateur Alain Maneval est viré d'Europe 1 pour cette parole malheureuse : "En Bretagne cet été, la marée sera noire !" L'émission de Maneval, c'est POGO, premier crachat punk sur les ondes. La Radio, oui LA Radio : à l'époque, gravement verrouillée, tout sauf libre, il faudra attendre encore trois ans pour ça. POGO passait à une heure du matin, malgré ça le scandale est immense, la direction n'apprécie pas du tout l'humour... noir de l'animateur, qui restera longtemps coincé au placard.

Trente ans après, ce Mazout est un Spécial Punk. Punk d'hier et keupon d'aujourd'hui, avec témoignages destroy, chroniques de disques, jeux de cartes, slogans au pochoir, vilains dessins crados, épingles à nourrice sur t-shirts au vomit, spiky hair fluo, jeans à revers et pantalons écossais, vieilles Docs bordeaux (12 ou 14 trous), blousons Harrington bleu marine, tubes de colle, Valstar rouge (ou verte ?) et souvenirs poilants... New York, London, Paris, Brest, Quimper, Spézet ! Pré-Punk, Post-Punk, Oi, Positive, Hardcore, Redskins, Punks à crête et Punks à chiens... Dire qu'il y en a qui pensent aujourd'hui que Julien Doré est un dangereux agitateur...

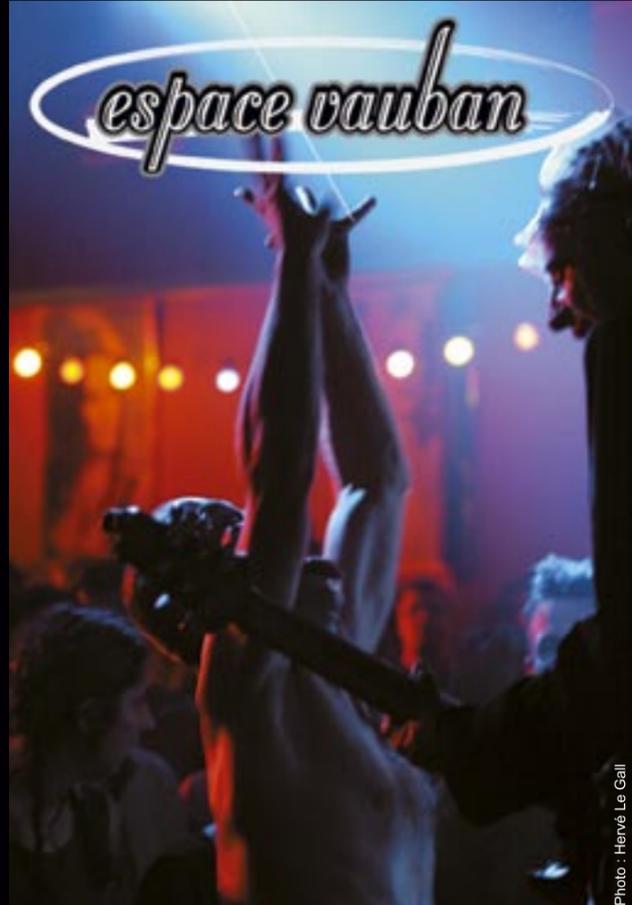
Pour ceux qui se demandaient encore pourquoi on s'appelle Mazout... Bonne lecture, et NO FUTURE pour tous !



Sortie Officielle de l'Album de Colin Chloé le 10 Décembre au Vauban



www.vertlezard.com



espace vauban

Photo : Hervé Le Gall

**MAZOUT # 01** Octobre 2008  
La Blanche Production : 1, rue des 3 frères Vienne, 29200 BREST  
Rack Tuff : 46, rue du Calvaire, 29430 LANHOUARNEAU  
[mazoutlezine.free.fr](http://mazoutlezine.free.fr)  
[www.myspace.com/mazoutlezine](http://www.myspace.com/mazoutlezine)  
[www.lablanche.net](http://www.lablanche.net)  
[www.myspace.com/lablancheproduction](http://www.myspace.com/lablancheproduction)

Directeur artistique Tibou ([tibou@ajt.fr](mailto:tibou@ajt.fr))  
Rédacteur en chef Olivier Polard ([o.polard@voila.fr](mailto:o.polard@voila.fr))  
Secrétaire de rédaction Franco ([francobrest@gmail.com](mailto:francobrest@gmail.com))

Rédacteurs Christophe Abolivier / Lord Anxious / Maurice Birout / Boof / Laurent Boulaire / Cat The Cat / Sugar Plum Fairy / Gomina / Gingival / Yvan Haleine / Jim La Jungle / Cathy Le Gall / Arnaud Le Gouefflec / Stéphane Le Ru / Yannick Martin / Christophe Miossec / Alain-Gabriel Monot / B.M. / Jean Moul / Elva Murphy / Marc Nedelec / F.P. / Fanch Rouge / Chris Speedy / Stourm / Rémy Talec / Julien Zirelli / Zob / Emma Zoot  
Illustrations Hubert Polard / Joris Rouet / Tibou  
Photographies Richard Dumas / Hervé Le Gall / Laurence Le Gall / Jean-Marie Le Peh / Dominique Le Roux / Stéphane Le Ru / Frédéric Morvan / Ray 58 / Thierry Stephan / Frédéric Villemain / X ...

Webmaster Nicolas Denis ([nicolas@lablanche.net](mailto:nicolas@lablanche.net))  
Impression Imprimédia à Montaigu (85) N° d'imprimeur 41661  
imprimé sur papier recyclé par un imprimeur respectueux de l'environnement et certifié Imprim' Vert et PEFC.

... (dédicasse à Johnny "Furax" Davis)

**Au Cabaret Vert**  
Café Librairie

Du Lundi au Jeudi 12 - 21h  
Vendredi et Samedi 12 - 01h  
Fermé le Dimanche

**9, rue de St. Martin - 29200 BREST**

**STEELWORK**

**PRODUCTIONS LABEL**  
HY.T.C. - DOOMSDAY CULT (CDR)  
L'IDROT DU VILLAGE - BISTOLIS (CDR)  
NEON RAIN - WE ARE MEAT (CD)  
DEUTERROR - LE GUEULE DE GUERRE (CD)  
CHEERLEADER69 - GODBERSINTHESKY (LP)  
PFF/ICK - COLLECTIVISTES / INDIVIDUALISTES  
WESTWIND - TOURMENTE (LP)

**MASCHINE**  
MUSIQUES INDUSTRIELLES  
ROCK, NOISE, POST-ROCK, INDUSTRIAL, NOISE  
SHOCK, GOTHIC, ETC.

**DISTRO / MAILORDER**  
- EXTRAITS DU CATALOGUE -  
DEATH IN JUNE - WHITEHOUSE - MERZROW  
DER BLUTHARSCH - GENOCIDE ORGAN - AIN SOPH  
HAUS ARAFNA - ALLERSELEN - BLOOD AXIS  
DERNIERE VOLONTE - INADE - DEUTSCH NEPAL - PFF  
FIN DE SIECLE - TOROISH - MZ412 - BOYD RICE  
ZEV - CRISIS - NAEVUS - ESPLENDOR GEOMETRICO  
INSTITUT - BRIGITER DEATH NOW - NOVY SVET  
SUTCLIFFE EAGLEND - ZOVJET FRANCE - CON DOM  
SPIRITUAL FRONT - SMELL & QUIM - EX ORDER  
PROPERGOL - SEKTION B - THE HATEIS

DISQUES DISPONIBLES SUR  
WWW.STEELWORKMUSIQUE.COM  
ET AU MAGASIN  
L'OREILLE KC - BREST

**ESPACE**  
**Léo Ferré**

Maison de Quartier  
de Bellevue  
1 rue du Quercy  
Brest 29

Billet : <http://www.myspace.com/espacoleoferrero>  
Studio : <http://www.myspace.com/espacoleoferrero>  
Festival BD : <http://www.myspace.com/mixartfestival>

**MERCIER MUSIQUE**  
BREST

Vente tous instruments - Location - Librairie Musicale

CONCESSIONNAIRE AGREE OFFICIEL DES PLUS GRANDES MARQUES :  
YAMAHA, PLEYEL, SCHIMMEL, PEARLRIVER, FENDER...

7,9 et 46 rue Amiral Linois - 29200 BREST  
02.98.46.32.06 [contact@mercier-musique.com](mailto:contact@mercier-musique.com)  
[www.mercier-musique.com](http://www.mercier-musique.com)

L'oisiveté n'est fatale qu'aux médiocres

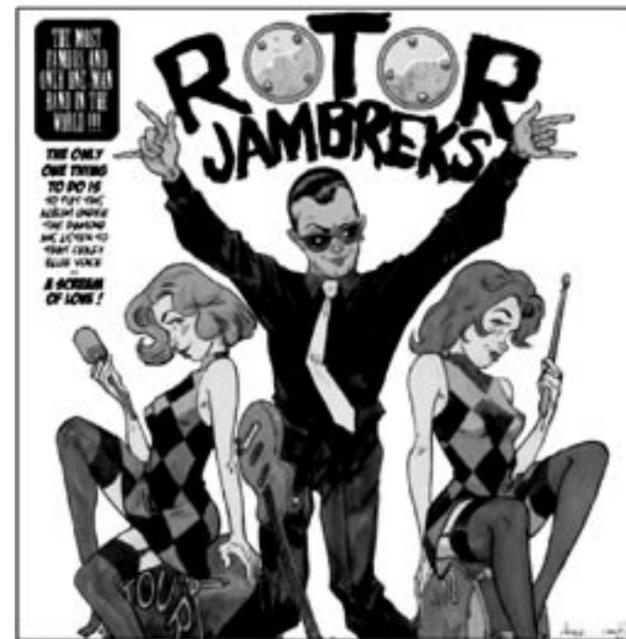
**Fréquence Mutine 103.8 FM**  
à Brest, chaque jeudi, 13h30

**Coonip**

MUSIC BAR SAINT MARTIN - BREST

**OUVERT DU MARDI 17 H AU SAMEDI 1 H**

**FAIS TOURNER !...**



**ROTOR JAMBREKS**  
L'enfant terrible du rock brestois sort son premier album "Start The Rotor" chez Last Exit Records. 20 jours de studio à Lorient, un mastering très certainement à Bruxelles, avant la sortie nationale le 10 novembre prochain. Il est vivement conseillé de consulter le journal de bord de ces quatre semaines d'enregistrement sur [www.rotorjambreks.com](http://www.rotorjambreks.com)

**2 SOFT**  
Le jeune duo plabennecois est arrivé vainqueur du tremplin Keolis 2008. Ils remportent l'enregistrement de leur single avec option album sur un des labels d'EMI Music France. Ce concours musical, parrainé par le collectif Beni Snassen emmené par Abd Al Malik, est ouvert à tous les auteurs-compositeurs-interprètes en herbe âgés de plus de 18 ans et vivant en France métropolitaine. Après 4 mois de compétition, 2 Soft a réussi à imposer son univers doux et poétique sur fond de xylophone et de ukulélé. Leur single devrait sortir sous peu. ([www.myspace.com/2softandcool](http://www.myspace.com/2softandcool))

**BADCASH**  
L'excellent groupe punk quimpérois a remporté la seconde édition du tremplin Take off organisée par le centre socioculturel l'Agora de Guilers qui s'est déroulée le samedi 28 juin dans la grande salle de spectacle du centre socioculturel. Créé en 2007, ce tremplin a reçu cette année 71 candidatures ! C'est au mois de mai qu'un jury

est sans contexte "A La Brestoise". A voir en haute définition sur [www.myspace.com/stourmusic](http://www.myspace.com/stourmusic)

composé de professionnels (Daktari, La Carène, Fréquence Mutine, Delot-Leblond, Le Studio...) a sélectionné quatre groupes : Octav, Hot Socks, Badcash et Synapse. Badcash prépare actuellement la sortie d'un mini-album. ([www.myspace.com/badcashtheband](http://www.myspace.com/badcashtheband))



**LA MAXIME DE L'ÉTÉ 2008 !**  
Goéland qui s'touche le gland, f'ra pas beau temps,  
Goéland qui s'touche le cul, f'ra pas beau non plus !

**TREMPIN STONES**  
Le tremplin de l'OMAC de Lesneven mettait cette année les Stones à l'honneur. Comme tous les ans, la sélection était pour le moins éclectique. Deux groupes sont sortis du lot. The Rain Club tout d'abord, charmant duo acoustique père-fille en provenance de Morteau dans le Doubs qui ont repris avec une classe parfaite le gang de Keith Richard à la sauce Crosby, Stills, Nash & Young. Mais ce sont les Blueberries qui ont remporté le premier prix pour leur prestation scénique haletante !

**STOURM**  
L'hymne officieux de Brest 2008

**DRUGSTORE SPIDERS**  
Les disciples sont morts, vive les araignées ! Les Lost Disciples n'ont pas perdu la foi, puisqu'ils reprennent la route avec un nouveau batteur, Tom (ex-MC Viper), sous le nom de Drugstore Spiders. A suivre... Rické aura profité de ses courtes vacances pour prêter ses talents à Al Kapott lors de la fête de la musique à la Grange aux loups (Landerneau). Seule déception : pour l'occasion, ils auraient pas pu s'appeler les Lost Kapott ?

**KING GUILLAUME**  
Deux ans après son premier film, Essaye-moi, l'ex "Robins des bois" Pierre-François Martin-Laval dit Pef revient à la mise en scène avec "King Guillaume (un peu moins conquérant)", libre adaptation de la bande dessinée intitulée "Panique à Londres" de Rochette et Pétilion. Guillaume Brunel, modeste employé, apprend qu'il est l'héritier légitime de l'île de Guerlande, située entre la Bretagne et l'Angleterre. Cette île, devenue indépendante depuis la guerre de cent ans, redeviendra automatiquement anglaise si aucun roi mâle ne prend la succession du vieux monarque qui va bientôt mourir. Trompé par les habitants de l'île qui lui font croire qu'il va devenir riche, Guillaume accepte l'héritage. Il est loin de se douter que l'île n'est qu'un tas de cailloux, et que la population se résume à cinq personnages hauts en couleurs ! Outre la présence de Pef (dans le rôle de Guillaume Brunel), on retrouve également Florence Foresti, Pierre Richard, Isabelle Nanty, Omar Sy et Raymond Bouchard. Le tournage a été réalisé en grande partie à Porspoder en juin dernier. A noter une scène d'anthologie filmée à l'hôpital Morvan de Brest et censée se dérouler dans un squatt punk londonien. Comme figurant, le réalisateur a choisi des membres d'HMM, des Tommyknockers ainsi que notre collaborateur Boof et Robin Foster pour leurs origines anglaises (on pourra les entendre s'engueuler comme des hooligans dans la langue de Johnny Rotten !). La sortie en salle est prévue pour décembre 2009.

**2 SOFT**  
Le jeune duo plabennecois est arrivé vainqueur du tremplin Keolis 2008. Ils remportent l'enregistrement de leur single avec option album sur un des labels d'EMI Music France. Ce concours musical, parrainé par le collectif Beni Snassen emmené par Abd Al Malik, est ouvert à tous les auteurs-compositeurs-interprètes en herbe âgés de plus de 18 ans et vivant en France métropolitaine. Après 4 mois de compétition, 2 Soft a réussi à imposer son univers doux et poétique sur fond de xylophone et de ukulélé. Leur single devrait sortir sous peu. ([www.myspace.com/2softandcool](http://www.myspace.com/2softandcool))

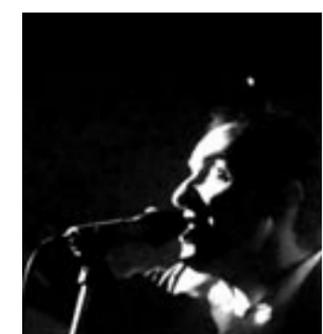
**BADCASH**  
L'excellent groupe punk quimpérois a remporté la seconde édition du tremplin Take off organisée par le centre socioculturel l'Agora de Guilers qui s'est déroulée le samedi 28 juin dans la grande salle de spectacle du centre socioculturel. Créé en 2007, ce tremplin a reçu cette année 71 candidatures ! C'est au mois de mai qu'un jury

**MATMATAH**  
Eric Digaie, l'ex bassiste des Mat', se reconvertisse actuellement dans l'enregistrement et la réalisation des albums de Nicolas Vidal et

Tétard au Studio Boum Boum à Lanvéoc avec El Vinz et Jbouille aux manettes. Deux autres réalisations doivent suivre après l'été. Le deuxième album d'Orvil et le premier Y.C.1. A suivre ... Quant à Stan, il planche actuellement sur son premier effort solo.



**CE QU'IL SE PASSE EN 29**  
Une très bonne idée : la création d'une page myspace dont le but est d'annoncer les concerts et proposer des pages de petites annonces spécialisées, les adresses des studios, pour résumer, le complément idéal à votre magazine préféré ! Aussi n'hésitez pas à aller faire régulièrement un tour sur [www.myspace.com/cequilsesepasse](http://www.myspace.com/cequilsesepasse)



**XMASX**  
Le deuxième album d'XmasX est déjà bouclé. En onze titres, ce disque fait la part belle aux mélodies sur des arrangements finement ciselés, avec beaucoup de piano et de guitares noisy, du slide et même du banjo. On retrouve la même équipe de collaborateurs que sur le premier opus. Le merveilleuse Laetitia Shériff s'est glissée dans le projet pour un duo avec Philippe Onfray. Fanch Rouge d'MC Viper signe cette fois l'ensemble des textes. La sortie est prévue au printemps 2009.







RENCONTRES

# SIAM

## RUDE SIAM, BAD SIAM

Siam, c'est un peu comme la rue du même nom sur le morceau "Le Club des Caniches", ça ne passe pas par quatre chemins, ça file droit sans se poser de questions, sans baisser la tête malgré les rafales. On se dit que, ça y est, la machine est lancée, qu'elle va creuser le même sillon comme tout bon groupe de rock. Mais non, pas du tout. Dès le deuxième morceau, le duo Fanny et Bruno prend la tangente. Tout d'un coup, ça ne ressemble plus à rien, ce qui veut dire que c'est vraiment quelque chose. Guitares, voix, bandonéon, machines : Siam s'est trouvé une patte, un style, une atmosphère. Ce qui par les temps qui courent, n'est pas donné à tout le monde. Des parfums de valse à l'arrière-goût argentin, des histoires d'amour à trois, des couplets où il faut sortir de la vie. Siam, ce n'est plus une rue, plutôt un dédale de ruelles. Et puis, ce qui ne gêne rien, Siam sur scène, ç'a de la gueule. Donc de l'avenir...

CHRISTOPHE MIOSSEC

*Après avoir réalisé deux albums avec Les Locataires et joué sur le premier Miossec, tu t'es fait plus discret pendant pas mal de temps. D'où est venu ce choix ?*

**Bruno Leroux** : J'ai arrêté la musique pendant sept ou huit ans mais je rêvais toujours que j'étais en concert, le trac, oublier les textes, tout ça. C'était un rêve récurrent. Ça me posait la question de savoir pourquoi j'avais tout arrêté. Il m'a fallu du temps. La question que je me posais, c'était : "Mais pourquoi faire de la musique ?". Je ne pense pas que nous soyons des gens indispensables. C'est génial de faire de la musique à vingt ans. On y va, c'est tout, mais avec la maturité, on ne se pose pas les mêmes questions.

*Tu te remets à la musique avec David Crozon ...*

**Bruno Leroux** : Je connaissais David depuis longtemps. On passait des nuits entières à parler musique, littérature, on avait des affinités. J'aimais bien ses textes et sa voix. Je lui ai proposé de l'aider sur un de ses textes et ça m'a remis sur les rails.

*Comment s'est passée la rencontre avec Fanny ?*

**Bruno Leroux** : On s'est rencontrés un soir au Vauban. Je ne l'avais jamais entendue jouer mais ce qu'elle disait était très mature pour quelqu'un d'aussi jeune. Elle avait une façon assez rare de parler de la musique. On s'est tout de suite entendus.

**Fanny Labiau** : J'ai commencé l'accordéon diatonique vers quatorze ans. Très vite, j'ai joué en fest-noz puis avec le groupe Diwall qui tournait beaucoup à l'époque. J'avais quinze ans et je suis restée cinq ans avec eux. J'avais envie de passer à autre chose. J'étais fascinée par le tango et surtout Astor Piazzolla. J'ai donc acheté un bandonéon, un instrument argentin. Le tango est une musique assez compliquée. Comme j'avais été intermittente avec Diwall, l'ANPE m'a financé une année à l'École de Jazz de Tours. J'ai eu de la chance. J'ai beaucoup appris, l'écriture, l'improvisation. A mon retour sur Brest, Bruno m'a demandé de faire un concert au Vauban avec Kensiko, un nouveau projet qu'il montait avec Gaëlle Bellaunay.

**Bruno Leroux** : J'avais vu ce que ça donnait avec David Crozon, jouer à cinq c'est très dur. C'est une machine complexe à monter. Plus il y a de musiciens, plus c'est complexe. Ça m'a poussé à chercher une nouvelle manière de bosser, avec les samples notamment. C'était nouveau pour moi, je ne viens pas de l'électro.

**Fanny Labiau** : On a eu envie de faire un truc à deux. Former ce duo a été très naturel. On est parti sur un nouvel état d'esprit. Les Sonics nous

ont proposé de faire la première partie de Daniel Darc au Vauban. Il a fallu trouver un nom très rapidement.

**Bruno Leroux** : On ne voulait pas s'appeler "Les Machins". On voulait éviter la connotation chanson française. Je voulais l'appeler Brest, ça me faisait marrer !

**Fanny Labiau** : J'aimais pas. Le compromis de s'appeler Siam était bien. Siam, c'est Brest et en même temps, ça incite au voyage.

**Bruno Leroux** : Un nom, c'est à nous de le faire. Ce groupe est une sorte de pari. On a des cultures différentes mais on a trouvé un terrain qui nous appartient à tous les deux. J'aime faire les choses dans l'urgence. Le problème, c'est que j'avais arrêté le chant et que Fanny ne chantait pas. Malgré tout, il y a eu une sorte d'évidence à le faire à deux en assumant chacun le chant, créer un truc qui nous ressemble. Au fond, on raconte seulement ce qu'on est.

**Fanny Labiau** : Prendre le chant était dur, que ce soit la présence physique ou entendre sa voix. Bruno m'a beaucoup fait travailler à l'enregistrement. J'ai plus la voix parlée. La voix chantée commence à venir mais c'est plus délicat à apprivoiser.

*Sur scène, on sent un vrai équilibre entre les deux instruments et les voix. Comment se passe le travail de composition ?*

**Fanny Labiau** : Bruno écrit des débuts de textes et petit à petit, la musique se met autour. Ça se monte comme ça.

**Bruno Leroux** : On arrive vers une écriture directe. Avant je privilégiais la prod, les arrangements, ce qui pouvait m'amener à des frustrations sur scène. La façon de travailler est aujourd'hui complètement différente, beaucoup plus spontanée. J'ai tilté sur les possibilités qu'offrait le bandonéon, ses capacités d'arrangements, harmoniques et rythmiques. Je reste toujours étonné.

*Et au niveau de l'écriture ?*

**Bruno Leroux** : Le thème est le même que tout le monde : l'amour, les couples... Mais ce qui est peut-être original, c'est que nos textes sont bisexués et marchent dans les deux sens. Ça vient naturellement. Je n'écris plus que pour moi, c'est très agréable. Fanny n'est pas juste une interprète. Je lui soumets des textes. Elle les prend pour elle ou pas. Ce n'est pas les "Sucettes à l'annis"...

**Fanny Labiau** : Oh, quoique, je pourrais chanter ça mais faudrait que je change une lettre ou deux ! (rires) Si l'on n'y croit pas, c'est trop compliqué. Ça n'a pas de force ni de raison d'être. Il faut vraiment croire à ce qu'on chante.

# SAVATE



## ÊTRE DANS LE VENT EST UNE AMBITION DE FEUILLE MORTE

**Savate est un trio basse / batterie / guitare, sans samples, sans chanteur, sans cuivres et très éloigné du jazz à papa. On ne sent pas chez eux la volonté de percer à tout prix ou de faire du business. Non, rien à branler. Leur concept tient juste à l'idée de faire une musique différente, unique, et uniquement pour le fun ! Envie de boxer avec le conventionnel, le bien pensant ? Une chose est sûre, le trio n'a pas le profil à avoir voté Sarkozy aux dernières élections... Savate ou l'antithèse du formatage.**

Tout commence en février 2006 autour de Xavier Laporte (guitare) et Anthony Affari (batterie). Ces deux-là se connaissent depuis le lycée et l'envie de travailler ensemble s'est donc faite naturellement. Pour le premier, l'expérience en groupe est inédite mais Anthony a longtemps boursingué, de Spooky Blast à Snoutbender en passant par Scotchy au sein duquel il officie encore. Très vite, Xavier Guillaumin (ex-Zwieback, Granddynamique, le Tremble) les rejoint à la basse. Leur idée est simple : chasser leurs influences et chercher une autre manière de composer. Ils font partie des groupes hors normes qu'on a tendance à appeler "post-rock" ou "math-rock", démontrant avec force et un certain sens de l'exigence artistique, qu'il y a encore en France de très intéressantes alternatives au tout marketé. Savate est donc conçu d'emblée comme un laboratoire de recherche et d'expérimentations.

En trois mois, une première démo six titres est enregistrée avec l'aide de Loïc Lecadre, leur sonorisateur. On sent bien sûr les influences de l'école post-rock de Chicago (Don Caballero, Shellac ...) mais pas seulement : "En fait, les groupes instrumentaux nous fatiguent. On écoute aussi bien du hip hop que du rock ou de l'électro. On essaye de trouver un grain original. Xavier joue sur une Fender baryton qui descend bien dans les médiums. L'idée est de rapprocher basse et guitare et que les deux puissent se confondre." Savate est un groupe instrumental et tient à garder cette différence : "On n'a pas de frontman et on essaye d'en tirer profit. Lorsqu'on joue en live, il y a du visuel. Ce trio fonctionne, aussi bien musicalement qu'humainement, c'est tout ce qui nous importe. On a enlevé le truc ultra agressif en essayant d'aménager des plages où tout le monde se détend. Du coup, on raccroche un public de tous âges."

Le groupe est amené à jouer sur de grosses scènes, à son propre étonnement, lui qui pensait ne tourner que dans des MPT. Après avoir enchaî-

né quelques concerts avec la scène post-rock (les Brestois de Rotule, les Nantais de Papier Tigre, les Montpelliérains de Marvin), ils sont retenus pour participer aux Challenges Musicaux à Brest et sont sélectionnés pour se produire aux Jéudis du Port en juillet 2007 avant d'enchaîner en octobre sur un échange avec Plymouth. A leur retour d'Angleterre, l'idée d'un album se profile : "Renaud de Diesel Combustible nous a tout de suite soutenu. Il voulait nous signer mais a rencontré des problèmes avec la distribution. On ne rentrerait pas dans les bonnes cases." Ils décident donc de produire eux-mêmes l'album et investissent pendant une semaine le studio de Scaër avec Miguel Constantino (Papier Tigre, For Damage) aux manettes. Tout est enregistré en direct, sans fioritures : "Miguel prête beaucoup d'attention aux prises de son pour trouver une couleur sonore originale. Les prises batterie, par exemple, ont été faites sous un vieil escalier en bois ! C'est le genre de trucs qui nous éclate." Le mastering est réalisé à Chicago par Jason Ward, "pour la qualité du service autant que le cours très intéressant du dollar." Il ne reste plus qu'à trouver un label qui puisse le distribuer convenablement. Au final, Savate livre un premier album brillant, maîtrisé, au magnétisme évident. L'architecture mise en œuvre tout au long de ces huit titres est à la fois minimale, brutale et audacieuse, sans une seconde de superflue. Le trio aime les voyages, mais pas à trois à l'heure à dos de chameau, c'est à l'adrénaline qu'ils carburant. Vite et fort. La vie c'est comme un ring disais l'autre ?

YVAN HALEINE

[www.myspace.com/savaterock](http://www.myspace.com/savaterock)

**Bruno Leroux** : Les titres "Vive La France " et le "Club Des Caniches" tiennent plus du hasard. C'est Stourm et Miossec qui signent les textes. A la base, je n'aime pas les protest-songs. On vit une époque où l'on a envie de dire des choses, mais il faut le faire avec humour. Après tout, on récolte ce qu'on a semé. La question est plutôt de savoir ce qu'on a foutu ces dernières années. Il faut savoir se moquer de nous-mêmes. Il y a un esprit d'écriture à Brest. Une écriture désespérée. On n'est pas dans l'ambiance moyenne des trentenaires accros à leurs dessins animés d'enfance genre Delerm ou Bénabar. David, Philippe, Christophe, on est dans les mêmes mouvances littéraires. Et puis il y a Brest en toile de fond. Evidemment. Si j'habitais à Cannes, je raconterais sûrement des choses différentes... et différemment.

**Christophe Miossec est venu vous rejoindre sur scène à plusieurs occasions. Cette collaboration est-elle amenée à se poursuivre ?**

**Bruno Leroux** : On a composé des morceaux ensemble en mars dernier. On s'est vraiment retrouvé. On a passé une semaine ensemble à écrire. Ça m'a fait revoir ma manière de composer. C'est vachement intéressant de travailler avec lui. On a écrit cinq titres dont le "Club Des Caniches". Christophe a joué gentiment les guest-stars sur quatre concerts de Siam. Puis il nous a demandé de l'accompagner sur quelques titres pour un concert au Pardon de Kérangoff et à Portez. Pour Michel Drucker, là, c'est nous qui l'avons accompagné. Fanny au piano, moi, Karine des Locataires à la basse et David Ruzouen à la batterie. Et puis je suis tombé amoureux de Jennifer ! (rires)

**Fanny Labiau** : Ce qu'on veut développer, c'est la sensibilité qu'on a tous les deux sur scène. Il faut continuer à travailler le répertoire. Il nous manque cinq ou six morceaux pour être vraiment à l'aise. Pour l'instant, l'objectif c'est la scène.

**Bruno Leroux** : Il faut qu'on joue, ça rapproche énormément. On est un tout jeune groupe. L'avantage, c'est qu'on peut tout faire à deux à l'aide de loops. On est dans une situation évolutive. Peut-être avoir un pied de grosse caisse pour Fanny ? On a tout à développer, la mise en scène, le son, les lights...

**Quand peut-on espérer trouver un album de Siam ?**

**Bruno Leroux** : Vendre un album est devenu difficile aujourd'hui, alors on se bat sur tous les fronts. On possède une certaine liberté pour jouer. C'est une bonne carte pour commencer. On travaille avec Valentin Goy qui a enregistré les maquettes et fait notre son sur scène. Il nous suit depuis le début. On a quatre titres en écoute sur notre page myspace. On va continuer. Il faut trouver un producteur, un manager et pouvoir financer l'album. On va démarcher un peu partout. L'avantage sur les autres arts, c'est qu'on peut toujours se produire. Ce qui nous importe, c'est ce qu'on est, ce qu'on a pu vivre. Notre position sur l'amour, le sexe, les gens ; on peut assumer tout ce qu'on raconte. Je me suis toujours demandé pourquoi Tina Turner chantait des morceaux faits pour les mecs et que ça marchait. Ici, c'était impossible. Les mœurs ont évolué. Aujourd'hui, on peut inverser les rôles.

Propos recueillis par YVAN HALEINE

Photos DOMINIQUE LE ROUX

[www.myspace.com/siammusik](http://www.myspace.com/siammusik)

### TOP TEN DES ALBUMS DE SIAM

- 01 - David Bowie : "Ziggy Stardust"
- 02 - The La's : "The La's"
- 03 - Lou Reed : "Transformer"
- 04 - Astor Piazzolla : "The Lauzanne Concert"
- 05 - Franz Schubert : "Le Trio En Mi Bémol"
- 06 - Rage Against The Machine : "Rage Against The Machine"
- 07 - Otis Redding : "Live In Europe"
- 08 - Les Rita Mitsouko : "The No Comprendo"
- 09 - Robbie Williams : "Rudebox"
- 10 - Mano Solo : "Frères Misère"

# ALLONGÉ SUR LES FEUILLES

Colin Chloé, alias Eric Le Corre, est un songwriter à l'ancienne. Comme ses glorieux modèles Neil Young et Dylan, il fabrique ses chansons comme un artisan consciencieux, épris d'un savoir-faire assuré. Chaque note est savamment dosée, chaque mot mûrement réfléchi. Son premier album, "Appeaux", démontre tout le talent du personnage à nous embarquer dans des chansons au doux parfum du large, mêlant à la fois l'air salin des côtes bretonnes et le souffle chaud du désert.

Originaire de Lorient, Eric Le Corre a déjà un long parcours derrière lui. Blues à ses débuts puis sous forte influence indé, il commence à composer ses propres chansons au sein d'Eric Et Son Banc, un trio basse-guitares, avant de venir s'installer dans la région brestoise en 1998. "J'avais 30 balais et 15 ans d'arsenal. Je voulais faire une pause, laisser de vieux démons derrière moi. M'établir à Lampaul a été salvateur". C'est en 2004 qu'il crée Colin Chloé, un pseudo tiré de "L'Ecume des Jours" de Boris Vian : "Ce livre m'est retombé entre les mains, c'est l'un des premiers que j'ai lu. Je cherchais un nom assez littéraire. J'aimais bien cette ambiguïté homme/femme. Ca m'a porté chance car j'ai été sélectionné par les In-rockuptibles dans le cadre de leur opération CQFD en 2004 grâce à ce titre, "Le Vin de l'Assassin" écrit autour du texte de Baudelaire".

Les concerts s'enchaînent avec l'aide de l'association Vert Léopard. Colin Chloé s'adjoint les services de Christophe Le Bris (Miossec, David Crozon) à la basse et Fabrice Louisin (Arnaud Le Gouëfflec, David Crozon) à la batterie. Sur scène, le trio lorgne vers les grands espaces défrichés par Neil Young. On ne peut s'empêcher aussi de penser à Bashung ou à la puissance lyrique d'un Murat. Approché par le label Naïve, Colin Chloé joue à plusieurs reprises à Paris. "Ils voulaient sortir l'album avec les anciennes versions, de simples maquettes. Ca m'embêtait. Finalement, ça ne s'est pas fait. J'ai donc décidé de réaliser moi-même le disque". Il achète le matériel nécessaire et installe un studio dans la cave de sa maison. L'enregistrement de son premier véritable album va s'étaler sur près d'un an.

Utilisant des techniques modernes, il cherche néanmoins à sonner le plus naturel possible. Tout est passé dans des filtres analogiques. "Je savais dès le départ que je n'allais pas faire un album rock, qu'au final, ce serait bien éloigné des versions qu'on jouait sur scène avec le groupe, d'où ce parti pris acoustique". On retrouve aussi Gaëlle Kerrien, l'ex-chanteuse de Beth sur quelques titres : "Je cherchais une voix sensuelle. Je l'avais invitée quand j'avais fait la première partie de Peter Von Poehl au Vauban. Ca a tout de suite fonctionné !".

Pour le mixage, il pense tout d'abord confier les bandes à Eric Orthuon (Laetitia Shériff) : "C'est lui qui m'a aiguillé vers Bruno Green qui vit aujourd'hui au Canada. On a les mêmes influences, Nick Cave, Tindersicks, PJ Harvey, et puis j'aime beaucoup son travail avec Santa Cruz. Bruno m'a poussé à réaliser moi-même le mixage. Je lui envoyais les mix sur son serveur en fin de journée. Avec le décalage horaire, j'avais ses commentaires le lendemain matin et je pouvais me remettre au boulot". L'album est terminé au printemps 2008 et tiré à mille exemplaires grâce à l'aide précieuse de Vert Léopard.

Guitares cristallines, basses rondes et chaloupées, batterie discrète, "Appeaux" démontre tout le talent du bonhomme pour enrober ses chansons dans le plus simple appareil. Ici pas d'artifices. Et si l'on connaît l'artiste prêt à en découdre sur scène, ce disque n'est composé que de splendides ballades (Mortimer, Laissant Quimper, Les Equilibristes), de rock mid-tempo hypnotiques et éthérés (Au Repos, La Fille de L'eau, Le Vin de L'assassin, Chamade) ou de titres aux ambiances plus folk (L'évasion, Le Jardin des Orangers). On se laisse emporter par cette voix profonde et sûre, par ces portraits d'hommes transis d'amour mais perdus, égarés, fatigués, l'âme torturée. Ne nous y trompons pas, Colin Chloé est avant tout un conteur d'histoires...

Il compte à présent trouver un label : "J'ai conscience que c'est une bouteille d'eau jetée à la mer ! Mon principal objectif est de trouver un tourneur et je pense m'adjoindre les services d'un clavier pour étoffer le son sur scène, travailler les ambiances. J'ai beaucoup appris en réalisant ce disque moi-même. Le prochain sera sans doute réalisé dans les mêmes conditions". Le retour de Colin Chloé après presque deux années de silence est à ne pas rater. Rendez-vous donc le 2 décembre à la Carène pour la première partie d'Arthur H ou au Vauban le 10 décembre pour la sortie officielle de l'album.

OLIVIER POLARD  
Photo JEAN-MARIE LE PEH

www.myspace.com/colinchloe  
www.colinchloe.com

Colin Chloé



THE  
GOOD OLD  
BOYS



## DU VRAI, DU PUR !

En fait de "bon vieux gars", ces jeunes blancs-becs ont à peine vingt ans ! Mais, c'est bien connu, l'âge n'attend pas le talent. Formé en 2004 à Douarnenez, ce garage-band authentique sent la sueur, la rage de vaincre sur scène. Ils puisent en toute liberté dans les racines du rock archaïque et les grooves poussiéreux du rock'n'roll tout en lui insufflant une bonne dose d'adrénaline juvénile. Pas de blabla, du résultat ! C'est exactement ça...

### Comment s'est formé le groupe ?

**Riky Monroe** : On était jeunes, beaux et forts, le skate nous emmerdant, le rock'n'roll nous a rejoints ! Premières répés dans la chambre et ensuite aux Locos Rock à Douarnenez. On savait tout de suite que le rock allait nous brancher. Bref, on était un groupe de lycée comme tant d'autres...

**Steevy Rayban** : Au départ, on n'avait pas de méthode de travail et on se prenait le chou. On a passé le cap. Les influences des débuts étaient très éclatées. Du rock dans l'ensemble, ça allait des Bérus à Metallica. Puis on s'est concentré sur un style, une ligne conductrice dans laquelle tout le monde se retrouvait. On a beaucoup écouté les Datsuns, Blues Explosion, les Hives, D4 ou les Hellcopters, ce genre de trucs...

**Riky Monroe** : En fait, on a l'intention de changer de nom de groupe, rien de concret, et on espère que ça ne changera rien à notre petite notoriété...

### On peut dire que vous êtes avant tout un groupe de scène. Comment abordez-vous les concerts ?

**Riky Monroe** : La scène c'est comme se mettre à poil devant plein de mecs !

**Steevy Rayban** : L'essentiel, c'est qu'ils voient le principal...

**Riky Monroe** : Ouais, ça tue ! Ha, ha ! Concert marquant : la Coopérative de Mai à Clermont-Ferrand en 2007 : balaise, immense, blindé de monde.... On était invités par The Elderberries pour la sortie de leur album. On les avait rencontrés via myspace. C'était une grosse claque... à part la bouffe, pas terrible. On aime les steaks saignants, ils sont végétariens ou quoi ?!

### Peut-on parler d'une scène rock-garage à Douarnenez ?

**Riky Monroe** : Ouais, c'est rock'n'roll mine de rien, tu sais, on est une sacrée bande de connards par ici ! Y a un truc qu'on kiffe, ouais : Billy Bullock And The Broken Teeth, It Was Coco, Taxi Brousse et Action Fire Wednesday. Tous ces groupes vont bientôt exploser et ça va envoyer !

**Steevy Rayban** : On a commencé en même temps que les Broken Teeth. On avait un peu le même style. Il y a beaucoup de groupes par ici mais tous ne durent pas. Ca ne bouge pas assez. Ok, on peut jouer au Café des Halles, au Malamok ou au Macmerry. C'est cool. Le public est coopératif et se déplace assez facilement, mais il faut vite aller voir ailleurs. Dz City, on en fait très vite le tour...

**Riky Monroe** : DZ ville rock, ouais... prolétaire aussi, ouais... ancien bastion rouge, ouais. Mais merde, c'est passé à droite ! Soutenus par les potos ouais, mais c'est tout !!

**Steevy Rayban** : Ca a vachement changé, c'est sûr. Rien ne se passe. Le maire c'est genre le petit frère de Sarko, tu vois l'ambiance ! La ville crève, les bars, les restos se cassent la gueule. C'est triste...



Après moult concerts, vous décidez de produire vous-même votre premier album.

**Riky Monroe** : Les prises pour les instruments ont été faites aux Locos Rock par Caddy. J'ai fini les voix dans son grenier près de Rennes. Ensuite, et bien, on a passé pas mal de temps sur le mixage. Notre album "All Or Nothing" sort chez Beast records, un label rennais. Ils gèrent le pressage et quelques dates. Ce sont des petits moyens, quasiment de l'autoprod.

### Qu'avez-vous de prévu pour la sortie de l'album ?

**Riky Monroe** : Une tournée française puis mondiale ! Ha, ha !  
**Steevy Rayban** : Ca fait un an que ça traîne. On ne veut pas faire de sortie officielle. On va tourner un peu partout à partir d'octobre dont quelques dates avec les Australiens de Six Ft Hick. Le groupe passera par Rennes, Paris, Bordeaux, Toulouse, Montpellier. On avisera en cours de route...

Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ

# NOUVEAU TERRAIN DE JEU

Reformés à l'occasion de la sortie du livre "40 ans de rock à Brest" en novembre 2005, les Jets ont repris goût au jeu. Fers de lance d'un rock classieux et intello proche de Bowie et Roxy Music, ils reprennent les choses là où ils les avaient laissées en 1984 et sortent aujourd'hui un nouvel album dans lequel on sent un groupe fier et heureux de cette nouvelle vie musicale, après plus de vingt ans de silence radio.

Formé en 1978 par de jeunes lycéens fans du Velvet Underground, UV Jets progresse rapidement au point de faire la première partie de Cure et de gagner un tremplin du Golf Drouot l'année suivante. Transmusicales 1982, compilation "Rock'n'Rennes", les Jets sont rapidement considérés comme l'un des groupes majeurs de la pointe de Bretagne. Le nombre conséquent de concerts leur permet d'économiser suffisamment pour louer les services du studio DB à Rennes et y enregistrer un premier album signé par RCA. Les Enfants du Rock leur accordent une large part dans leur émission consacrée à Brest où l'on peut voir un groupe sûr de sa valeur et très professionnel où le chanteur donne l'impression d'être l'incarnation d'un jeune Bryan Ferry - les références à Jean Genet en plus - à la classe indéniable. "Shadows And... Storms" (dont la pochette est signée par l'excellent Richard Dumas) sort courant 83, mais la maison de disques liquide le département qui s'occupe d'UV Jets (les Rennais d'Ubik et des Nus y laisseront aussi des plumes). L'album n'est même pas distribué. Le groupe ne s'en remet pas et se sépare après un dernier concert au Forum des Halles à Paris.

Il faut attendre 2005 pour les voir réapparaître sur le devant de la scène. Seul le batteur manque à l'appel, parti sous les cieux lointains de l'Inde mais toujours en contact. Car UV Jets est avant tout une histoire d'amitié. Ce fameux concert de reformation laissait entrevoir un groupe précis avec son chanteur charismatique arpèchant la scène avec un enthousiasme intact. Mais passée cette performance où leurs anciens titres ("Boys" et "The Great Peace" en tête) étaient à l'honneur, les Jets décident illico

de se remettre à composer. C'est pour eux la seule manière de continuer à exister. Le chanteur résidant à Rennes, les conditions pour répéter sont difficiles. Le groupe donne peu de concerts (Nuit du Léopard, première partie de Mecano) mais poursuit sereinement son objectif à savoir sortir un nouvel album.

C'est chose faite avec "Playground", mini album 7 titres dans lequel on retrouve tout le savoir-faire du groupe. Enregistré par les bons soins de Patrick Péron, déjà présent aux claviers sur "Shadows And... Storms", ce nouveau disque ne décevra pas les fans du groupe. Guitares aériennes, chorus de sax, voix intacte, on retrouve tous les éléments qui firent le succès du groupe voici 25 ans. A la batterie, les Jets ont fait appel à Lénéaïc Dufour (l-potes, Monsieur Jean) en remplacement d'Eric Le Corre parti rejoindre Médiavolo. Sa frappe généreuse et puissante donne une nouvelle dimension au groupe qui prend toute sa mesure sur un titre comme "What's Life" aux sonorités très rock. UV Jets prend cette nouvelle aventure avec recul. L'intérêt pour eux est surtout de se faire plaisir en jouant la musique qu'ils aiment, loin des modes et des chiffres de vente, des concerts à l'arrache et des montées d'ego. Une histoire d'amitié vous dis-je !

OLIVIER POLARD

Photo STEPHANE LE RU

www.myspace.com/uvjets

# UV JETS



# Sheer K

## VIA, L'ALBUM TANT ATTENDU

Profitant de leur escale aux Jeudis du Port cet été, Mazout a eu le privilège de rencontrer Sheer K. A l'abri du vent et de la pluie, Stéphanie (chant), Sébastien (guitare et chant), Guillaume (machines), Vincent (batterie) et Florent (basse) lèvent le voile, en avant première, sur leur deuxième album dont la sortie est prévue le 10 novembre.

**Votre premier album, Elevation, date de 2004. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps avant la sortie du deuxième ?**

**Florent :** Ca ne nous a pas semblé si long. Pour ce nouvel album, nous avons travaillé sur pas mal de compositions. Il a fallu choisir entre une quarantaine de morceaux différents. Sur 4 ans, nous avons consacré un an à la composition de l'album, deux ans au maquettage. Ensuite, nous avons mis du temps pour trouver le financement. Ça va vite. En plus, le groupe est disséminé sur l'ensemble de la Bretagne donc ce n'est pas toujours très simple de se voir.

**Le premier album s'appelle Elevation, la contraction d'élévation et love. Un autre jeu de mot pour le deuxième ?**

**Guillaume :** Il s'appelle Via dans le sens de "en passant". Il a été enregistré à Lyon et mixé à Rennes. Nous avons fait pas mal de route, "En Passant" ça collait bien comme titre.

**Stéphanie :** nous avons pris notre temps et réfléchi avant de choisir ce titre... Vie... Via... Sur la voie de... Mais «en passant» comme traduction, c'est plus juste.

**Florent :** Au niveau visuel, par contre, nous avons conservé les flèches et la signalétique d'Elevation.

**Sébastien :** Nous avons enregistré Via chez Jarring Effect à Lyon, un label assez connu dans le milieu dub (Zenzile, Ez3kiel...). Une nouvelle ville, une nouvelle ambiance pour ressentir des vibes différentes.

**Y'a-t-il des différences au niveau du son ?**

**Florent :** Dans l'ensemble, il est plus sombre qu'Elevation, joyeux et doux. Aujourd'hui, nous sommes plus matures au niveau de l'écriture. Nous avons opté pour des morceaux aux formats plus courts et... Oui oui... Le son est plus sombre.

**Sébastien :** Pour les thèmes abordés, nous avons énormément d'inspiration et beaucoup plus de morceaux que sur le premier. Nous avons retenu l'idée du voyage.

**Stéphanie :** Les thèmes sont toujours plus ou moins introspectifs. Il s'agit de réflexions personnelles sur le monde de tous les jours, notre quotidien.

**Sébastien :** Il y a aussi plusieurs textes sur l'engagement citoyen.

**Comment s'est passé la préparation et l'enregistrement ? Qui fait quoi dans le groupe ?**

**Vincent :** Tout le monde fait tout. Des idées germent chez chacun de nous.

**Florent :** Nous travaillons sur informatique, ça permet d'échanger les compos, les idées, les morceaux. Chacun travaille dans son coin et nous faisons une mise en commun. Nous retouchons ensuite chaque morceau jusqu'à ce que nous soyons satisfaits...

**Sébastien :** Ou l'inverse parfois. L'un d'entre nous arrive avec un morceau quasi prêt et tout le monde fait ensuite ses petites retouches sur la

base commune.

**Pour la pochette d'Elevation, vous aviez retenu une photo de femme enceinte. Et pour Via ?**

**Guillaume :** J'ai l'impression que Sheer K a accouché depuis Elevation ou presque... Sauf Stéphanie... mais c'est pour bientôt.

**Florent :** Nous avons tous accouché et maintenant nous sommes plus dans une phase de maternité que dans l'accouchement. Quant à la pochette, elle sera plutôt sur le thème du voyage.

**Sébastien :** Nous avons signé sur le label brestois Last Exit et nous serons distribués par Anticraft. L'album sort précisément le 10 novembre prochain, le même jour que celui de Rotor Jambreks, autre signature du label.

**En 2004-2005, vous avez été sélectionné pour jouer aux Transmusicales de Rennes, aux Vieilles Charrues et pour les Découvertes du Printemps de Bourges. Le disque avait remporté un prix de la création par la Sacem et le prix du 1er album par le Télégramme. Qu'est-ce que tout cela vous a apporté ?**

**Guillaume :** Ca nous a conforté dans l'idée qu'il y avait une suite à donner à Elevation. Ça nous a permis de nous faire connaître, de nous faire une réputation qui nous a bien aidé par la suite.

**Florent :** Ca nous a donné une légitimité et l'occasion de rencontrer du monde. Nous avons appris à tirer de nouvelles ficelles dont nous nous sommes servis pour le nouvel album.

**Stéphanie :** C'est clair. Ça nous a donné envie de continuer.

Propos recueillis par CATHY LE GALL

### MESK

Dans la besace de Sheer K, il y a un autre projet baptisé Mesk. Pour cette création originale, le groupe travaille avec le pianiste brestois Didier Squiban. Ils se sont rencontrés à Brest, autour d'un comptoir, présentés par un ami commun. "Nous avons proposé à Didier de travailler sur quelques morceaux de notre prochain album", explique Guillaume, "mais en fait, nous avons tous eu envie d'aller plus loin, de poursuivre cette expérience".

Mesk est la traduction bretonne de mélanges, et de mélanges, il en est bien question ici. "Chacun d'entre nous a glissé sur un terrain où il ne s'était pas encore aventuré", souligne Sébastien, "Didier n'avait pas l'habitude d'évoluer dans un registre proche de la musique électronique et de conjuguer autant d'instruments... et nous d'explorer un univers à la fois world, jazz et celtique". Bref, Mesk est un des mélanges les plus aboutis auquel il nous a été donné l'occasion d'assister. Bonne nouvelle : ce projet fera l'objet d'un enregistrement cet hiver pour un album prévu en 2009.



## VERS LA SURFACE

**The Craftmen Club est aujourd'hui considéré comme l'un des groupes français essentiels en matière de rock garage. Tous ceux qui les ont vus gardent en mémoire l'énergie incroyable dégagée sur scène. A l'heure où leur nouvel album sort en national chez Upton Park Publishing, Craftmen Club réussit le pari d'évoluer sans trahir ce qui a fait son succès tout au long des quelques 300 concerts qu'il a donnés jusqu'ici. Retour sur un parcours irrécusable.**

The Craftmen Club débute en 2000. Le son du trio formé par Steeve (chant/guitare), Kevin (basse) et Yann (batterie/chœurs) est indubitablement énorme, garage et boosté par l'utilisation d'un sampler bourré de riffs de guitares entêtants et furieusement sixties. C'est leur marque de fabrique et ça le restera. Ils aiment à se définir comme un "heavy garage blues rock band with some psychotic electronic sounds" ! Du petit café-concert aux gros plateaux, pas un mètre carré de l'espace scénique n'est oublié ! Les trois Bretons dégagent une énergie colossale. Leur charisme, l'énergie, le groove emportent chaque fois l'adhésion du public. Leur set-list est très clairement d'inspiration US et respire les influences du Gun Club, Violent Femmes ou Jon Spencer Blues Explosion. Craftmen Club fait d'emblée parler de lui.

L'année 2001 est marquée par la sortie de leur premier maxi dans un style autoproclamé "Prototype Rock'n'roll". Ils enchaînent avec une sélection au festival des Vieilles Charrues puis un passage sur la scène du Village aux Transmusicales. Les fans les retrouvent sur différentes compilations dont "Eclectic Sound" et "Blast Of Rock'n'roll For A Good Cause". Dans l'intervalle, six titres sont mis en boîte à la Gaudais par Fred et Mick de Bikini Machine et regroupés dans un Ep sobrement intitulé "Jesus Is A Hit-And-Run Driver Man". Kevin quitte le groupe, il est remplacé par Jeff. S'en suit une tournée un peu partout en France, de Lille à Angers en passant par Paris, Bordeaux, etc. Au passage, ils se payent le luxe de quelques belles premières parties comme les Bellrays, Speedball Baby mais surtout Jon Spencer Blues Explosion.

La rencontre avec Jon Spencer est essentielle car ce dernier les met en contact avec Matt Verta-Ray, ingénieur du son et musicien au sein de plusieurs groupes new yorkais dont Heavy Trash. En 2004, ils poussent les portes du studio Balloon Farm à Rennes pour enregistrer leur premier véritable album sous la houlette de l'Américain, en prise directe pour ne rien trahir de l'esprit qui habite les concerts. Les bandes franchissent ensuite l'Atlantique pour un mastering réalisé à New York par Andy Heermans (Shirley Bassey, Novellas). "I Gave You Orders Never To Play That Record Again", aujourd'hui épuisé, sort en mars 2005. Distribué uniquement en Bretagne, l'album reçoit un accueil critique élogieux. La presse en parle comme "d'une virée mélodique dans des parages rock avec beaucoup de guitares et de hargne !".

En 2005, Marco comble le vide laissé par le départ de Jeff parti former son "one man rock'n'roll band" sous le nom de Rotor Jambreks. Sélec-

tionnés pour les Découvertes du Printemps de Bourges, les Bretons surprennent les professionnels par leur énergie rock sans concession au cours d'un set furieux au Palais d'Auron. Arsenal Productions, leur nouveau tourneur brestois, réussit à caler une cinquantaine de dates à travers toute la France.

En juin 2006, le groupe décide d'arrêter les concerts pour se consacrer à la préparation d'un nouvel album. Le trio a la volonté d'évoluer, aussi bien dans le son que dans les textes qui narrent les aventures d'un pseudo cowboy fou appelé Gary Blood. Musicalement, les influences s'élargissent. On pense à Nick Cave, dEUS ou 16 Horsepower, à un rock country hybride mais toujours décapant. La rencontre avec Julien Banes (Matmatah, Svinkels) leur permet de trouver un soutien de taille. Ils investissent pendant une semaine les studios Gam à Waimes (Belgique) avec Scott Greiner (Steve Albini, Melvins) pour y capter la batterie et quelques basses, le reste des prises étant réalisé dans leur local de Pontrioux.

Leur nouvel album "Thirty Six Minutes" débute par un "To The Surface" hypnotique et sombre. Les morceaux s'enchaînent ensuite sur un rythme effréné passant d'un folk rock déjanté sur fond de banjo ("Desert Land", "Goodbye Mother", "Hold Out Your Hands") au rock furieux dont le groupe a le secret ("I Can't Get Around", "Back In Town", "When I Try", "Sexodrome"). Deux tentatives réussies en français ("Gary Blood", "Les Chiens") prouvent que le trio peut surprendre là où on ne les attend pas. Et pour conclure, le lent final ("Death Song") en forme de bande-son parfaite à la Sergio Leone où l'on imagine le héros maudit agonisant sous le soleil de plomb du Nouveau Mexique, le flingue à la main ! Tragique.

En onze titres d'une efficacité redoutable, "Thirty Six Minutes" constitue la meilleure preuve que la France peut engendrer bien autre chose que de la pop électronique ou des chanteurs sans voix. La sortie du disque prévue en France, Suisse et Belgique en janvier 2009 devrait logiquement imposer The Craftmen Club comme l'un des nouveaux groupes phares du rock dans l'Hexagone. Et ce serait franchement mérité.

**OLIVIER POLARD**

Thirty Six Minutes, Upton Park Publishing, 2009



# pOOr bOy

## LA SCIENCE DES RÊVES

Issu de la très prolifique scène morlaisienne, pOOr bOy vient d'enfanter son deuxième album intitulé « **Dreamer Are U Sad** », situé au carrefour du folk, du rock et de l'electronica. Un univers original que pOOr bOy continue d'élargir grâce à une palette sonore plus dense et des mélodies à la fois soyeuses et dérangeantes.

Deux ans après "Moondream", un premier album autoproduit qui canalisait des années d'expérimentations, de rodage live et de multiples collaborations (Abstract Keal Agram, John Trap...), le songwriter pOOr bOy reprend sa quête du sommeil agité avec "Dreamer Are U Sad" pour le compte du jeune label parisien YY. Le bidouilleur acharné, le bricoleur du quatre pistes des débuts, se démarque à présent de toute forme d'influences. On assiste à de grandes compositions qui fuient les formules évidentes. Définir l'univers de pOOr bOy relève de l'exploit tant on retrouve pêle-mêle des balisages lo-fi, électro rétro, de tension noisy et de rock au métronome. Chaque repère de l'auditeur est systématiquement concassé, maltraité : mellotron, chœurs sixties, power pop, tempos martyrisés, l'audace est partout.

Enregistré et mixé au studio Black Box (le temple de l'enregistrement analogique) par le producteur Peter Deimel (Sloy, dEUS, Hushpuppies), adepte d'une approche au plus près du live, ces 13 titres urgents laissent surtout la part belle aux musiciens qui composent le groupe sur disque et sur scène : Splisk (basse), Nihil Kei (guitare), Forenz et Thomas Lucas à la batterie. Enfin Mariwenn aux claviers, alter ego au chant sur une grande partie des titres, suffisamment imprégnée de ces univers multiples pour mener seule un "Light From The Urban" en apesanteur, aux allures de fin de messe apocalyptique, et de répondre en écho sur "This Was The Day" sur fond de banjo et d'une inquiétante guitare fuzz annonçant l'orage à venir.

pOOr bOy a conservé un sens aigu de l'hospitalité et fait appel, sur deux

titres, à Benoît Guivarch, leader de Carp, groupe d'insatiables chercheurs de mélodies abyssales. Accalmie folk provisoire avec "Days In The Bend", un bijou mélodique et vaporeux et le ténébreux "Trocksong" sur lequel la grande tradition pop des premières mesures subit rapidement un traitement inattendu aux frontières du rock progressif. Parce que pOOr bOy n'oublie personne et qu'il aime passionnément les relations publiques, il a disséminé ça et là quelques petits plaisirs instantanés taillés pour le live et pour les amateurs d'efficacité : "Rock & Orgy", "Not My Caesar" et "Election Libre" rivalisent de concision et de puissance en moins de trois minutes. Plus sauvage encore, "Dreamer Are U Sad" marque par son intensité littéralement libérée et ses guitares oubliant toute pudeur.

Restent alors les grandes épopées qui jalonnent l'album, à commencer par "The Passer-By", un sommet de construction folk-rock qui trouve sa libération dans un final brutal et extatique. "Untitled Son" est une parfaite synthèse de l'univers du musicien dans sa construction et la volonté permanente d'exploiter toutes les pistes et recoins mélodiques, emmené par un beat haletant et un refrain désespéré.

A l'écoute de Dreamer, un seul mot d'ordre : Be Poor !

**DJ BELGIQUE**

www.myspace.com/poorboyband  
Dreamer Are U Sad, YY records, 2008

## RÉSISTER, C'EST CULTIVER LA LIBERTÉ

Radio AniMaL. Sans doute n'avez-vous jamais entendu parler de ce duo électro bresto-parisien et c'est normal. Par contre, les noms d'Antidote et d'Ali Dragon vous disent sûrement quelque chose. Derrière eux se cache Hassan Hassoute, dit Sane, qui a longtemps bourlingué sur Paris avant de revenir poser ses valises à Brest. Avec Fabien Nicol, alias DJ Aléa, ils ont créé voici deux ans Radio AniMaL.

Sane a déjà un long parcours derrière lui. Après avoir commencé par le graff et la danse hip hop au Val Hir, il fonde Antidote, premier groupe de rap brestois, avec son frère Morty et Bruno(x) Nicolas. Des liens se tissent rapidement sur Paris. En 1996, c'est la rencontre avec le réalisateur Karim Dridi. Antidote compose la BO du film "Pigalle" avec le titre "BBS" (Belle Bombe du Sex) avant d'intégrer le label Universal l'année suivante. Nos trois Brestoïses partent aux Etats-Unis enregistrer et mixer leur album avec Jo "Butcher" Nicolo (Cypress Hill, House Of Pain, Lauryn Hill) dans les locaux du mythique studio Ruffhouse à Philadelphie. "Oxydé par l'Ere" est masterisé à New York fin 99. S'en suit une tournée française avec Louise Attaque, Mickey 3D et Percubaba. Lorsque l'aventure prend fin, Sane et Bruno décident de s'associer avec la section rythmique de Louise Attaque, alors en chômage technique, pour monter le collectif Ali Dragon. Leur musique est un mélange d'électro, hip hop et dub sur fond de rythmiques rock. "Le Dernier Cri" sort chez Atmosphérique en novembre 2002 et est élu "album de l'année" par la radio Oui FM.

La rencontre entre Sane et DJ Aléa se fait en 2004. Le jeune scratcheur originaire du Mans s'est illustré au sein des collectifs Attila Project ou Earth On Faya sur Paris et tourné avec Naab lors du "Salam Tour". Pourtant, son univers sonore va au-delà du parcours classique de DJ, une partie de son travail consistant à se mettre régulièrement au service du théâtre et autres événements artistiques, notamment l'habillage sonore de gros spectacles lumières. Tous deux aiment les ambiances trip-hop et acid-jazz des années 90, les sons un peu sales et les mid-tempos. Leur collaboration se fait presque spontanément. Portishead, Public Enemy, Can, Sati, la musique sud-américaine, on retrouve toutes ces influences dans la musique de Radio AniMaL, disséminées par petites touches, ja-

mais lourdingues. Leur volonté de construire une autre forme de chanson française va donc de pair avec un spectre musical très large. Et en cela, ils réussissent le pari de l'originalité.

Leur disque "Attente Express" a été réalisé par les bons soins de Naab. On retrouve également Dam's (ex-Kurzschluss) à la guitare ainsi que Xavier et JB à la contrebasse et au clavier, deux musiciens parisiens issus du jazz. Côté textes, Sane assume une nouvelle manière d'appréhender l'écriture, plus intime et introspective. L'ancien chanteur d'Ali Dragon ne recherche pas les effets de style mais plutôt à se raconter avec simplicité et sincérité en abordant de nouveaux sujets comme la paternité, l'amour, la solitude, l'hypocrisie des politiques et ses conséquences. Mais attention, Sane ne se voit pas comme un artiste engagé mais plutôt quelqu'un d'indépendant, à tous les niveaux, honnête envers lui-même. Chaque titre explore un univers différent, que ce soit à travers les textes ou le choix des rythmiques et des sons. Prendre leur musique au premier degré serait réducteur et si nos deux compères aiment à écrire des chansons sous la forme couplet-refrain ("La Mouche", "L'expectative"), ils n'hésitent pas à casser les schémas classiques pour des titres plus aventureux ("Enorme", "Un peu d'Espace"). Le duo a ouvert le spectre le plus large possible pour se dégager de tout format préétabli, et suivre leur instinct. Plus qu'autre chose, c'est communiquer qui cultive la liberté, n'est-ce pas ?

**OLIVIER POLARD**

www.myspace.com/radioanimal

# RADIO ANIMAL



# LES SEX PISTOLS ÉTAIENT TRÈS BIEN HABILLÉS

Valier, rocker crooner des bas-fonds et Stourm échangent souvenirs et impressions sur le punk.



\* Patrick Chevalier alias Valier, branleur en chef au début des années 80 du temps des Beaux Ténébreux. \*

**Valier** : Les Sex Pistols étaient très bien habillés, Clash aussi, parfaitement emballés et vendus par les rusés Malcom Mac Laren et Bernie Rhodes. Du bruit, du speed, de la provocation un peu de politique, quelques bonnes chansons aussi. On ne savait pas ce qu'on sait maintenant, on avait envie d'y croire. Quand ça débarquait dans les télévisions, ça avait de la gueule. On s'est bien fait avoir.

**Stourm** : Tu étais jeune et naïf, ne sois pas trop dur avec toi. Mes premiers punks, c'étaient des mecs plus âgés, des types de 25-30 ans, visages pâles, cheveux courts, lunettes noires et vestes cintrées, ils écoutaient Lou Reed, Dr Feelgood, les Stooges... Avec toujours de la SUPER dope. Ils allaient souvent à Paname. On se retrouvait chez eux,

boire de la Météor. Il fallait parler fort pour se faire entendre. Ils allaient vomir assez souvent, sur le coup je comprenais pas pourquoi, quel nigaud j'étais. Enfin bref, ces gars-là n'avaient jamais eu de disques de Yes, tu peux me croire, ah ah ah (rires).

**Valier** : Au lycée à Rennes c'était l'ennui 68, 68, on avait pas fait 68, des babas hypocrites vautrés partout. Lire Céline et passer pour un facho. Se couper les cheveux et passer pour un facho. Porter de longs cache-poussière en plastique et passer pour un facho. Faire chier le monde. Et puis consommer l'infamie en montant des groupes de merde.

**Stourm** : Tu te fais du mal. Dans mon lycée, on n'était que deux à écouter du punk. Un peu juste pour monter un groupe... On a quand même essayé. C'est vrai qu'emmerder tous ces gros babs était une puissante motivation. Je me rappelle avoir craché tout un concert sur le groupe America en hurlant "Fuck !" et en leur faisant des doigts sous le nez. J'étais fou furieux. C'était à un festival, Elixir je crois, 79 ou 80, ces cons-là ont joué deux soirs de suite les mêmes morceaux, dans le même ordre, les mêmes vanes au même moment, avec leurs moustaches et leurs putains de sourires compassionnels. Insupportable ! Evidemment, j'ai fini par me faire virer.

**Valier** : Il se disait partout que les punks ne savaient pas jouer, ce qui était faux mais terriblement séduisant.

**Stourm** : Ceux que j'ai connus savaient jouer, enfin suffisamment, mais ne savaient absolument pas chanter, c'est justement ça que je trouvais bien.

**Valier** : Mais déjà Best, Rock&Folk, Libération, Actuel avaient décrété la mort du punk : c'est que la gueuserie esthétisante et intello des Rotten et Strummer avait été battue en brèche par le nihilisme crétin de Sid Vicious... Enième pirouette de journalistes parisiens, désemparés par l'apparition de nouveaux groupes punk's not dead odieusement prolétaires, beuglant leur amour de la bière sans une once de glamour, sous l'ombre tutélaire de l'assassin Sid Vicious.

**Stourm** : C'est vrai que les Exploited n'étaient pas vraiment des cérébraux. Ceci dit, moi aussi j'aimais bien la bière.

**Valier** : Du moins étaient-ils authentiques pendant que nous, petits bourgeois français provinciaux conviés à découvrir les racines du bon vieux rock'n'roll tentions passionnément, avec une maladresse infinie, d'accomplir une hypothétique mission sauvage en roulant la langue de nos aïeux. Puis de nous retrouver rapidement sur le flanc, le revolver à caviar de la culture languenne dans la bouche et son gode à proximité du cul.

**Stourm** : Vu d'ici, je t'avoue que qu'on en avait un peu rien à branler. C'était un mirage lointain, un fantôme parisiano-rennais, une légende urbaine autant dire... On était loin, on n'intéressait personne. On manquait

d'entregent. Point final. Il y avait un super groupe dans mon coin, les Caracoulas, et puis Berlin 23. Un petit bol d'absinthe ?

**Valier** : Oui, un peu plus merci. Bienheureux les innocents qui ne distinguent pas l'ennemi et ne voient pas venir leur fin. Mon groupe, Les Beaux Ténébreux, était animé par une haine farouche de cette pseudo-modernité rennaise méprisante, opportuniste, culturelle, branchée et accessoirement cupide, suppôt de Lang. Mais nous restions dans le jeu grâce à notre public. Vainqueurs d'un tremplin, nous réalisâmes, sous la direction d'un "producteur" à l'époque assez connu, un 45 tours consensuel, mou et mauvais. Je m'opposais à sa sortie. Le groupe rendit l'âme. Personnellement, je n'ai jamais ressenti cela comme un échec mais comme la fin d'un cycle. Notre incompétence avérée, les modernes années 80 nous renvoyèrent dans nos piaules. J'en profitais pour attraper le blouse\* comme une ofrande.



\* Philippe Stourm : Les cheveux à la bière, c'était pas très payant. \*

**Stourm** : Moi, je me suis bien amusé dans les années 80, parce que j'étais jeune et insouciant, plein de vigueur tout ça... J'étais mince et j'avais des cheveux. Et puis je n'étais pas encore devenu sourd.

**Valier** : Certes, mais n'oubliez jamais que c'est en levant une paupière lourde que vous entraperçûtes l'avènement de la nouvelle chanson française tandis que d'une oreille affaiblie vous perceviez péniblement ses curieux halètements, remugles désodorisés des logorrhées anciennes. Mou spectacle de la petite bourgeoisie décomplexée célébrant la défaite du dandy.

**Stourm** : Le génie crée un poncif, a écrit Baudelaire. Tu penses à quel qu'un en particulier ?

**Valier** : Oui. Extraballe, Thunders, Ramones, Strummer, Jeffrey Lee Pierce, Kurt Cobain, Elliott Smith... L'occident n'a que des morts à offrir, encore ceux-ci avaient-ils du génie. Mais pour autant, là maintenant, tandis que nous devisons, marchent-ils dans la lumière ? Rien n'est moins sûr. Du moins pouvons-nous l'espérer.

**Stourm** : Je me demande ce que devient Jean-Robert Jovenet d'Extraballe. Je ne pense pas qu'il soit mort. C'était le meilleur pour moi...

**Valier** : Sans aucun doute. Le premier (et dernier) maxi 45 tours d'Extraballe est à mon avis le meilleur disque de rock français jamais sorti. C'était il y a presque 30 ans.

**Stourm** : J'ai entendu dire qu'il vivait au pays de Galles...

**Valier** : Chez nos cousins ? Grand bien lui fasse. Ah, et puis j'adore les Tommyknockers, cet indestructible combo brestois aux rares apparitions brutales et raffinées. Oui ces gars-là sont vraiment bons et ils s'en branlent.

**Stourm** : Buvons une bolée d'absinthe à leur santé et aussi aux Olivensteins des frères Tandy ! A propos, j'ai entendu dire que ton nouveau disque était en boîte...

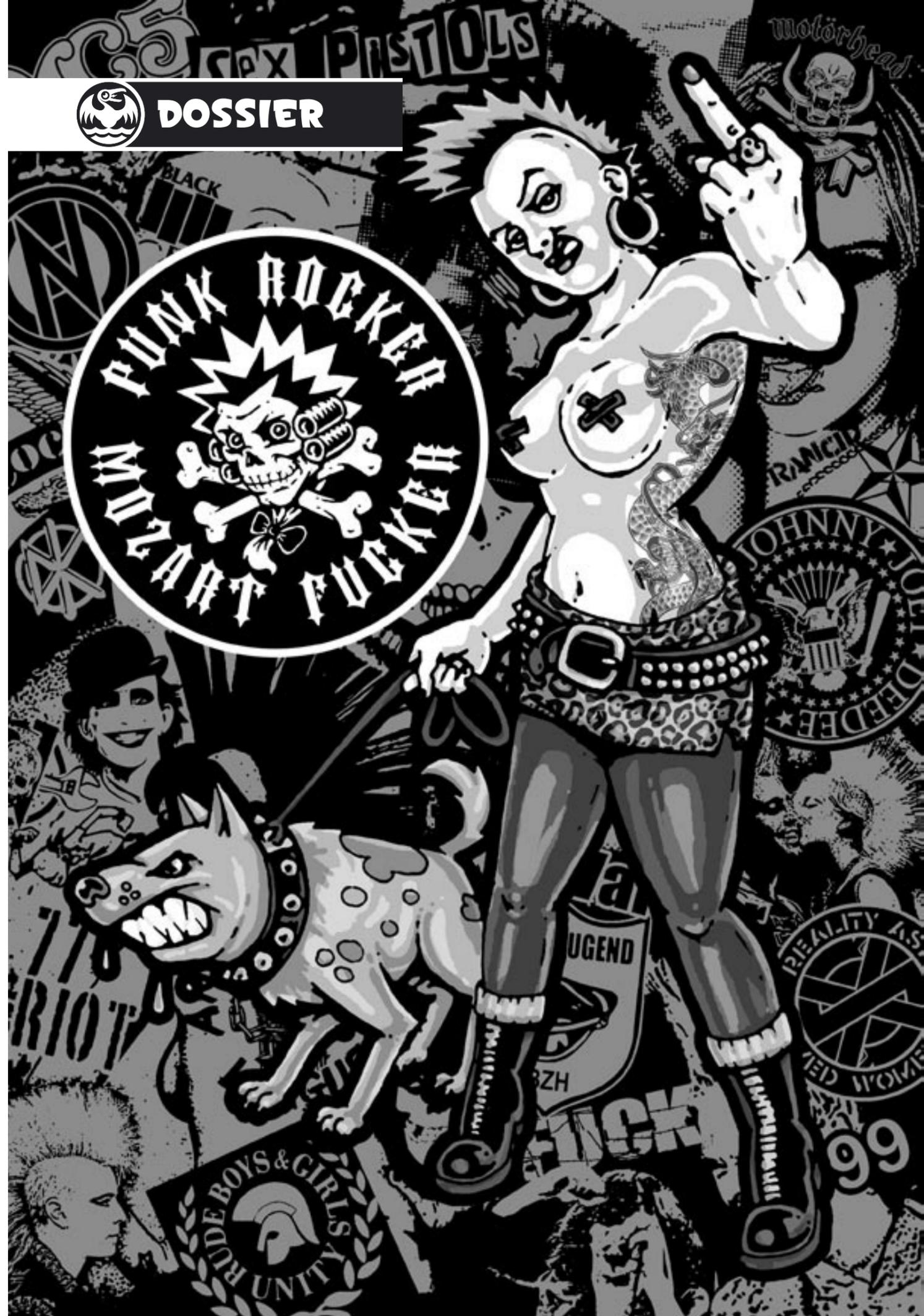
**Valier** : Tout à fait, je suis à la recherche d'un label pour "Valier Chante L'amour", un album de chansons d'amour produit et arrangé par le talentueux Fred Gransard de Bikini Machine.

**Stourm** : Que nous saluons, mais oh, il n'y a plus d'absinthe...

\*Blouse : expression idiomatique qu'emploie Valier pour désigner un état contemplatif teinté de neurasthénie.



## DOSSIER





Aujourd'hui, je vais chez tonton Robert, celui qui me garde quand le gentil gars monsieur y vient voir maman. Tonton Robert, c'est un peunneque !!! Et il a plin plin plin de diske ! Ha Quand je lui demande s'il a pas des enfants, y me dit Robert que les diskes, c'est ses enfants sauvages. y dit aussi "peunneque un jour, peunneque toujours" et aussi kéké chose comme : "le peunneque, sa déchire sa crasse !". Mais des fois y dit des bêtises (ça, c'est ma maman ki di !). Y dit aussi tonton Robert "le peunneque, c'est une grande famille", et aujourd'hui il va m'expliquer la famille peunneque, que c'est comme le jeu des 7 familles, il est kot il est tro rigolo tonton Robert ! En plus, on va découper des articles pour coler dans mon cahier, des articles qu'il a trouver dans des magazines peunneque : ouest-rance et Télérama.



Le papi, c'est ~~HA~~ OUVENNE CRAMMEUR qui s'appelle, mais il a rien va papi-peunneque, parssqu'il étai en prison, pour trafic de coqs !!!



**Wayne KRAMER**, guitariste des MCS (voir Mazout n°00, page 28), se retrouve en effet embastillé de 1975 à 1979 (pour trafic de stupéfiant !) et ne revient à la musique qu'au début des années 90. Il aura avec son groupe marqué les générations à venir, à commencer par Iggy POP puis les punks anglais, par la rage qu'ils avaient à balancer leur rock, leur engagement politique et leur anti-conformisme : "pendant nos spectacles, on disait aux gens de fumer des joints, de brûler leurs soutiens-gorge, de baiser dans la rue". Quelques chanceux auront eu l'occasion de le voir à Brest au Vauban le 22.02.05 (chapeau Rockin' Prod !), dans une tournée de reformation des survivants du MCS, accompagnés des cordes vocales de Lisa Kekaula (Bellrays) et de Handsome Dick Manitoba (Dictators), ainsi que des cordes de guitare de Gilby Clarke (Guns'n'roses).



# LE PEUNNEQUE Çà DÉCHIRE SA CRASSE

Mami peunneque c'est PATI SMISSE (c'est un peu comme un petit suisse). Elle ressemble à papi Tino qui habite à Kérangoff, hi hi.

La, c'est le papa, et la, <sup>la</sup> maman :



**Patti SMITH**, poétesse punk, a connu l'effervescence du New York du milieu des seventies, fréquentant le Max's Kansas City et le CBGB, frayant avec Tom Veraine de Television, se mariant plus tard avec Fred "Sonlo" Smith (des MCS, encore eux). Plus qu'actrice du mouvement, c'est en grand témoin de la scène naissante qu'elle a imposé le respect de ses pairs, elle aussi assistant impuissante à la naissance du mouvement, une chute de scène en janvier 1977 à Tampa (Floride) la mettant hors-jeu pour plus d'un an (vertèbres cassées).



**Johnny ROTTEN** et ses Sex Pistols ne furent pas chronologiquement les premiers punks de la grande vague anglaise, les Damned ayant sorti leur premier 45T (New Rose) juste avant eux (novembre 1976). Pourtant, les Sex Pistols connaîtront le succès le plus fulgurant et le plus emblématique, symbole de la grandeur et de la subite déchéance du punk anglais. Début 1979, ils n'existent déjà plus et sont supplantés par... Margaret Thatcher (élué triomphalement). Le punk anglais est devenu parodique, le crâne rasé est synonyme de skin, les crêtes d'opérette ont fait leur apparition, les svastikas deviennent premier degré. Johnny Rotten reforme le groupe de temps à autre, faisant notamment un passage remarqué cet été à Bobital (voir page 53).



**Siouxsie SIOUX**, à force de trainer dans les premiers concerts punk où elle se fait déjà remarquer - seins à l'air, casquette en cuir, svastika en brassard - décide à son tour de monter son groupe : Siouxsie And The Banshees. Mésestimée en France, elle aura plusieurs singles classés dans le Top 10 de 1978 (Hong Kong Garden) à 1992 (Fear) ; elle sera reprise - entre autres - par Jeff Buckley, LCD Sound System, Massive Attack, Red Hot Chili Peppers ; ses fans avoués ont pour nom : Shirley Manson de Garbage, Bono de U2, Robert Smith (guitariste du groupe de 1982 à 1984), Radiohead ou les Smiths. Toujours vaillante, elle a récemment sorti un album, bien reçu par la critique.



Les fils, y'en a plein et tonton Robert y di qui les connaît tous !! (il est fort tonton Robert). y di qui qu'ils sont pas toujours très sages, mais y sont genti quand même.

Et les filles, elles sont tres tres jolies (tonton il est d'ador, y dit c'est des sacrées jumèles)

**Les COLLABOS**, ce sont les grands frères. Les premiers à percer hors de nos frontières locales (voir interview page 29).

**AL KAPOTT**, ce sont les phénix du rock brestois, présents sur plusieurs décennies, en attendant une tournée au Québec en 2010 ? (voir page 37).

**HMM**, elles ne se contentent pas d'être jolies & rigolotes, elles sont en plus intègres ! Pour le vérifier, allez sur leur (ancien) Myspace, et retrouvez l'article (page 32).



Les tantes qui pipe (elles ont l'air un peu bizarre)



**NEW YORK DOLLS**, pré-punk, pré-puces. En fait, ces "poupées new-yorkaises", il fallait pas les traiter de tantes, ils aimaient pas du tout et c'étaient de vrais durs, dignes héritiers des gangs du Bowery (cf. "Gangs Of New York" de Scorsese). Dès leur premier album, ils sont à la fois élus meilleure et pire révélation 1973. De même pour leur première tournée européenne (même année), où ils se font éreinter par la critique mais marqueront à jamais les Sid Vicious ou Joe Strummer en culottes courtes, devenant une influence majeure pour le punk anglais de 1977. D'ailleurs, quand Johnny Thunders et Jerry Nolan quittent le groupe pour former les Heartbreakers, ceux-ci se retrouvent embringués dans la fameuse tournée "Anarchy in the UK" avec les Sex Pistols, les Clash & les Damned. Tournée prévue de 15 dates, avec 23 annulations (!), pour finalement cinq concerts joués, les conseils municipaux décrétant à tour de rôle l'interdiction de séjour pour tous ces dangereux fauteurs de troubles.



# LE PEUNNQUE Çà DÉCHIRE SA GRASSE

Comme tonton y dit que le peunneque c'est une grande famille, il a voulu me montrer plin d'autres

Les oncles d'Amérique (c'est des frères, mais pas pour de vé)

Le parin (il est tout nu, c'est pas bien !)

**IGGY POP**. Il aurait pu tout aussi bien être le grand-père, le père, l'oncle ou le grand frère. Avec Iggy et ses Stooges, tout y est, presque 10 ans avant tout le monde !  
 - La puissance voire la violence scénique : Iggy se taillant sur scène, se roulant sur des tessons de bouteilles, Iggy sortant sa bite plus souvent qu'à son tour.  
 - Les titres en forme de slogan : "No Fun", "I Wanna Be Your Dog", les paroles de "1969" (69 vient d'arriver, une autre année avec rien à branler). Du No Future avant l'heure !  
 Eux aussi ont pourtant survécu à cette vie de ouf, ressortant un album (moyen) en 2007 pour leurs 40 ans et les 30 ans du punk anglais et venant ravager en tête d'affiche la scène de St-Nolff le 13 septembre (voir page 55).



**Les RAMONES** : ceux qui ne les connaissent pas pensent qu'ils ont toujours fait le même morceau, mais s'ils sont restés fidèles à eux-mêmes, ils ont su évoluer, en 22 ans de carrière, passant du rock-punk de base à la pop, d'influences hard-rock à la fin des années 70 à un retour hardcore au milieu des années 80. Ce sont eux qui ont exporté le son punk en Angleterre (concert à Londres en juillet 1976), et le magazine Spin les désignait en 1992 comme l'un des sept groupes les plus influents de tous les temps (avec également les Sex Pistols).



Les tibatars. Tonton y dit qui connaît aussi ça ce-la y sont rigolo et si c'est des tibatars, c'est passe qui font pas que du peunneque. Y dit qui font aussi du trash dans la soupe, mais moi je suis pas quoi sa ven dire



Plutôt thrash-hardcore dans le style, mais punk dans l'esprit, jusqu'au bout de la binouze ! Les **THRASHINGTON DC** doivent nous revenir avec un album d'ici la fin de l'année. En attendant on peut relire leur interview dans le mazout OO (page 22), ou les choper sur scène (une tuerie, même pour ceux qui restent insensibles au style !).





**BASEMENT 5**  
"LAST WHITE CHRISTMAS / TRAFFIC DUB 7" (ISLAND 801 999)

Le punk, le rock, c'est des singles. Ce coup-là, on est en hiver 1980, décembre, il fait très froid, Lennon est mort, Sid Vicious aussi depuis longtemps déjà, et le rock progressif revient en douce dans les poches des lodens anthracite des synthés new wave. Aux derniers feux de la comète résonne soudain ce cri de guerre : "The Last White Christmas Was 79 !"

Le 45 tours du Cinquième Sous-Sol est emballé dans du papier cadeau, mais ce paquet de Noël est une grenade dégoupillée, ni plus ni moins. En trois minutes et des brouettes, érucitées au papier de verre sur un riff implacable, Dennis Morris renvoie dos à dos skins racistes et rastas obtus, dans un mix inédit de ganja et de speed, expulsées sur une basse énorme et une rythmique carbonisée. En vrac tout y passe : la salope Thatcher, l'inféodation aux States, la ghettoïsation des pauvres, le Peanuts President Jimmy Carter, l'enturbanné de Nofles-Le-Château Khomeni et Ian Smith, l'enculé qui remise encore en taule Nelson Mandela. C'est l'intégrale des Clash en trois minutes, et ça vaut bien Anarchy In The UK. En fait, C'EST Anarchy In The UK, version première génération d'immigrés jamaïcains. Bien sûr, Dennis Morris ne sait pas chanter,

mais Joe Strummer non plus, et c'est loin d'être un problème. Tout droit depuis Brixton, Le Dernier Hiver Blanc est juste un brûlot. Un brûlot et un champ de ruines. Car c'est déjà plus du punk Basement 5, ou bien alors du punk mutant. À cela rien d'étonnant : Martin Hannett, le manitou de Joy Division produit l'affaire, d'où ce son affalé, implosé comme un poste de télé.



Morris est un sacré zigoto, c'est un des grands potes de Mick Jones, et de Johnny Rotten, c'est lui qui concevra la Metal Box de PIL, il signe aussi les photos du premier album et le logo du disque. Photographe, illustrateur, c'est son boulot pour Island. Dans le groupe il y a J.R. à la guitare, Léo "E-Zee Kill" Williams à la basse, et Richard Dudanski à la batterie. Tous les quatre black, dreadlockés et sanglés dans des combinaisons antiatomiques sorties d'Orange Mécanique. Pas mal pour des punks anglais ! La face B s'appelle "Traffic Dub", comme là-bas, comme le fait Lee Perry dans ses versions. Ils pourraient être les Bad Brains londoniens...

Mais personne ne s'intéresse vraiment à Basement 5 chez Island, trop destroy, trop bizarre. Le groupe joue peu (un seul concert à Paris, session Bernard Lenoir), s'engueule souvent, et Dennis Morris a d'autres ambitions, la photographie prendra le pas sur le chant, aujourd'hui il compile les tonnes de clichés pris dans le Londres Punk. Le Dernier Hiver Blanc restera lettre morte. Ils trouveront

quand même la force de graver un album, l'intense "1965-1980", qui ouvre le bal sur un glacial appel à l'émeute, le "Street Fighting Man" de ces années de braise froide, "Riot", annoncé par la sirène. Pour le reste finalement, tout est dans le titre, "1965-1980", épicycle et pierre tombale. Il n'y aura jamais de deuxième disque. Léo Williams partira jouer de la basse avec Mick

Jones, fraîchement viré du Clash (et récemment rincé des narines), dont le cerveau atteint a conçu un grand bazar auquel personne n'entravera jamais rien : Big Audio Dynamite. Entre deux crises herbacées, Dudanski trouvera le moyen d'aller taper des fûts derrière Public Image Limited, on entend par ci par là son beat singulier dans la Metal Box. Il est difficile aujourd'hui D'ENTENDRE seulement Basement 5, simplement parce que personne ne les réédite plus et c'est dommage. Allo Island, quelqu'un à bord ?

#### STOURM

P.S. Dernière nouvelle, scoop, buzz, etc... Le groupe se reforme, et donne des concerts. (www.myspace.com/basementfive). À signaler l'album de photos définitif sur les Pistols, réalisé en noir en blanc par Dennis Morris à l'intérieur du groupe, de l'arrivée de Sid Vicious jusqu'à la dernière date anglaise. Le titre : "DESTROY" (Vilo/03/08)

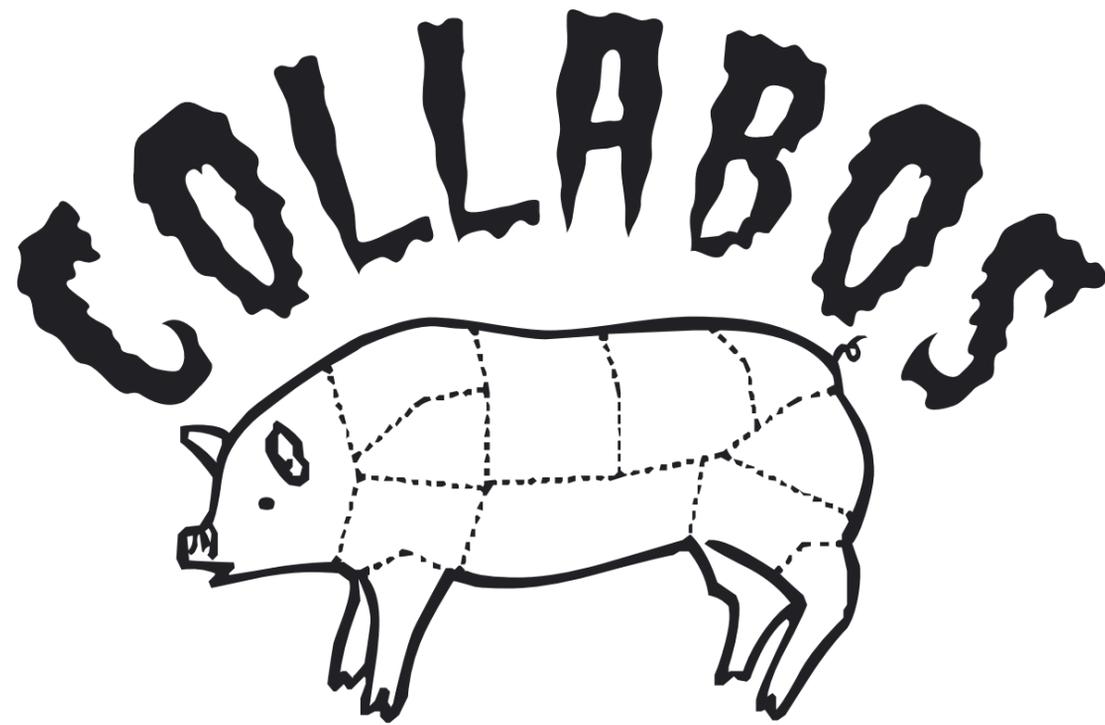


**NYARK NYARK !**  
Fragments des scènes punk et rock alternatif en France 1976-1989  
(Arno Rudeboy, Zones / Folklore de la zone mondiale, 2007)

Ca y est, enfin, le punk et l'alternatif français ont leur bible. En 250 pages, Arno Rudeboy (un pseudo peut-être ?), chef de chantier de Nyark Nyark ! retrace l'âge d'or de ces mouvements : en fait, il se contente simplement de laisser causer les acteurs de l'époque. Des débuts de Métal Urbain en 76 aux premiers adieux des Bérus à L'Olympia en 1989, toute la scène keuponne française (ou presque) va y passer. Des pionniers (les Olivenstein, L.S.D., Oberkampf, etc...) à la scène alterno de la fin des eighties (Happy Drivers, Kochise et même la Mano Negra), ils sont nombreux les anciens combattants en perfecto et Doc Martens à égrener leurs souvenirs de squats, de concerts chaotiques ou d'affrontements avec flics ou skinheads divers et variés. On y retrouve également une documentation exhaustive sur les labels qui ont marqué la période comme V.I.S.A. ou Bondage Records, ainsi que la liste complète de leurs productions. Nyark Nyark ! (cri de guerre des Bérurier Noir), c'est l'histoire d'une génération

Mitterrand pas si rose qu'on aurait voulu nous le faire croire. C'est l'histoire d'une jeunesse banlieusarde (ou pas) révoltée, engagée contre la montée du FN, les donneurs de leçon, une jeunesse qui prend une guitare comme on prend une arme, prête à en découdre avec l'establishment. Au travers une mise en page exclusivement en noir et blanc montée à la manière des fanzines de jadis, Nyark Nyark ! devient un ouvrage indispensable à la compréhension de l'explosion de la scène punk en France et de sa continuité encore aujourd'hui. Bonus non négligeable, le livre est accompagné de son illustration sonore, un cd dix-sept titres sur lequel on retrouve la crème des groupes évoqués dans ses pages : Panik, Camera Silens, les Cadavres, Haine brigade, BXN... Ok, ça rend un peu nostalgique mais ça donne surtout envie de gueuler !

#### CHRISTOPHE ABOLIVIER



## MARCHÉ NOIR & PUNK CHAMPÊTRE GROS • DEMI GROS • DÉTAIL

### BOUTON D'OR

"Bop pap labidou / dit le pape à sa biroute / il s'en est jamais servi / qu'à soulager sa vessie / Jean-Paul II / Jean-Paul II / Jean-Paul de mes deux !"

Brest, 1983. Dans la rue fleurissent sur les torsos punk des t-shirts Jean-Paul Deux OFFICIELS barrés d'un "DE MES DEUX" rageur au pochoir rouge. Provoc instantanée, spontanée, joyeuse, reflet de concerts mouvementés, d'une attitude narquoise et de chansons décalées : "Bouton d'or", "Été 69", "Sylvain Bergaste..."

Ça paraît tellement évident qu'on ne va pas se priver de le redire : les Collabos ne ressemblaient à personne. Ils jouaient vite et bien, oui, mais en plus ils avaient une idée infallible : mêler dérision et rock'n'roll, AVEC LA CLASSE, ce qui change tout. Raskal était un zazou, un vrai, et en plus il adorait jouer les demeurés, enfin euh, sur scène. Qui d'autre peut en dire autant ? Il faut peut-être le rappeler : le rock français au début des années 80 n'était pas tellement marrant. Jetez un œil aux photos des groupes de l'époque : gueules d'enterrement sur tronches de cake, si aujourd'hui ça fait rigoler, sûr que c'était pas l'idée de départ.

Les Collabos ne se prenaient pas au sérieux, ils aimaient la déconne. Et

ce qui était bien avec eux, c'est que l'élégance punk incarnée par Steph Gouesse, le James Dean du Ponant était, disons, largement compensée par les facéties de petit Raskal, tandis que VR et Fred assuraient la rythmique avec vigueur et sang froid. Un grand groupe, c'est ça, non ? Beaucoup plus tard, Raskal poursuivrait sa trajectoire dans les V.R.P ("Vendeurs / Représentants / Placiers !") en incarnant ce personnage de maboul atrabilaire dépressif, quelque part entre Louis 11 et Michel Serault, mais comme dit l'autre, hein, c'est une autre histoire...

**"Sylvain Bergaste est impuissant / le plaisir lui est inconnu / Sylvain Bergaste n'est pas content / il veut savoir / les choses du cul !"**

#### MAURICE BIROUTE

#### Comment s'est faite la rencontre entre les membres du groupe ?

**Fred** : On traînait souvent dans le même bar, le Ruz Boutou, rue Louis Pasteur. On était plein de gamins du même âge. Ca discutait musique et on jouait au baby-foot en buvant des ruz boutou, la spécialité maison. Une boisson délicateuse, grenadine, vin rouge, limonade et bière. Ca se vendait bien...

**Ti'Mich** : C'était le QG de Lady Parano, un bar de rockers dans l'âme. Dans le juke-box, tu avais les Damned, Asphalt Jungle, AC/DC, que du bon ! Doumé des Trotskids habitait Brest à l'époque. C'est parti d'un pari stupide. Le premier qui jouait avait gagné ! Le groupe s'est formé comme ça. On a d'abord pensé à s'appeler Quis'mache, on aimait bien ces bonbons-là.

**Fred** : C'est VR qui a eu l'idée des Collabos.

Peut-être le seul truc bien qu'il ait fait dans sa vie.

**Ti'Mich** : T'en sais rien ! Il a peut-être trouvé d'autres noms de groupes... On avait deux mois devant nous, il a fallu composer rapidement. Un pote avait plein de textes en stock. Raskal a appris les paroles dans le fourgon en allant au concert ! Il avait tous ses textes avec lui sur scène. Il les a posés par terre, ça n'a pas loupé, il y a eu du bordel et les feuilles ont volé dans le public, ha, ha !

#### Très vite vous trouvez des dates à l'extérieur de Brest...

**Ti'Mich** : VR était un sale punk. Il voyageait beaucoup. A Tours, il a rencontré un groupe qui s'appelait Foutre - on reste dans l'esprit. Le cachet remboursait les frais de route. On squat-

tait sur place. On a ramassé une grosse caisse avec les mecs en arrivant. Le lendemain, c'était le concert, y avait plein de monde dans la salle et ça réagissait à ce qu'on faisait ! Ca a été le déclic. Sur Brest, on n'avait aucun public à part les potes et la famille, difficile de se faire une idée. On a commencé à travailler vraiment les morceaux et à écrire des textes. On est tout de suite partis dans la dérision.

#### De là, vous enregistrez une première démo...

**Ti'Mich** : A l'origine, c'est Doumé qui m'a appelé genre "vas-y Ti'Mich, y a une compile qui sort, appelle-les". Chaos Production avait déjà sorti un premier disque, Apocalypse Chaos, avec Reich Orgasm, Komintern Sect, Kidnap, etc.

**Raskal** : On est rentrés en studio pour la première fois de notre vie chez Ti'père Coz à Guipavas, un petit vieux qui enregistrait surtout des trucs breizh sur un pauvre magnéto huit pistes. C'était assez épique ! On a enregistré Sylvain Bergaste à toute berzingue.

**Ti'Mich** : On a fait les prises en décembre, je m'en rappelle très bien parce qu'il neigeait sur Brest. Sur la pochette, on nous voit les pieds dans la neige à la sortie du studio. Après, on a fait un emballage énorme ! Raskal a rajouté plein de conneries à l'intérieur, des bonbons, des photos de cul, des décorations de Noël, ha, ha ! C'est un coup de bol monstrueux que ce soit arrivé à bon port et que les mecs aient trouvé la K7 au fond du carton. Quand on a écouté la compilation, on s'est rendu compte qu'on était bons. Avec les Trotskids, on avait un niveau qui sortait du lot. On était distribués par New Rose, c'était l'avantage de Chaos Production. Tous les petits fanzines français ont parlé de nous.

**Raskal** : C'était un bon système. Ca diffusait bien. Les gens achetaient facilement. Il y avait un grand manque de rock'n'roll en France à ce moment-là. On était assez légers dans les textes, un peu comme les Trotskids, mais en moins pipi-caca ! Tout le monde participait aux textes, envoyait une ou deux bêtises. Ca correspondait en général aux conneries qu'on disait dans la journée. A ce petit jeu là, Fred était très fort. Ça partait d'un jeu de mot genre "Jean-Paul II, Jean-Paul de mes deux" et on faisait un truc autour. C'était de l'humour avant tout. On n'était pas politisés pour un sou. En même temps, se trimbaler avec des cheveux vert ou rose, c'était déjà politisé à l'époque, non ?

***J' imagine que les lieux pour jouer sur Brest n'étaient pas légion, surtout pour du punk ?***

**Ti'Mich** : Au début, les concerts se passaient à l'Auditorium. J'ai vu Strychnine là-bas. Puis il y a eu un passage à vide. On a délocalisé au Stella. C'était une salle pas chère et c'était assez facile d'organiser des concerts ...

**Raskal** : ... Mais il y a avait deux mètres de trou devant la scène ! Putain, fallait faire gaffe ! Il n'y avait pas de sono, pas de lights mais on s'en foutait. T'avais une scène, voilà ! C'est une salle qui a une âme malgré tout. On ne jouait pas du tout dans les troquets.

**Ti'Mich** : On a fait venir pas mal de monde au Stella comme les Trotskids, Komintern Sect, Dr Rasher. Tout le monde s'échangeait des plans. Il y avait une vraie amitié. Chaos En France vol. 2 est sorti l'année suivante avec Eté 69. Sans doute le premier slow punk français ! Ca surprenait tout le monde, ce côté baloche. On a réussi à passer le titre en discothèque, au Mélo, dans la série slow. On était mort de rire parce qu'on savait qu'à un moment, ça s'emballait à fond les gamelles. Les mecs disaient : "Allez, c'est un groupe du coin, on va aider." Au bout d'un moment, ils ne comprenaient plus rien et arrêtaient tout, ha, ha !

***Quelles relations aviez-vous avec les autres groupes brestois ?***

**Ti'Mich** : On s'entendait bien avec Printemps Noir. On se croisait dans les rades. Ils faisaient des tags "Collabeurks" et nous on faisait des trucs du genre "Printemps Nul". On rigolait bien. On ne s'est jamais mis sur la gueule ou quoi que ce soit. Et puis on était bien vus avec les Teddy Boys, les Piverts comme on les appelait. On était les seuls à aller boire un coup à La Bonne Franquette, leur bistrot de Recouvrance.



Une fois, on a tous finis en taule. On s'est fait brancher par des pauvres blaireaux, des matafs bourrés. On était une vingtaine, il y avait des cheveux de toutes les couleurs. Rue de Siam, ils nous foncent dessus avec leur bagnole. Sam le Ted jette sa canette dans le pare-brise. Ces cons-là sont allés chez les keufs porter plainte. On a tous finis au gnouf ! Tous unis, punks, teds et rockers ! ha, ha ! Les teds nous invitaient à leurs Hop. On ne savait pas danser le rock'n'roll mais on y allait. On a eu cette intelligence je crois, de pouvoir discuter et d'aller voir les gens. Et musicalement, ça nous intéressait aussi.

***Vous êtes signés pour un album chez Chaos...***

**Ti'Mich** : A partir du moment où l'on faisait une compilation, on était quasi assurés de pouvoir faire soit un 45 tours, soit un album.

**Raskal** : C'était un truc de province. Pour une fois, ça ne partait pas de Paris. Et de toute façon, ça n'aurait jamais été signé là-bas.

**Ti'Mich** : Reich Orgasm et Komintern Sect sortaient leur album, les Trotskids faisaient un maxi. Du coup, on a suivi le mouvement. On a fait trois jours de prises de son au studio WW à Paris. Chaos Production a pris à sa charge le mastering, la gravure et la pochette. J'ai payé les frais annexes. Les futurs Bérus venaient nous voir. LSD, les Wampas, les Garçons Bouchers, on a rencontré plein de monde là-bas !

***Vous avez beaucoup tourné après la sortie de votre album ?***

**Raskal** : On est retournés jouer à Paris au Séisme et à la Chapelle avec les Autochtones pour un plateau de 5 ou 6 groupes punk parisiens. C'est le gros François des Garçons Bouchers qui faisait le son. On avait un salaire de merde, genre 500 balles. Il a fallu se battre pour avoir un sandwich. Et pour les consos, c'était deux litres de Valstar par groupe !

**Ti'Mich** : Ensuite, on est allés à Orléans, Nantes, Bordeaux. On a rencontré Camera Silens. On s'entendait si bien qu'on a fait quatre dates d'affilée avec eux ! Ils adoraient l'humour des Collabos. On ne ressemblait à rien, en tout cas pas à un groupe punk habituel. Et puis le phénomène Raskal faisait marrer tout le monde. On était potes avec les mecs qui avaient un peu d'humour, un bon esprit. Dans chaque ville, il y avait un réseau alternatif. Le mouvement punk n'était pas encore récupéré. Les majors ont laissé faire le travail puis ils se sont rendu compte qu'il y avait un public et ont commencé à signer. Mais la majorité des groupes ne dureraient pas.

***Vous apparaissez dans les Enfants du Rock, à l'Echo des Savanes en 1983. Avez-vous***

***été filmés à d'autres occasions ?***

**Fred** : On a eu la chance de faire un clip !

**Raskal** : Ouais, je me rappelle ! Y avait deux caméras, c'est ça, et ce truc qui s'allumait. Il fallait regarder mais j'ai jamais compris. Rouge ? Vert ? J'étais toujours tourné vers la mauvaise caméra, ha, ha ! Et puis y a VR qui saute et qui se foule la cheville ! J'ai pas revu ce truc depuis l'époque ...

**Ti'Mich** : ...Et les mecs d'FR3, ça sonne à un moment : "Ouais, c'est fini." On dit attendez là, faut refaire une prise. "Ah non, c'est l'heure". Pire que l'arsenal, j'hallucine ! Il a fallu leur payer un Ricard pour qu'ils refassent une autre prise, ha, ha ! Mais imagine, des punks à la télé ! C'était pas monnaie courante !

***Peut-on parler d'une scène punk bretoise en 1984 ?***

**Ti'Mich** : A l'époque des Collabos, il y avait tous les Bellevusiens, les Rems de Bel ! Barykad, HLM, qui eux de leur côté faisaient la même chose que nous. Al Kapott était un chouia plus jeune. Ils nous voyaient aller à droite à gauche, faire des concerts. Ça leur a donné envie.

**Raskal** : Au début, on ne pouvait pas trop se blairer, une histoire de quartier à la con. Ça a fini en baston, un bon moyen de faire connaissance dans le secteur. On est très vite devenus potes.

**Fred** : Et puis Wawan est fou du jeu de guitare de Steph des Collabos. Pour lui, c'est l'un des plus grands guitaristes de tous les temps ! Rigolez pas, c'est la vérité !

***Pourquoi avoir arrêté en si bon chemin ?***

**Ti'Mich** : A la fin, on avait un public mélangé, punks et skins. C'était le cas pour tous les groupes. J'ai des photos de Raskal qui shoote dans la tête des skins du premier rang au Chaos Festival, qui les traite de bites à oreilles ou de crânes mous, qui les arrose de bière. Ça a un peu foutu la merde. On avait le projet de faire un deuxième album mais on a eu une période de creux et le groupe a splitté. On a bien essayé de reprendre quelques mois plus tard. Le gros François montait Boucherie Production et voulait nous signer. On a dû faire 5 ou 6 répés avec Patrice d'Al Kapott en remplacement de VR, parti Dieu sait où, mais la flamme avait disparu.

**Raskal** : Bah ! On a bien rigolé. On a fait les cons et on a laissé une petite trace, c'est bien. On aurait aussi bien pu rester assis pendant trois ans à déconner devant les marches de la mairie...

***Propos recueillis par CHRIS SPEEDÉ***

www.myspace.com/collabos



## POURQUOI NE PAS S'ÉCLATER LA TÊTE ?

On est rentrés en sang dans la nuit, incapables d'expliquer pourquoi, démêler toute cette merde. J'avais du noir sous les ongles, en plus du sang caillé qui craquelait sur ma face. Michel était parti, à ce que je sache un peu avant moi mais je savais plus tellement, parce qu'à ce moment, je bavais sur une brune petite et intrépide. Elle ricanait sur le chanteur, oui mais je voyais bien qu'il lui avait fait de l'effet, ça se voit ces trucs-là, je sais pas comment dire, ça se voit. Peut-être qu'elle riait trop fort, ou bien elle se tordait les mains. Prenait des poses sur son siège, s'alanguissait, et merde, à force je sais plus si elle allumait ou quoi, moi je bandais comme un âne. Laisse-moi te dire qu'elle s'en rendait compte, la raideur, laisse-moi te dire qu'elles s'en rendent compte. C'était un bon concert, au Rat Pack, la sono est très bien. Les Sous-Bocks avaient de nouvelles chansons. Et moi, arrivé au rappel, j'étais en lévitation.

Muriel racontait n'importe quoi, et qu'est-ce qu'on en avait à foutre, tant qu'elle balançait ses sourires. C'était le mois de juillet, tout le monde à moitié à poil, ça suintait sous les t-shirts. Je me rendais bien compte que la vie c'est ça, rouler sous les chaises, hocher la tête devant des filles. Faire semblant d'exister. Une petite dépression noyait Kérinou et les jeunes gens pâles prenaient des poses en fumant sur le trottoir. Maëlla, Aurélie montraient leurs coudes pointus, leurs copains avaient des badges sur leurs blousons.

Moi je pense à rien, j'oublie d'acheter des clopes, tirer du fric, voilà pourquoi je suis toujours à quémander à droite à gauche. On peut trouver ça pénible. En même temps c'est bien pour rencontrer des gens. Comme Slip, au bar, un type ingrat qui avait vu Clash en 77. Celui-là envoyait des œillades au ciel, il fumait des menthols. Racontait qu'à Paris, Eudeline c'est que de la daube, et puis les Buzzcocks, c'était rien à côté de Magazine. Qu'est-ce qu'on peut ajouter ? J'avais gobé un ecsta derrière la scène, ça commençait à monter, les pires ennemis devenaient fréquentables. J'étais bien.

Quand ce type est arrivé avec Nadia, j'ai cru bon de lui montrer ma bonne figure, mon côté cool, je lui ai dit avec le sourire que Nadia avait vraiment la tête à sucer un cheval. J'ai vu sa tête zigzaguer et c'était intéressant à voir. Il a soufflé un grand coup, pris un air peiné avant de me balancer un coup de boule. Je n'ai rien senti. Après j'étais aux cabinets, épongeant les plaies, j'avais des lèvres de nègre.

Ma bonne humeur intacte, j'estimais que la nuit était jeune, encore à faire. Ça gueulait de tous les diables, chacun voit ce que c'est, une fin de concert, le futoir, la vraie vie. J'ai pris acte que Marianne avait ses règles, il fallait trouver un truc, j'avais trop la pêche pour qu'elle me suce dans la voiture. Parce que Marianne n'avale pas.

Souvent je pense qu'il faut faire face, en même temps ma vie passée n'incite pas à être amène. En quel honneur ? Luc balançait les Ramones, "The KKK Took My Baby Away", ou bien "We Want The Airwaves". C'était trop classe. Même moi je me sentais valide.

Marianne me casse les couilles sans cesse, parce que je ne lui apporte rien. Je vis avec elle sans rien faire, ce n'est pas facile. Elle me fait sentir la différence, pourquoi c'est une femme bien, pourquoi je serai toujours un trou du cul. J'avalise, j'encaisse, et comment faire autrement ? C'est elle qui me fait vivre.

N'empêche que les filles saoules me trouvent beau, c'est gratifiant. Ça énerve Marianne, mais ça me donne assez l'impression d'exister. Cette petite brune s'est frottée à moi, assez pour que ça passe pas pour anodin. Putain de sourire, ferme et enjouée, et de belles mains. D'office, elle me faisait bander. Faisait bâiller son corsage, ce sont des signes qui ont fait leurs preuves. Ce qu'elle pouvait baver, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Elle trouvait mes textes minables, pitieux, mais je vois bien qu'elle matait ma bite. À ce moment est arrivé Patrick Le Viol. Deux képas dans la fouille, et de l'argent pour moi. On s'est tirés dans les chiottes. Revenus hilaires, et concernés. On allait monter un groupe,

un batteur s'annonçait. La connivence se fera, c'est sûr, avec un batteur qui écoute Can.

Hermann et Demi-Couille sont arrivés avec Ali, sa femme Edwige, les frères Floc'h, Cantine et Destop, et Lulu Le Moigne, dit Moignon. Je me sentais de mieux en mieux. Je ne payais plus mes verres depuis longtemps que la barmaid était partie. J'ai vu Fred Ortiz et Barbara, de loin, et le papa d'Alice, le vieux Blenno. Les musiciens buvaient un coup, j'ai piqué dans leur bière. C'était tranquille.

Je pensais : "C'est une bonne soirée, je rentre à une heure". Mais les choses changent. Quand ce type sombre en costume ocre a décidé d'en mettre un coup, il a juste balancé son bock dans ma direction. J'ai baissé la tête pour l'éviter, le verre a explosé sur le mur, un éclat m'a entaillé le coude. De suite le sang a pissé. De suite la petite brune acariâtre a pris les devants, joué les infirmières, fait un pansement de son bandana. Pris les choses en mains. Emmené à l'hosto, me faire recoudre. Six points de suture, sous un faux nom. Je faisais le malin dans les couloirs, bien sûr que je sentais rien. La petite brune me cornaquait avec fermeté. On a fini chez elle, peut-être qu'elle espérait que suppure la plaie. Qu'on soit comme elle espère, en rade.



## HHM... DES FILLES QU'ON AIME...

HHM (Happy Home Makers), c'est quatre filles, Juju, Audrey, Gwen et Lolo. C'est du punk-rock "riot girl", de la Valstar vitaminée, de la fraîcheur et de l'authenticité.

Formé au début des années 2000, HHM reprend le flambeau de groupes tels que Babes In Toyland, Bikini Kill et consorts : "Au lieu de se cantonner à un rôle de groupie ou de petite copine du musicien, les femmes ont pris les instruments et en jouent" indiquaient-elles lors d'une interview. Une démo, "Let's Riot", un album, "On The Lose Again... Again", un split 45 tours dont elles ne veulent plus entendre parler... et un album à sortir chez FZM aux allures d'arlésienne... Les filles, ça sait se laisser désirer. À côté de ça, les HHM préparent des projets parallèles en toute mixité. L'article qui suit est, de l'avis d'Audrey, le meilleur qu'on ait jamais fait sur elles.

### REMY TALEC

Moi, je chante comme un pied.

Moi, je ne sais jouer d'aucun instrument de musique.

J'avais bien une copine, la Grande Sylvie, qui une nuit après je ne sais quel concert s'écria (comme si Dieu en personne l'éclairait subitement) : "EUREKA !!! On va faire un groupe de ROOOCCCKK ! Moi, j'chanterai et jouerai de la gratte et toi, tu f'ras de la basse !"

Dieu ne m'éclairait pas du tout, mais j'ai un gros pouvoir d'imagination. J'ai vu le truc immédiatement : elle, grande, mais grande ! Avec des talons aiguille taille 42 (Arthur Kane en brun ?) et moi, petite, boulotte, avec rien, mais alors rien de Joan Jett ou de Suzi Quatro.

Certes, nous avions des copains, mais pas des prétendants en tous cas.

J'ai vu des mecs nous brailler "A poil !". J'ai vu qu'on se f'rait foutre de notre gueule. Et puis j'ai vu qu'on ne serait jamais d'accord.

Elle aimait bien les trucs rockab, moi pas du tout. Elle était branchée Iggy, moi Bowie. Elle était branchée fifties, moi sixties, elle était branchée films noirs américains, j'étais Ken Loach. Bukowski contre Shakespeare. Elle grande, moi toute petite.

Non, j'avais pas le courage d'affronter tout ça. ALORS LES FILLES, COMMENT VOUS AVEZ FAIT ?!

### CAT. THE CAT

<http://www.hhm.new.fr>  
Fuck mspace !



## THE DAMNED À BREST

1977. Dans mon calendrier chinois perso, c'est l'année de La Bascule. Des événements que je n'aurais pu imaginer ont transformé mon goût pour le hors norme en haine pour la norme. Mai 68 m'avait ouvert des horizons et dès 1970 j'avais quitté le tapis roulant qui, avec un bac de science, me menait tout droit à bosser pour Shell, Total, la Poste, ou je ne sais quel brillant avenir.

Pendant les cinq années qui furent les plus heureuses de ma scolarité, je m'éclatais la tête aux Beaux-arts, tout en continuant à faire du rock. Je moulais la journée un boyau de cheval avec le sculpteur J.Y. Brélivet, sautais dans le bahut du groupe, en route pour un concert, rentrais chez moi sauter ma belle petite brune et le lendemain je fonçais au boulot. J'étais en quelque sorte un mec tout ce qu'il y a de mieux inséré socialement. Ce n'était qu'un sursis, car l'armée, qui jusqu'ici m'avait foutu la paix étant donné que je validais mes études par des diplômes, s'est mise à réclamer mon corps à grands cris. Objection, Mister Galon ! J'objectais donc, et assis dans la montagne, face à la ville de Toul, où se déroule l'intrigue du bouquin le plus antimilitariste que je connaisse : "Allons Z'enfants", je rédigeais la lettre exposant les raisons qui m'obligeaient à effectuer un service civil plutôt que militaire. La réponse des autorités fut cinglante, et sans appel, absurde : "Votre demande est basée sur une critique violente des institutions militaires et en conséquence refusée !" quelques jours plus tard, je reçus l'ordre de rejoindre les commandos marine. Et d'un ! Je passais plus d'un mois en compagnie d'adjudants grossiers, vulgaires, imbéciles et de petits mecs fragiles de dix-huit ans que les militaires cassaient comme du petit bois pour en faire une machine de guerre, avant d'organiser ma fuite. Dans ma cavale, je passais rapidement chez moi constater qu'on m'avait déjà oublié. Adieu belle brune, adieu ma petite bombe. Il n'y avait plus rien.

Je décidai à cet instant de laisser tomber mon job. Je fus très vite absorbé par ce que j'appelais plus tard le "Triangle des Bermudes", ce quartier de Brest situé entre Saint-Martin, l'Octroi, et la rue Saint-Marc. A partir de la fin de l'après-midi, tout ce qu'il y avait de marginal dans la ville commençait à errer, à se chercher de bar en bar, musiciens, poètes, loubards, escrocs de tout poil, flics, déçus de 68, et plein de belles nanas en quête du grand frisson avec un mauvais garçon. Des Fauvettes à la place Guérin, le bar de l'Octroi, avec la patronne, vieille pute platinée au visage plâtré par un centimètre de maquillage, le corps soudé à sa caisse enregistreuse et qui semblait si fausse que l'on croyait être en présence d'une sculpture hyperréaliste du musée d'art moderne de New York, le Britannia, pour la fin de la soirée, enfin la rue Saint-Marc, sombre, avec ses flaques de néon rouge, où les escrocs guettaient les caves. Ce quartier était un régal. C'était notre Village. Mais le clou, le Walhalla des rebelles, c'était La Renaissance. La première fois que je poussais la porte, ce fut un vrai choc. Un mec (je sus plus tard qu'il s'appelait Bébert) crachait du feu dans le bar. La clientèle, hilare, assistait au spectacle apparemment sans crainte. Les flammes éclairaient de vraies gueules et quelques jolis visages de femmes, Mohamed, derrière le comptoir, servait des demis à cent balles accompagnés d'une barrette enrobée de papier alu, aussi naturellement que l'on sert aujourd'hui un café avec sa barre de chocolat. Je sus immédiatement que cet endroit n'avait pas de futur, mais je n'en avais plus non plus. Je fis donc de La Renaissance mon quartier gé-

néral. Le bar en lui-même était plutôt sordide, avec sa déco ringarde, les rideaux jaunés et sa lumière pisseuse. Mais quelque chose de puissamment humain se déclinait ici au présent, et je compris enfin la passion de Pasolini pour ces mondes interlopes. Chaque jour était à inventer, les lendemains trop lointains pour qu'on y pense. C'est dans ce contexte que je rencontrai Yfic, dit Félix Bagheera, François, Ronan. C'est là que, avec Chris et Dédé, on a créé "Nicolas Cruel", et que l'esprit du lieu, ce qui s'y passait et que je qualifierais sans hésitation de "Punk", a fortement influencé leur musique, ce rock précis, déjanté, violent, qui a permis au groupe de séduire les cinq mille fans de Téléphone à Massy Palaiseau ou sous la flotte aux Ulis dans un terrain vague et boueux avec ces loubards de banlieue qu'il était dangereux de décevoir. A la Renaissance, je recevais aussi les organisateurs de concert, parce qu'ils tombaient invariablement sur le cul, et qu'ainsi il était plus facile de discuter.

C'est là que je filais rencard à Michel Pat quand j'appris par le téléphone arabe qui fonctionnait particulièrement bien dans ce rade, qu'il montait un concert des Damned à l'auditorium. Il les avait déjà vus en concert. Il les connaissait substantiellement. Ce fut tout naturellement que Nicolas Cruel se retrouva programmé en guest-star. La rencontre entre les deux groupes me parut si naturelle, tant du point de vue humain que de celui de la musique, que je n'en ai gardé que le souvenir d'un super concert et d'une journée qui ressemblait vraiment à une journée, avec un final en apothéose dans un petit restaurant de la place Sanquer, le Paris, où les mottes de beurre s'écrasaient contre le mur, où des insultes sans véritable méchanceté s'échangeaient en anglais, bref, rien que du naturel ! On était sans doute punk sans le savoir. Je ne pouvais que situer le contexte, la couleur un peu glauque mais oh combien jubilatoire de ces moments. Pour le reste, j'ai appelé Ronan, le batteur, que je soupçonnais d'avoir meilleure mémoire, qui m'a rappelé quelques souvenirs plus précis de cette journée, et que, pour conclure, je préfère citer en extenso : "D'abord la date de Brest (non mentionnée sur le site du groupe [www.officialdamned.com](http://www.officialdamned.com)) : entre le 6 octobre 1977 au Bataclan et le 13 octobre à Groningue (Hollande). Je me rappelle de l'arrivée du groupe, à l'auditorium de l'école de musique, par la porte de côté, au bas de la scène : tout le monde voyageait en tenue de scène (ou jouait en tenue de ville !), Dave Vanian, Nosfe-



ratu tout de noir vêtu, au teint blafard, maquillé, cheveux gominés. Il préfigurait Marilyn Manson. Déception : Rat Scabies, batteur fou et figure de la scène punk londonienne avait quitté le groupe une semaine auparavant, remplacé au pied levé par le batteur de Johnny Moped duquel groupe était issu C. Sensible lui-même. Captain Sensible, égal à lui-même, commença la balance des micros avec quelques vanes grinçantes, Brian James, plus discret, et leur nouveau guitariste, Lu, balançant quelques accords pour une balance minimum. Puis vint le concert, tempo d'enfer d'un bout à l'autre, avec tous les titres du premier album (Damned, Damned, Damned). Ambiance démoniaque, Dave Vanian angoissant, Sensible crachant ses poumons et toutes les glaires qu'il pouvait sur les premiers rangs, le tout jeune batteur surexcité, la scène secouée par les flashes des stroboscopes. Puis vint le repas au sous-sol du café-théâtre le Paris. Du menu aucun souvenir, je crois qu'on s'est un peu battus avec les Damned à coup de morceaux de pain et autres projectiles, Boulou en tête ("fucking hippy!"). Je me rappelle de Sensible avec une corbeille de pain sur la tête, et du patron, appelé en renfort par la patronne, et arrivé avec un couteau de boucher pour foutre tout le monde dehors avant que les Damned ne rejoignent leur hôtel rue Algésiras, le bien nommé hôtel de la PAIX !"

### JEAN MOUL



### C.R.A.S.S.

"The Feeding Of The 5000", 1978

S'il y a bien un groupe en colère à la fin des années 70 en Angleterre, il s'appelle CRASS.

Pas vraiment un groupe mais plutôt un collectif d'activistes à géométrie variable composé d'anciens hippies pas (baba) cool du tout. CRASS a la haine. Taxés de punks anti-war, ils sont à peu près contre tout : la guerre donc, le système, la monarchie, la vivisection, la viande, les religions... Ils sont même anti-punk ! Sur ce premier album sorti en 1978, ils déclarent effectivement que le punk est mort ("Punk Is Dead") attaquant les idoles du moment que sont le Clash et les Sex Pistols, les accusant d'avoir succombé au chant des sirènes des majors. Patti Smith en prend aussi pour son grade sur ce titre mais également sur "Asylum", morceau expérimental qui ouvre l'album, un pamphlet contre la religion dans lequel ils détournent un slogan de la poétesse new-yorkaise : "Jesus died for his own sins not mine !"

La musique chez CRASS n'est finalement qu'un support aux messages de rébellion qu'ils veulent transmettre. Les morceaux durent rarement plus de deux minutes et les parties de guitare n'excèdent pas les trois accords à l'image de "Do They Owe Us A Living ?" qui en compte deux au maximum. "The Feeding Of The 5000" ne dure pas longtemps (à peine une demi-heure), le son est cradingue, la pochette en noir et blanc est pliée autour du vinyl et représente un collage (artwork typique à côté duquel sera toujours apposé le prix à ne pas dépasser lors de l'achat), tout cela fera la marque de fabrique du groupe et de CRASS Records qui produira par la suite de nombreuses formations de la même mouvance (Conflict, Annie Anxiety, Zoundz, etc). Le premier album de CRASS est cheap, bruyant, dérangeant et c'est ce qui va permettre à toute une frange de la musique contestataire de s'exprimer par le "do it yourself" en inventant ce qu'on appelle encore aujourd'hui l'anarcho-punk...

### CHRISTOPHE ABOLIVIER



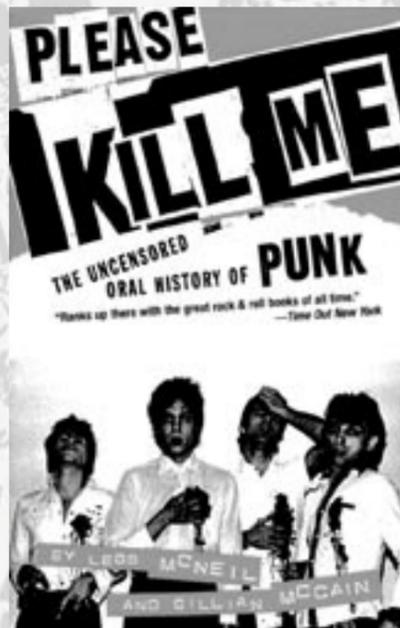
**THE BOOMTOWN RATS**  
"A Tonic For The Troops"

Été 78 : en pleine déferlante punk, les Boomtown Rats, six jeunes gens modernes venus d'Irlande, publient leur second album : "A Tonic For The Troops". Trente ans ont passé et l'on redécouvre incrédule un disque parfait, sans faiblesse ni temps mort. Mélodies accrocheuses, textes intelligents, rythmes impeccables, posture originale. Dix titres dont un tube, "Like Clockwork", qui fit les beaux jours

des charts anglais, et neuf chansons sans doute assez inconnues du grand public et pourtant remarquables. Les Boomtown Rats ne sont ni les Stones aux cheveux longs, ni les Pistols aux épis courts. Des têtes de bons garçons aux coiffures mi-longues, aux vêtements colorés. Rien de vraiment exubérant même si le pianiste pose en pyjama, son costume d'époque, à la scène comme à la ville. Moins douloureux que l'épingle à nourrice ! Le plus grand, le chanteur, celui qui a malgré tout un faux air de Jagger avec ses mèches épaisses en désordre, c'est Bob Geldof. Bob Geldof d'avant "The Wall" et les "charity concerts". Seulement un musicien, un parolier et un interprète inspiré, un talent singulier. Il signe huit titres et co-signé les deux autres. De belles mélodies fluides, personnelles, des chansons que l'on retient immédiatement. Et cette batterie sèche, la caisse claire fouettée à belle énergie. Aucune influence connue, ni boogie, ni glam, ni heavy metal, vraiment pas la moindre trace de blues. Juste de belles chansons à texte sur des rythmes à danser. D'étonnantes ritournelles mélancoliques qui vont un train d'enfer et parlent pêle-mêle du profond ennui des Irlandais, des mensonges colportés par les journaux, de la lucidité douloureuse de ceux qui ne peuvent plus croire en rien. "Rat Trap" qui clôt l'album, est une

belle pièce triste proche de l'esprit des "angry young men". Comme telle, elle dénonce l'aliénation de la jeunesse anglo-irlandaise à traits mordants tandis que "She's So Modern", doux-amer, portraitise ces jeunes filles qui ne veulent désormais plus être en reste et bouleversent les schémas classiques de la séduction. Même "Like Clockwork", le titre-phare destiné aux radios populaires, constate, entre autres aphorismes, que "l'on naît dans les larmes et l'on meurt dans la douleur". "I've Never Loved Eva Braun", autre grande réussite, moque un Hitler non seulement monstrueux, fou et criminel, mais embarrassé d'une femme épouvantable ! Ce vague à l'âme, cette noirceur, n'occupent pourtant pas la première place. Le rythme joyeux des guitares parfaitement maîtrisées, du piano martelé, de la basse sourde, emporte toute amertume sur son passage enthousiaste et dévastateur. A réécouter ces dix titres, on comprend mieux toutefois pourquoi leur créateur principal put, peu d'années après, incarner avec tant de justesse et de vérité le héros déchiré du "The Wall" de Roger Water et Alan Parker. Et se désintéresser, hélas, des Boomtown Rats.

**Alain-Gabriel Monot**



**PLEASE KILL ME**  
L'histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs  
Legs McNeil, Gillian McCain (Editions Allia)

Iggy Pop : Le dernier concert d'Iggy and the Stooges s'est déroulé au Michigan Palace, quand tous ces motards ont appliqué. Tu vois, le soir précédent on était allés à Détroit et on avait donné un de ces petits concerts improvisés que tu fais en plus du concert principal pour te payer ta note d'hôtel. Et il y avait ce type qui n'arrêtait pas de me balancer des œufs.

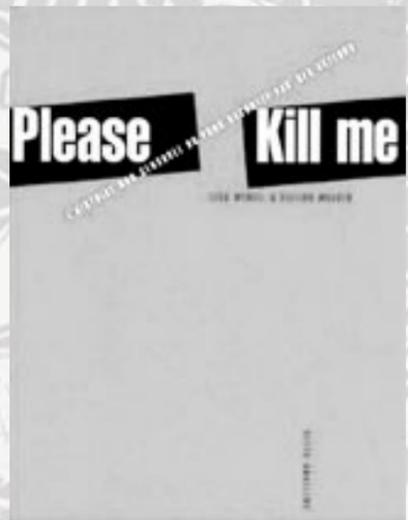
Je portais seulement un petit costume de ballerine et un string et tout ça, et tout d'un coup ça m'a vraiment gonflé. C'était un repaire de motards, tu vois le topo ? Alors finalement j'ai tout arrêté et j'ai lancé : "Ok, qu'il vienne un peu cet enclulé. Dégagez tous !" Tout le monde dégage et reste ce type, dans les un mètre quatre-vingt-douze pour genre cent cinquante kilos, avec un gant de golf couvert de petits clous qui lui remontait littéralement jusqu'au coude. Donc il se tient là avec le gant de golf et les œufs dans l'autre main, genre : "Ha, ha, ha". Je me suis dit : "A quoi bon ? Je ferais mieux de m'arrêter là." Donc j'ai posé mon micro et je suis descendu de scène. Tu sais, j'avais ces petites ballerines, et c'était comme si je voyais un train arriver : "Tchou ... Tchou ... Tchou ...BAM !"

Il m'a eu. Mais il ne m'a pas flanqué par terre, il ne pouvait pas m'assommer, c'était bizarre. Je restais debout sans pouvoir le frapper. Finalement, il y a eu trop de sang pour lui donc il s'est simplement arrêté et il a dit : "Ok, t'es cool." Je ne me sentais pas tellement cool. A Détroit, j'ai découvert qui était le type qui m'avait frappé – c'était son rite d'initiation pour rentrer dans un gang de motards, balancer des œufs sur Iggy pour le compte des Scorpions ! Donc je suis allé faire une annonce à la radio : "Les Scorpions ont envoyé ce connard pour me balancer des œufs, alors je vous dis, tous les Scorpions, venez un peu vous expliquer et on va voir si vous avez les couilles de vous mesurer aux putains de Stooges !" Et le lendemain soir, TOUS les Scorpions ont appliqué au concert du Michigan Palace...

Pour savoir comment s'est déroulé le dernier concert des Stooges, il faut absolument vous

procurer ce livre incroyable de Legs McNeil et Gillian McCain sorti aux Etats-Unis en 1996, fruit de centaines d'heures d'entretiens avec Lou Reed, Wayne Kramer, Jerry Nolan, Dee Dee Ramone, Ron Asheton, Richard Hell et une palanquée d'autres acteurs (musiciens, journalistes, photographes, managers, groupies) plus ou moins connus, mais qui tous ont vécu au cœur du mouvement. Grâce à un montage nerveux où l'action ne cesse de rebondir, les personnages nous racontent leur quotidien. A la fois hilarant, pathétique et très, très destroy (que de dope mon dieu, que de dope !), impossible de lâcher l'affaire avant d'avoir tout lu. Un très grand livre déconseillé aux âmes sensibles.

**YVAN HALEINE**



# TOMMYKNOCKERS



## TOMMYKNOCKERS : PUNK TOUJOURS

Les rockers ont parfois la peau dure. Ainsi les Tommyknockers, qui défient le temps et les modes. Les Tommy, c'est une histoire d'amitié qui dure depuis près de vingt ans. Bien sûr, le groupe a connu des changements de line-up, mais Paco et Guy tiennent depuis leurs débuts, le flambeau d'un punk rock essentiel et authentique. Rejoints par Audrey d'HHM, Tommyknockers restent toujours d'actualité et l'on espère un jour, avoir une trace discographique de cette belle aventure. C'est à une plongée dans le temps à laquelle nous convient ces briscards du rock brestois lors d'une interview.

**Les Tommyknockers, ça a commencé quand et comment ?**

**Guy :** C'est parti d'un bistrot...  
**Paco :** Sûrement...C'est là ou l'on passait le plus clair de notre temps !...  
**Guy :** On devait en avoir marre de porter les amplis des autres. On s'est dit : "Pourquoi ne pas porter les nôtres ?"  
**Paco :** Pour l'année, ça doit être... ça a du coïncider avec le début du CCM. Début 90. Ça fait déjà un p'tit bout de temps !

**Comment expliquez-vous votre longévité ?**

**Audrey :** La Kronembourg... Ha, ha !  
**Paco :** L'amitié je crois, entre les gens. C'est pas un groupe monté avec un bassiste, un guitariste, un batteur. On s'est d'abord réunis parce qu'on était potes, ça c'est fait parce qu'il fallait qu'on soit ensemble, qu'on ne se perde pas de vue. On est des amis d'enfance, on a grandi ensemble à Bellevue.

**Comment est venu le punk à Brest ?**

**Paco :** Comme partout ailleurs, avec du son venu d'Angleterre. Les Pistols, les Clash, tous ces groupes qui donnaient un grand coup de pied au cul du rock qui se faisait un peu vieux. On ne l'a su qu'après, il y avait déjà des groupes comme les New York Dolls.  
**Guy :** Et les Ramones !  
**Paco :** ...Mais nous, on a commencé vraiment avec des groupes comme les Pistols. Et je reste convaincu, bien qu'il s'en défende, que le sieur Guy a été le premier, ou l'un des premiers, à faire écouter aux gens cette musique là. "God Save The Queen" ça nous a scotchés !  
**Guy :** C'était facile. J'habitais à Paris à cette

époque...  
**Paco :** Guy ne jouait pas de musique, c'était le grand frère qui nous emmenait en répé en bagnole. On répétait à Keredern à l'époque. On essayait de reproduire les sons des disques qu'il nous faisait écouter. Le punk est vraiment parti de Bellevue avec HLM, Barikad, Les Collabos et plus tard Al Kapott.

**HLM ?**

**Paco :** C'était principalement les Rolland et les Morvan... Riton et Nono, les frères de Guy, Rollins, mon frère, et moi. Tu vois, c'est une histoire de famille, y a pas à chier ! Ha, ha ! On faisait des reprises mais jouées plus vite. Du rock façon punk. C'était à la fin des années 70. Barikad a enchaîné juste après HLM, vers 81. On a fait des concerts avec les Collabos au Stella...  
**Audrey :** Il y a des vidéos sur Dailymotion...  
**Paco :** Les Collabos étaient meilleurs que nous. Avec eux, on formait une bande de joyeux drilles !

**C'était quoi le punk à cette époque ?**

**Paco :** C'était simple d'être punk. Tu prenais ton vieux t-shirt des Stones que tu déchirais, tu lui mettais des épingles à nourrice, tu lui mettais un gros A au marqueur, tu cousais des fermetures éclair sur tes bents, tu trouvais des rangers, tu te coupais les cheveux et puis voilà quoi...

**Anecdote ?**

**Paco :** Il y en a plein. Avec les Collabos on a fait des sacrés trucs. On se retrouvait tous les week-ends dans des rades genre l'Iroquois, les Fourmis Rouges, Le Comix... Et comme on

s'emmerdait et qu'on avait pas trop de thunes pour rester tout l'après-midi dans les troquets, on délirait un petit peu en ville quoi... C'était des trucs de post-ados un peu débiles, on faisait des conneries...  
**Audrey :** Allez raconte !  
**Paco :** Je me souviens qu'un après-midi, mais c'était des trucs de branleurs, avec Rascal, le chanteur des Collabos qui avait une 4L toute pérave, vraiment un truc de mort, on s'était amusé à remonter et redescendre la rue Jean Jaurès, la musique à fond dans la bagnole, et on jetait des œufs frais à droite, à gauche ! Ha, ha ! Des trucs de branleurs quoi...

**Les rades ?**

**Paco :** Il y en a eu plein ...Le Galopin à Kérinou, La Courte-Paille au centre ville...  
**Guy :** Et la Renaissance, rue Saint Marc.  
**Paco :** C'était folklo, tu rentrais là-dedans c'était la quatrième dimension...  
**Guy :** ...un lieu bien enfumé (sourire)  
**Paco :** Et puis les Fourmis Rouges plus tard... la fiesta tout le week-end ! A n'importe quelle heure, tu tombais toujours sur quelqu'un que tu connaissais !

**Les boîtes ?**

**Guy :** On allait au Zodiac...  
**Paco :** On prenait le car. A la fin, ils nous mettaient des trucs qu'on aimait. Faut dire qu'on y allait en bande. Et puis... y avait de la meuf ! On a passé des week-ends mémorables !

**Y avait moyen de pécho de la meuf quand on était punk ?**  
**Paco :** Ah ouais...

**Audrey** : Tu m'étonnes... ils étaient vraiment beaux ...

**Paco** : C'était peut être pour ça qu'on était punk (rires). Sinon, on n'aurait eu aucune chance. Les filles aimaient bien ça, les mecs qui sortent de l'ordinaire et qui font un tout petit peu peur...

#### Et les concerts ?

**Paco** : Nous, on jouait pas beaucoup. Mich Carval organisait des petites soirées. Il a fait venir les Trotskids et des potes d'ailleurs, au Stella ou alors... Eh Guy, comment il s'appelait déjà le lieu où l'on s'était fritté avec les skinheads ?

**Guy** : ...

**Paco** : C'était surtout ça les plans concerts. Avec HLM, par exemple, on a joué dans une salle de jeux à Kérinou. Il y avait cent personnes. On a poussé les billards, les flippers. Il y avait peu de matos, pas de sono. Il fallait que le chanteur ait de la voix pour se faire entendre.

#### Et cette baston contre les skinheads ?

**Paco** : Guy, plus particulièrement. C'est physique chez lui. Il ne peut pas rester en face d'un skin facho sans lui mettre une baffa dans la gueule, sans lui dire que c'est un gros con !

**Guy** : On s'est fritté très souvent avec eux. Sans compter que les premiers skinheads que l'on connaissait, c'étaient des potes à nous qui étaient keupons avant de partir dans cette... merde ! Ça faisait d'autant plus mal.

**Paco** : Ils disaient que c'était un délire, mais ils se livraient quand même à des ratonnades ! Donc, on ne cautionnait pas du tout. Pourtant au départ, on écoutait la même musique, on fréquentait les mêmes endroits comme le Bar Ouf ...

**Audrey** : Tibou m'a parlé de la fois où les skinheads étaient venus à Brest et que Guy avait molaridé sur un type qui avait une grosse croix gammée tatouée sur le crâne.

**Guy** : Un concert des Porte-Mentaux : les skins

étaient venus faire chier à l'entrée.

#### Venons-en aux Tommy et à vos débuts

**Paco** : C'était au CCM. Y avait Dan qui jouait de la basse avec nous, Rollins qui est maintenant dans les Baked Beans, Sergio, pas le même que maintenant, et puis plein d'autres gens. Il n'y avait plus aucun groupe punk... On se faisait une répé par semaine, l'exutoire de fin de semaine pour ceux qui bossaient. On passait par le bistrot bien entendu. On buvait la tasse en se racontant la semaine passée. Une répé sans passer par le bistrot, c'est pas une vraie répé ! (rires)

**Audrey** : Les fameuses répés du vendredi soir !

**Paco** : Exactement. Et qui dure depuis près de vingt ans. On a fait le CCM du début à la fin. On a payé le CCM de notre poche ! Le Centre de Création Musicale, c'était un endroit convivial avec la fameuse machine à bière. Il y avait tout le temps du passage. Les groupes, les gens... pas un rade mais presque, et puis de la zique. Le point de rencontre. Tous les gens qui traînaient en ville savaient qu'il y avait les Tommy en répé.

**Audrey** : Et puis maintenant, il y a la Carène, toujours le vendredi soir. Vendredi, c'est Tommy ! On se file rencart au Vauban, puis on va à la Carène, mais c'est pas pareil. C'est plus loin, c'est au port donc forcément, il y a moins de copains à passer.

**Guy** : Quoique...

#### Tommy, c'est des répés... et un concert par an !

**Paco** : Au début ouais...

**Guy** : Avant qu'Audrey n'arrive, c'était le cas.

**Paco** : Elle a tellement insisté pour jouer avec nous...

**Audrey** (visiblement pas d'accord) : Je raconte : c'est un vendredi, je les connaissais de vue, je suis venue en spectatrice à leur répétition.

Et quand l'un des gratteux est parti, j'ai dit en rigolant que j'allais jouer avec eux. "Que de la gueule !" m'ont-ils dit. Je me suis pas démontée, j'ai bossé les six morceaux de leur démo et j'ai été embauchée...

#### Et toujours pas de disque de prévu ?

**Guy** : on va essayer de faire un vinyl.

**Paco** : On n'a pas énormément de morceaux. On a été un groupe-loisir pendant quinze ans. L'arrivée de Dédée (NDR : Audrey) nous booste vraiment. On a huit morceaux qui sont pré-mixés. On a envie de sortir un vinyl. Peut-être à la fin de l'année ou en 2009 ?

#### Les textes ?

**Guy** : Ça parle de tout, l'amour, la violence, la mort...

**Paco** : Les thèmes du rock'n'roll ! On a des morceaux comme "Vieille Peau" qui parle de la déchéance d'une vieille actrice qui finit sa vie de manière pathétique entre le pétard et la bouteille de whisky parce qu'on ne la voit plus, qu'on l'a oubliée. Il y a des gros clins d'œil à Stephen King... On ne s'appelle pas les Tommyknockers pour rien (NDR : "Tommyknockers" est le nom d'un roman de Stephen King). Il y a un remarquable morceau, si si, ne rougis pas Guy, qui s'appelle "King" fait avec des phrases qui utilisent des titres des bouquins de Stephen King.

**Guy** : King, on est tombé dedans. Stephen King, c'est la peur au quotidien.

#### Et ça vous correspond ?

**Guy** : Comme dans ses bouquins, on est des gens ordinaires à qui il arrive des choses extraordinaires !

Propos recueillis par REMY TALEC  
Photos RAY 58

<http://www.myspace.com/lestommyknockers>

# AL-KAPOTT

## "ON VA SE FINIR AVEC ÇA"

Dimanche 31 août vers 19H30 rue Saint-Malo, Brest, aux Beaux Dimanches, "On va se finir avec ça", c'est par cette phrase que Bichon annonce la fin du concert, sur une ultime rafale de reprises, Motörhead ("Ace Of Spades"), Peter and the Test Tube Babies, Les Collabos pour le clin d'œil "aux plaies, aux bosses, aux cicatrices", et puis Rose Tattoo, au confluent des influences du groupe, entre punk et rock tout court. Rythmique énorme, chorus inspirés en t-shirt Johnny Cash avec le doigt, le chant bien éraillé et les chœurs (presque toujours !) en place, l'art et la manière de balancer la sauce avec ardeur et sans (se) prendre la tête. Tout le monde a la banane, Fred, Nono, Wawan et Bichon aussi, devant la scène ça bouge bien, un beau melting-pot comme on n'en trouve qu'ici, à Vivre La Rue (voir les photos), et qui a toujours

été le lot d'Al Kapott, parce qu'on a toujours ce qu'on mérite. De jolies crêtes, des jolies filles, des petits skins, quelques anciens, des rockers, des retrouvailles. Il fait un peu humide mais très vite le soleil revient. Et après le concert, chacun devant sa bière regarde le ciel en se demandant s'il a bien entendu "On va se finir avec ça" ou plutôt "On remet ça"... Bien sûr, chacun espère avoir compris la seconde, on aimerait bien voir encore "Les Conseils", "Cinéma" ou "L'Ours" (spéciale dédicace pour lui ce soir-là) dégomés comme ça... En attendant le DVD très classe, mélangeant live, archives et life on the road, on tour with Al Kapott ! Prévu pour 2009, sans faute. Alors, on remet ça ?

GINGIVAL



# ÂGE TENDRE ET GUEULE DE BOIS

On peut le constater dans les différents articles de ce dossier. Le punk a, depuis 1977 et ce fameux concert des Damned à Brest, eut de bien beaux moments, de **Nicolas Cruel** aux **Collabos**, d'**Al Kapott** au **Bad Cats Gang**, de **No Place For Soul** aux **Lost Disciples**. Alors qu'en est-il de la situation actuelle ? Et bien... c'est pas si mal serait-on tenté de dire. Jamais la scène punk finistérienne n'a semblé aussi vivace, dynamique, organisée. Faire un tour de table des différentes familles punk n'est pas chose aisée. En tournant autour du pot (de bière), on a répertorié trois grandes familles de musiciens influencées par le punk :



**NO FUN** : Ces groupes-ci sont assimilés au garage/psyché américain ou aux mods anglais, aussi appelés proto-punk, un style qui depuis quelques années fait de nombreux émules. A Douarnenez, les nouveau-nés semblent biberonner aux Stooges et à MC5. La preuve avec cette scène d'une richesse étonnante : **Billy**



**Bullock And The Broken Teeth**, **The Good Old Boys**, **Action Fire Wednesday**, **Hillbillies & The Toothpicks** ou **It Was Coco**, tous impeccables ! Brest n'est pas en rade avec **Rotor Jambreks**, **Drugstore Spiders** (ex **Lost Disciples**), **The Gabardines**, **MC Viper**, **Jellyfuzz** et les **Foves**. Mais **Potemkin 73** (existent-ils



encore ?) et les **Shelton's Brothers** de Landerneau, ou encore le rock australien de **The Outside** et **Ultra Bullitt** à Morlaix propagent eux aussi la bonne parole. Sans oublier les immenses **Craftmen Club** à Guingamp. Ca dé-



fouraille donc sévère dans notre belle contrée, y a pas à dire !

**NO FUTUR** : Ensuite, le punk 77 / 83, issu du pub-rock avant d'évoluer vers le oi. Les plus anciens encore en activité sont nul doute les mythiques **Al Kapott**, reformés en 2005 et plus en forme que jamais, suivis de près par les **Tommyknockers** et les **Baked Beans**. Tous sont restés fidèles à leurs premiers amours, entre Peter And The Test Tube Babies et les



Pistols sous forte dose Ramones. **Kanibal Striker**, **Sprayback** et **Black Sand**, mais encore **Les Jeune Seigneur**, **Viande Rouge**, **The Skaks** (tous trois proches du mouvement redskin), **HMM** (seul groupe 100% féminin, il faut le noter) ou **Jeanne et les Calamités** (pas du tout féminin par contre, vous suivez ?) sont là pour prendre la relève avec brio. Dans le sud Finis-



tère, **Badcash**, **Kill The Pig** ou encore **Taxi Brousse** œuvrent dans le même sens avec classe et sincérité. Mais comment cataloguer le **Prince Ringard**, alias **Jean-Claude Lalanne**, fils spirituel des Ramones et de Paul Préboist, véritable idole chez les punks à chiens ? Ce type écrit, chante et n'arrête pas de tourner. Musicalement, ce n'est pas très rock'n'roll mais c'est l'esprit qui compte, non ? Sa devise : "Liberté, Egalité, Mon cul !".



**DO IT YOURSELF** : Le hardcore américain, quasiment inconnu en ces terres avant les années 90, effectuait un passage en force au crépuscule de l'an 2000. De ces années, il ne reste guère que **Rain As My Veil** encore en activité. Mais pas mal de groupes se sont engouffrés dans la brèche. En tête, **Thrashington DC**, scéniquement les plus impressionnants, les plus drôles aussi, suivis de près par **Footnail-suckers**, **Purée**, **Patrick Cruel**, **Hurly Burly**, **Police Truck**, **PayDay**, **Warkorpse**, **Hoverboard** ou encore les **Abomifreux**, **Speedball** et **Red Is Dead** à DZ City, auxquels on peut rajouter, dans un genre différent mais avec des influences communes, les cérébraux **Rotule** et **Savate**.



Ça cause tous ces groupes, non ? Le problème majeur reste de pouvoir faire des concerts. Peu de lieux, beaucoup de demandes. Eternel problème. A quand un autre **Wagon** ? (**Chez Dédé** et **Le Radeau** ont bien tenté l'aventure à Brest mais ça n'a pas duré). **Le Velvet** à Santec interdit de concerts, ça n'arrange pas le problème. Y a intérêt à faire gaffe et rentrer dans les clous, sinon gare !... Mais la situation est en passe de s'améliorer. **Le Black Label Café**, nouveau club rock d'une capacité de deux cents places, vient d'ouvrir ses portes à deux pas de **La Carène** à Brest. Dom et Sylvain, les deux protagonistes de cette excellente initiative, ont pour objectif de faire tourner une grosse partie de la scène locale et régionale, du punk au ska, du garage au hardcore, avec une fermeture très tardive tous les jours... Aurait-on dégoté l'équivalent du **Mondo Bizzaro** ? On peut l'espérer et ça fait vraiment plaisir ! De son côté, **Gros Up** continue d'organiser des concerts punk/harcro sur Brest. Les **MPT de Bellevue**, du **Valy Hir** ainsi que le bar **L'Odysée** à Saint-Renan, **Vivre La Rue** ou **Metal Armor** accueillent encore les punks, quel courage !... Les labels **Symphony Of Destruction**, **La Fée Verte**, **Cut My Balls**, **Positively Negative** ou **Addiction To War** sont tous branchés par les musiques extrêmes et sortent les disques des groupes locaux. **L'Oreille KC** et **Le Local** sont des endroits sympas pour se procurer les auto-prods et se tenir au courant de ce qui se passe en y chopant les derniers flyers en circulation... Et puis **Fréquence Mutine**, qu'on ne présente plus, station totalement indépendante qui diffuse volontiers du punk sur ses ondes depuis presque trois décennies. Et ils sont depuis épaulés par **Radio U**. Une chose est sûre, par chez nous le "punk not dead" est encore bel et bien vivant...

Alors, continuons de résister !

**CHRIS SPEEDÉ**

# LA BRULURE

**C'est la brûlure qui le réveilla. Le clope, entièrement consommé entre ses doigts avait commencé à faire un trou dans la couverture. Il s'était assoupi, comme ça, assis sur le bord du lit. Heureusement le verre de vin qu'il tenait dans l'autre main s'était renversé, ce qui avait stoppé net le début d'incendie.**

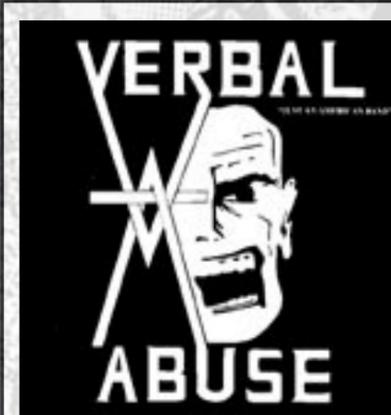
Il voyait la pièce comme à travers des lunettes sales, il faut dire qu'il valait mieux. Il ramassa la bouteille renversée qui traînait par terre, et après avoir bu une grande lampée, commença à découvrir le spectacle tout autour de lui, aussi désolé que son âme quand il avait commencé à picoler quelques jours plus tôt. Titubant entre les bouteilles vides, les mégots et les conserves qu'il avait consommées à même la boîte, il réussit à se trouver une cigarette à moitié mouillée. Pour trouver du feu, c'était une autre histoire. Mais quand on est intoxiqué à ce niveau, même avec le cerveau aussi dynamique qu'un chewing-gum de deux jours, on dégote toujours une idée, si à ce stade on peut encore appeler ça une idée. La gazinière ! Elle possédait un système électrique d'allumage ! S'accrochant à tout ce qu'il pouvait, il se transporta jusqu'à la cuisine. Là, le décor était encore pire. En plus des bouteilles, des allumettes qui, sans raison apparente jonchaient le sol, la vaisselle qu'il aurait dû faire plusieurs jours auparavant s'était accumulée dans l'évier, sur les meubles, les chaises.

Accroupi, il appuya sur le bouton et ouvrit l'arrivée du gaz. Le déclencheur fonctionnait mais le brûleur refusait obstinément de s'allumer,

jusqu'à ce qu'une brutale explosion lui fit faire un bond en arrière. Il se cogna la tête contre la table mais ignorant la douleur, eut quand même le réflexe d'éteindre le feu qui avait commencé à prendre dans ses cheveux. Maintenant, le spectacle était complet. En plus des débris et des taches de pinard, le sang qui coulait goutte à goutte de l'entaille qu'il s'était fait sur le côté de la tête et l'odeur de poil cramé donnaient à la scène un air de film d'épouvante. On atteignait le paroxysme du sordide. Il se releva cependant car le brûleur était toujours allumé, et il fallait en profiter. Fier de son mégot désormais allumé, il descendit prudemment sur le cul les escaliers constater les dégâts dans la glace de la salle de bains. Tous ces événements lui avaient redonné un brin de lucidité, il resta donc à quatre pattes pour franchir les quelques mètres qui le séparaient de son image. Les cheveux, sur la moitié droite de son crâne avaient un air de toundra ravagée par un incendie ! Et le lendemain, il était programmé avec son groupe dans un club de rock !

Il y avait encore une bière qui traînait juste à côté. Assis, bien calé contre le mur, il resta longtemps réfléchir, se regardant de temps en temps dans sa petite glace à deux balles, et parce qu'il fallait prendre une décision, se décida. Il ouvrit un tiroir, en sortit une tondeuse dont il ne s'était jamais servi et rasa méthodiquement la moitié brûlée de son crâne. La glace lui renvoyait une image asymétrique peu conforme à l'esthétique rock, plutôt 2/2 ou 4/4. Il attaqua donc à la tondeuse la partie gauche, ne laissant au milieu qu'une étroite bande qui lui donnait un look d'Iroquois, ses indiens préférés. Il regarda attentivement ce nouveau visage avec la blessure bien visible qui saignait toujours un peu. Et pour la première fois depuis plusieurs jours, il eut un grand sourire. "Avec cette gueule et le rock que je vais balancer, demain on va casser la baraque !"

**JEAN MOUL**



**VERBAL ABUSE**

"Just An American Band" 1983

Sur l'album "Undisputed Attitude" de Slayer (florilège de classiques hardcore repris à la virgule près par nos amis bûcherons – "Abolish Government" de TSOL, "Violent Pacification" de Dirty Rotten Imbeciles ou "Guilty of Being White" de Minor Threat, décalqués avec la puissance d'un groupe de thrash metal), il n'y a pas moins de cinq reprises de Verbal Abuse, toutes tirées de cet album, "Just An American Band", paru en 1983. Le disque est plein de morceaux VRAIMENT méchants, le genre de comptines dont une grosse brute qui joue dans Slayer ne peut que rêver la nuit, la tête posée sur l'oreiller à côté de sa hache ("Ah, si je pouvais écrire des morceaux aussi chouettes, je te les interpréteraient vraiment plus lourdement et plus méchamment que ces petits punks à la con!"). Le disque est bourré d'énergie négative. Ça commence avec "Disintegration", chanson de haine pure, ou comment expliquer à son pire ennemi qu'on veut qu'il soit annihilé, pulvérisé, effacé, le tout en 1 minute 10 ("Disintegration you bastard !"). Au moins c'est clair, et c'est aussi clair sur "I hate you", plus punk (la tournée américaine des Sex Pistols a visiblement fait des émules). Ou sur des titres comme "Free Money", qui commence comme du Stooges et s'emballe ensuite en une cavalcade hardcore droit dans le mur, ou le chanteur balbutie un début de critique sociale: "Life is slavery working 9 to 5 / Waste your time working / You might as well die". Mais globalement, ce qui est bon dans ce disque, c'est qu'ils ont trop le nez dans le guidon pour faire dans l'analyse: ça éructe, ça crie, ça mord, ça désosse. C'est moins du hardcore gros bras que du méchant punk maigrelet à échine de poulet, très violent, très bas de caisse, sans frein. A noter : un petit côté entomologie avec des chansons sur les insectes ("Social insect"), ou les sangsues ("Leeches") et cette profession de foi : "Fuck this let's just kill them dead / Smash their head / Kill them all". Bref, si vous aimez les Dead Kennedys, Bad Brains, Minor Threat et Black Flag, voilà la cinquième roue du carrosse.

**ARNAUD LE GOUEFFLEC**

# DES RÊVES PLEIN LA TRONCHE

**Vendredi 13 juin 2008, 18h30, Gibus. Le bahut des Damned est là, en dessous de l'enseigne du club parisien. Je suis nerveuse : je devrais revoir Charlie, ça fait 23 ans que nous ne nous sommes pas vus. Les deux bars d'en face du Gibus sont toujours là mais je ne reconnais plus la rue : ce doit être la première fois que je la vois en plein jour. Du monde qui fourmille et qui grouille de partout. Les poubelles débordent.**

Si je ne reconnais pas la rue de mon adolescence rock, sa faune, si : quelques jeunes, en qui je crois deviner un Prostitute ou bien son sosie de Second Sex, s'avancent avec assurance ; et puis il y a les vieux, des vieilles aussi, Nous quoi ! Les meufs sont rigolotes : elles portent des fringues destroy et leurs cheveux sont peroxydés, sans toutefois ressembler à Pierrette Brès, danger pour nous les vieilles rockeuses... (La comparaison judiciaire n'est pas de moi). Putain ! Charlie passe, je vais pour l'appeler, aucun son ne sort. Paralysée. Vide. Faut dire que l'histoire s'est mal terminée. Il passe, l'air toujours aussi agressif, des lunettes (de vue, comme moi), la clope méchante, non, je ne peux pas l'appeler, je le laisse m'ignorer, Charlie passe et ne s'arrête pas.

Je me dis qu'il doit aller chez Franck qui n'habite pas loin. Pour la petite histoire, Charlie est celui du « Omar et Charlie » des Wampas. Voilà, c'est cette bande-là, Psychos, Punks, Skins, les loulous de nature. J'avoue qu'avec ceux-là, je n'avais peur de rien vu que ce sont eux qui foutaient la trouille à tout le monde (attention toutefois, ce n'était pas la même bande que celle de Farid, Amour ou Batskin).

Un demi plus tard, Charlie revient et arbore toujours son air de sale type. Regards qui se croisent. Il ne me reconnaît pas ! Vingt secondes de blanc. Mais si. Début de musique suave, sourire éclairé et mutuel, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Fin de la musique débile : nous sautons littéralement de joie !

Autour de nous, les mecs et les meufs de notre âge, donc. Contrairement à eux, mon appartenance à la tribu ne s'affiche pas clairement. Je

parle de mes fringues et de mes cheveux ; je porte juste l'étoile rouge des Billy Bullock. Grandes tapes dans le dos. Vociférations béates. Cœur qui bat à donf. Je suis transportée avant comme si tout était arrivé la veille.

"Tout", c'est : les longs stages aux Halles, à la Fontaine et nous ses Innocents, les concerts de Paris Bar Rock, le Gibus, des embrouilles, encore des concerts et des bastons (une sorte de nettoyage de bouffons finalement, une sélection naturelle)...

Des Punks, je n'ai pas souvenir d'en avoir vus beaucoup à Paris à cette période (1ère partie des années 80) : Fuck avait grillé tout le monde à ce jeu-là.

M'avait fait chier, celui-là. A une terrasse de la Fontaine des Innocents. Mes débuts. Fuck s'empare de mon demi, en brise le verre contre la table et commence à s'ouvrir les veines. Euh, oui, il me provoque, mais, soupir embarrassé, je ne dis rien. J'ai peut-être bien la trouille car il a une sale réputation vis-à-vis des filles (que je ne vérifierai pas plus tard en le rencontrant). Bon, il me la joue à la Sid et je ne dis rien. Finalement, je suis sauvée par la nana qui est avec lui : "*Je t'ai vue danser au Gibus, tu danses bien !*". C'est vrai, ça, je danse bien. Déclat gentil chez Fuck, il laisse tomber sa proie. Je suis sauvée des griffes provo du "1er-Punk-de-France-rendst-toi-compte-il-est-Punk-depuis-76 !". Sauvée grâce à mes danses lubriques sur Joy Division et sur des trucs moins avouables comme Japan (si, si) et Frankie Goes to Hollywood.

Tout remonte, dans la chronologie désordonnée de la mémoire, surtout la musique d'ailleurs. Tout remonte et je suis contente d'apprendre que Fuck a toujours sa gueule de Keupon tout en s'étant lancé dans la vente d'antiquités dans un bled genre ardechois.

Je pense à Fuck. J'aimais bien ce mec. Des cons lui cherchaient des noises parce qu'il sortait avec une Rebeu.

Charlie et moi parlons comme si nous n'avions pas le temps. 23 ans. Nous retrouver aux Damned et au Gibus prouve que nous n'avons pas lâché le morceau. Et ceux qui sont là ce soir ne l'ont pas lâché non plus. Les retrouvailles sont valables pour eux aussi. Bizarrement, il y a beaucoup de chemises hawaïennes. Je crois bien que j'ai vu Wawan sapé comme ça. Billy, des Billy Bullock aussi. J'en déduis que c'est la



Charlie, Moi et Fuck aux Halles

nouvelle marque des affreux jojos.

Je profite lâchement que Yarol Poupaud soit assis à côté de nous pour brailler à Charlie que le rock ne se porte pas si mal que ça en Bretagne ainsi qu'ailleurs en Province. Je fais ma re-tape perso des Gabardines pour Brest et sinon des Billy, des Good Old Boys et d'It Was Coco. Charlie est sincèrement content d'apprendre qu'à Douarnenez, DZ City Rockers, ça remue dans tous les sens et que les branleurs vivent à fond les galetouses, jeunes et triomphants, des rêves plein la tronche.

Tout le monde s'est dispatché sur les deux bistrotts qui font face au Gibus. Oui, comme avant. Tout cela fait-il ancien combattant ? Pas à l'instant où je le vis. Les demis défilent, il n'est que 20 heures et je ne sais plus quand doit commencer la 1ère partie, un truc gothique. D'ailleurs, il y en a quelques-uns, des gothiques. Les temps ont changé et c'est tant mieux : personne ne se tape sur la gueule.

Nous parlons comme si nous n'avions pas le temps, 23 ans ! Un Mod, que je n'ai pas connu, s'approche de Charlie pour les retrouvailles. Un peu plus tard dans la soirée, ça donnera : "*Tu te souviens, tu voulais me tirer mon harrington. Je t'avais fait un speech comme quoi j'étais plus grand que toi et qu'il valait mieux que tu dépouilles mon pote qui, lui, était de ta taille !*" (Je passe les chouraves de Doc trop petites). C'était exactement ça. Sur le coup, c'était du Tramber et Jano, maintenant c'est du Marge-rin.

Bon. Les trois vieilles meufs présentes que nous sommes nous matons : nous nous demandons si nous nous connaissons. Je vais vers elles. Vieilles, peut-être, mais jolies. Mince. J'admire leur liberté de porter des résilles déchirées.

Echange de prénoms. Rien. Echange de ceux des copains de l'époque. Rien non plus. Non, elles, c'est la bande aux Bérus. Voilà, moi je n'en étais pas. La scène Bérus était plus typée que la nôtre, celle de Paris Bar Rock. Ronan et Rascal. Signaler la différence. Paris Bar Rock n'a pas voulu spécialement créer une scène. Les groupes existaient déjà. Entre autres, Hot Pants, Cherokees, Soucoupes Violentes, Daltons, Coronados pour les Parisiens, Meteors, Sting Rays et Prisoners pour les Anglais. Rien à voir musicalement avec les Bérus. Le public de Paris Bar Rock était à l'image de la diversité des groupes et si baston il y avait, c'était en principe sur le trottoir. J'ai envie de faire le rapprochement avec Douarnenez, (où la scène et son public sont rentre-dedans, très spontanés) et le milieu "trashcore-keupon" brestoïse, plus politisé et moins panaché que les premiers. Mais Charlie et moi parlons comme si nous n'avions pas le temps. 23 ans ! Nous avons gardé Franck et Nina en commun, les seuls d'entre nous à être restés sur Paris. Alors Charlie me demande quel est le genre de musique que joue Eric et son groupe. Je m'emmêle les pinceaux avant de lui déclarer bêtement que c'est du Rock, quoi !

Oui, c'est cela, analysons :

Dans ces années jeunes et absolument trépidantes, tout le monde se courait après, se dépouillait allégrement et à l'occasion se bastonnait (une fois pourtant, pendant une réelle baston générale entre « nous » et les Autonomes, il y a eu front commun contre les Keufs avec battue en retraite de ceux-ci).

Ce soir de concert des Damned, nous nous retrouvons vieilliss et, comme on dit, apaisés ; ce qui nous séparait (le style de rock écouté, les fringues, la coupe de cheveux et la manière de croquer dans tout ça) nous donnait plus de points communs entre nous (le plus flagrant étant le schéma Mods/Skins) qu'avec n'importe quel autre goglu qui n'était pas de ce monde.

Ce soir, suite logique, tout le monde pactise à grands coups de binouzes. Nous sommes là parce que nous n'avons pas décroché du Rock. De notre aventure commune, Charlie a retenu Syd Barrett et moi les Pistols ; les Skins m'ont fait redécouvrir Slade et aimer le Trojan bien sûr, alors que je les nourrissais aux Kinks. Pendant que j'allais voir Orchestral Manœuvres

In The Dark (MERDE aux puristes), ils allaient voir Peter And The Test Tube Babies dans la salle d'à côté.

Et puis autre chose. La fameuse parité. J'éprouve le sentiment que le monde punk en était pétri. Je me souviens d'une liberté totale entre nous, les filles et eux, les mecs. Je crois que ça a commencé à changer avec l'apparition des clips, en pagaille, avec leur cortège de mannequins... Autre Sujet.

Bon. Je laisse Charlie dans la rue et décide d'aller au concert. Euh, oui, c'est affreux, l'endroit a changé. Charlie me dira plus tard qu'il s'est paumé en descendant. Moi aussi. C'est gavé de monde, le bar est gigantesque. Il y a les Stooges en bandeson et personne ne bouge. Ça m'énerve, je me fous à danser. I got a T.V. eye on me, I got a T.V. eye on me, WO ! Dans mon mime furieux, je stoppe un mec, je l'alpague, je lui braille I GOT A T.V. EYE ON ME ! Il me sourit. C'est Eudeline. Est-ce qu'il se souvient que Ricky Darling nous a présentés il y a 29 ans ? Sûrement pas. D'ailleurs, je me demande ce qu'ils foutaient, les Eudeline et les Manœuvre au début des années 80. Je les soupçonne d'avoir trempé dans les nuits branchées, jeunes et modernes du Palace, du Rose Bonbon et autres Bains Douches (pour nous, ce n'est pas faute d'avoir essayé d'y entrer...). Il est vrai qu'ils s'étaient déjà donnés, un siècle avant, aux véritables années du Punk.

Clameur. Je comprends que les Damned grimpent sur scène. Je hurle. D'accord, je ne vois pas le bout du bout d'un manche de gratte, d'un pied de micro ou d'une oreille de Sensible. Mais nom de dieu, J'ENTENDS. Je me vautre dans les Damned. Ils nous pondent un concert du feu de Dieu et je deviens tarée. Oui, comme d'hab à un vrai concert, le son ne se met en place qu'au bout de trois morceaux et comme d'hab, des mecs (terme générique) grognent que le son est pourri et par conséquence, le concert aussi.

Je m'en fous, je m'enflamme et, oui, c'est vrai, comme je danse bien, des mecs viennent trinquer avec moi. Fin du concert.

Avec Charlie, nous parlons comme si nous n'avions pas le temps. Une question me taraude. Il y a quinze jours, je suis venue avec Eric voir Graham Day et les Goalers à défaut de ses Prisoners. Mes antennes étaient en rotation. Il y avait bien quelques Mods, mais trop jeunes pour être Karim ou Carouso. Carouso - je suis un Mod heureux ; Carouso - je suis champion de course à pied, oui, oui, devant les Skins ;



Moi au Flipper

Carouso qui, dans un cauchemar plein de Dinintel, m'avait mordue au pouce. Il m'avait obligée à appeler un médecin - de chez le voisin, hein, en pleine nuit, pas de téléphone - parce que "*Putain !! Déconne pas !! J'ai les dents tellement pourries, je vais te refilet la RAAAGGG-GEE !!!!*" Carouso.

Voilà, ce que je redoutais arrive. "*Il est mort.*" Je suis sonnée. Tout le monde est encore à peu près vivant. Pas Carouso. Charlie et moi trinquons à sa santé au Paradis. Putain, j'aurais TELLEMENT eu envie de le revoir. Charlie me dit que la morale, ou plutôt la légende est sauve : si Carouso s'est noyé, c'est parce qu'il avait décidé de traverser la Manche à la rame pour rejoindre son Psycho préféré en Angleterre. Du grand Carouso. Qui me faisait mourir de rire avec cette histoire : Les Skins apprennent que les Jam viennent à Paris. Chouette, se disent-ils, on va pouvoir casser du Mod et les Skins de se rendre en un bon nombre sur place. Et là, deux cars, deux cars REMPLIS de Mods anglais ! DEUX CENTS MODS ANGLAIS !!! Ce sont les Skins qui ont couru !

Peut-être vous demandez-vous : ET LES PUNKS DANS TOUT ÇA ? Mais voyons, tout le monde sait ça les gars, les ancêtres des Punks sont les Mods, OK ?

A Carouso

CAT. THE CAT



Charlie à Brixton



### THE KIDS

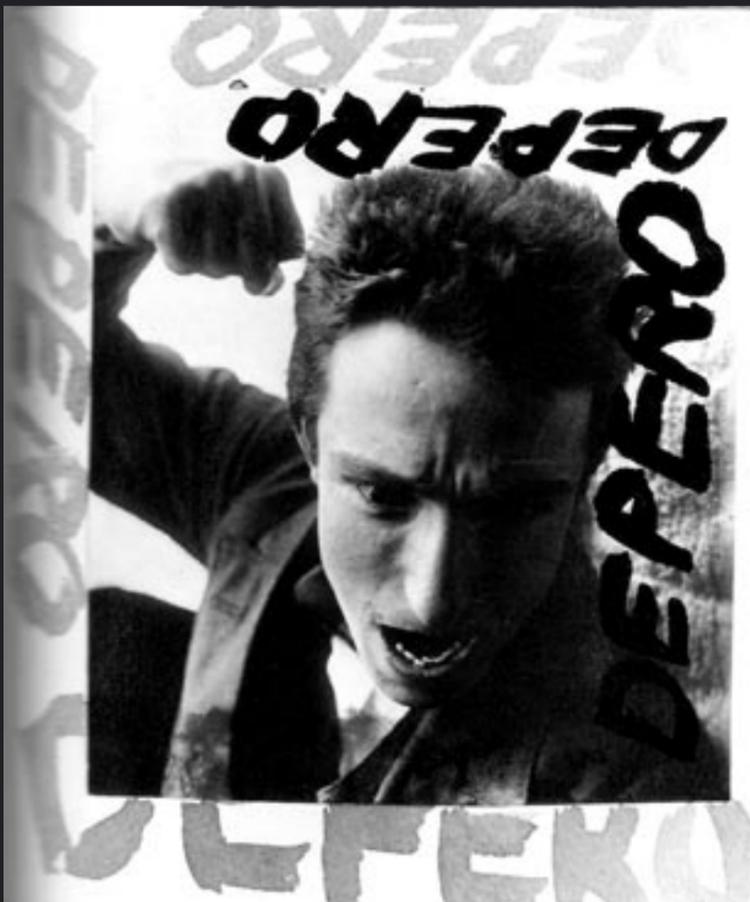
"Naughty Kids"  
(Fontana / Phonogram 1978)

Découvert au travers d'un EP hommage sorti au milieu des 90's par le label parisien Wild Wild records (Never Mind The Pistols, Here's The Kids), ce groupe fut pour moi une réelle révélation. L'histoire des Kids débute aux alentours d'Anvers lorsque Ludo Mariman (guitariste) rencontre en 1976 les frères De Haes. Danny, le bassiste, n'a que douze ans à l'époque mais s'est déjà fait remarquer l'année précédente au sein d'un autre groupe. Dès 1977, un album éponyme est mis en boîte au Swan studio de Bruxelles. Le résultat est à la hauteur des espérances car le disque sorti début 78 révélera l'un des meilleurs groupes punk du vieux continent. Quatorze titres de pure énergie classés à l'époque comme un croisement entre Status Quo et les Ramones (toutes proportions gardées). Leur reprise sur scène de "Anarchy In The UK" des Sex Pistols et leur set endiablé à la Ramones (justement) en feront l'un des groupes les plus prisés de Belgique et Hollande. Bizarrement, aucun single ne sera tiré de ce fabuleux premier album malgré la présence de titres comme "This Is Rock'n'roll", "Do You Love The Nazis ?", "Baby That's Alright", "I Wanna Get A Job In The City", "Money Is All I Need". Été 78, c'est l'arrivée de Luc Van De Poel, second guitariste, et l'enregistrement du suivant "Naughty Kids" sorti début octobre. Deux singles paraîtront encore chez Fontana "No Monarchy" et "Dead Industry" en 78 et 79. Ce nouvel album est dans la lignée de "The Kids" mais les compos et la prod ont été peaufinées. On retrouve cette énergie communicative et la ferveur d'un groupe au sommet de son art. Ils ne s'arrêteront pas là puisque entre 80 et 85, quatre autres albums et une dizaine de singles verront le jour chez Mercury, mais jamais ils ne retrouveront la qualité des débuts.

F.P.

[www.myspace.com/belgiumpunk](http://www.myspace.com/belgiumpunk)

## THE KIDS



## DEPERO PUNK

Dernièrement, je feuillette un bouquin de photographies, des trucs plutôt classiques, photographies d'artistes. Je tombe direct sur un cliché en noir et blanc. Le portrait d'un type dans le genre Johnny Rotten excité, façon "le garçon oublié du monde, celui qui cherche et détruit", levant le poing comme pour frapper ! Une vraie photo punk ! Un autoportrait en fait. C'est vraiment l'image que le mec veut donner de lui ? Un jeune rebelle énervé ?! Je regarde le nom et la date... Incroyable !!! Fortunato Depero, 1915 !... 1915 !!! Le raccourci est saisissant ! Tout y est : la

rage, la coupe de tifs, la grimace juvénile ! Ironie, c'est un artiste futuriste... Le « no future » n'a qu'à bien se tenir ! Je repense d'un coup à Maïakovski, aux Dada aussi : Marcel Duchamp et sa tonsure étoile en 1919 ! Aux surréalistes : Yves Tanguy et ses airs de jeune chien fou punk halluciné ! Comme quoi rien ne change vraiment et rien n'est jamais tout à fait neuf ! Alors, si l'on concède qu'une photo vaut mille mots, inutile d'en rajouter...

STEPHANE LE RU

Cliché pris par Alain Dister à Brest en 1983



## BREVES DE PUNK

33 ans. Quand j'ai vu un punk, j'avais six ans et j'allais à mon dernier rendez-vous chez la pédiatre. J'ai eu peur en sortant de la voiture et en même temps, j'étais fasciné par leurs cheveux roses en crête. Des perfectos malmenés plein de badges et d'épingles à nourrice, j'avais seulement vu ça sur mes couches. J'ai rien compris mais j'étais contente d'avoir vu un truc qui changeait de mon quotidien. Ils m'ont souri...

ELVA MURPHY

Concert des Bérurier Noir / 27 juin 1986 au Family, Landerneau : Comme d'hab, on est restés collés trop longtemps au comptoir d'un troquet du coin, et quand j'arrive aux guichets, les Bérus vont investir la scène ! A peine le temps de faire déchirer mon billet, je commence à galoper-pogoter pour me retrouver au premier rang, quand l'imprévu arrive : mes lunettes de miro ne suivent pas la cadence et s'éjectent ! Mayday, S.O.S., demi-tour frein à main, et là, je vois deux-cents keupons énervés me foncer dessus ! Les premiers rangs commencent à me piétiner, mais je reste à quatre pattes, JE VEUX MES CARREAUX !!! Du coup, quand un gazier me soulève par le col, je suis prêt à tuer, mais l'âme charitable me désigne la scène : là, gisant à côté d'un retour, elles me regardent en louchant (les deux verres se touchent), une branche a disparu, l'autre, tendant son bras vers le ciel semble agiter un invisible drapeau blanc. Elles viennent de rendre l'âme à la nuit apache : abracadaboum ! Je ne devrais pas mais j'éclate de rire, c'est l'année zéro de la rébellion, je prends du retard dans le pogo, vive le feu ! ET HOP !

JIM LA JUNGLE

1987. Je pars pour la première fois en Angleterre avec l'école. Ca fait à peine dix minutes qu'on a débarqué à Plymouth qu'un punk à crête rouge se met à gueuler dans le hall d'embarquement. Ca donne ici ! Mais au fait, pourquoi gueule-t-il ? Il regarde avec fureur nos sacs entassés par terre "Who's bag is it ? WHO'S FUCKING BAG IS IT !?" Putain de merde, c'est le mien, un de ces trucs achetés dans un surplus et que les babas affectionnent !! J'y ai dessiné un gros signe Peace & Love qui ne plaît, mais alors pas du tout à ce type. Aucun prof alentour, juste trois ou quatre potes aussi surpris qu'impressionnés. Pas de porte de sortie, j'ai le trouillomètre à zéro ! "Euh, he's not there, euh, sorry..." Désolé, tu parles ! Je suis persuadé qu'il n'en croit pas un mot et qu'il sait que c'est mon sac. Je m'attends à recevoir le premier coup de boule de ma vie mais non. Après avoir balancé un dernier "Fuck the Frenchies", il part vers je ne sais où. J'ai les jambes qui vacillent. Wow, c'est ça l'Angleterre ?

YVAN HALEINE

2007. Il se pavanait dans la cour de la faculté dans ce qu'on appelle un costume réglementaire de carnaval. Une crête minimale, un perf neuf, un jean retroussé, des docks aux lacets rouges ainsi qu'un t-shirt avec un logo agressif, des aigles, des haches et des inscriptions en russe auxquelles je ne captais rien. Un clown des bacs à sable maquillé comme une anglaise. Et puis il y a eu ce fameux coup dans les rotules. Y a marqué quoi sur ton t-shirt ? J'en sais rien, mais c'est le symbole de la Faction-mes-couilles, une Faction super connue en Allemagne. Ils sont pour.... Tais-toi, s'il te plaît. Le

coup dans les couilles ensuite : t'écoutes quoi ? Une compile avec du Madness, du Légion et les Bérus. J'ai failli partir en apoplexie. On pouvait reprocher aux Anglais et aux Russes leur hooliganisme de base mais jamais de ne pas maîtriser leur sujet et leur idéologie ! Lui, arrivé trente ans après la guerre, représentait le pire ramassis de ce qui se fait de pire en matière de récupération des punks. Un mouton débile, bête et brave. Que j'ai eu honte pour les anciens, que j'ai eu honte pour les vrais de la première heure !

ZOB

Des punks, j'en ai connus à la pelle. Ma grande soeur -qui en était- en ramenait par paquets à la maison. Y'avait tellement de colorant pour cheveux au m2 qu'on aurait pu éclairer le sapin de Noël avec. J'étais très impressionné, toutes ces punkettes toutes plus sexy les unes que les autres, qui adoraient me crêper les cheveux, voire me les décolorer en noir de jais, façon Sid Vicious... Non, j'adorais, c'était vraiment le summum pour l'apprenti punk de douze ans que j'étais !

Un soir, son petit copain -punk, bien sûr- s'est pointé à la maison avec une caisse à chat. La femelle venait Angleterre, où elle avait passé une nuit en taule avec ses maîtres because interdit de ramener nos amies les bêtes avec nous, les anglais avaient trop peur des maladies, rage et tout dans leur chère île... Non vraiment, ils aiment pas ça du tout les rosbifs, on plaisante pas avec le règlement.

Ils avaient trouvé la chatte miaulant au fond d'un sac (pas assez d'éther sûrement, il avait fallu qu'elle se réveille juste au passage de la douane). Ils ont dit qu'ils devraient la tuer (étonnant pour ces "animal lovers"). Ils ont changé d'avis quand ils se sont aperçu que la chatte devait mettre bas et ils l'ont rendue intacte aux soulagés propriétaires (je dis soulagés et ils l'étaient vraiment, de 1000 livres chacun, l'argent arrange toujours tout...).

L'affaire était passée dans les journaux outre-manche -shocking- ! Il y avait une grande photo avec le douanier remettant la chatte au petit copain punk de ma soeur, très kitsch, très carte postale. A n'en pas douter, l'Angleterre entière était outrée par ces maudits frenchies irresponsables, mais quelque part dans l'âme anglaise, il y a toujours de la place pour les animaux... Toujours est-il que l'affaire n'était pas complètement terminée, enfin pas encore tout à fait : la chatte arrive donc chez moi le soir même et le fin mot, c'est elle qui l'a eu... en me gratifiant d'une superbe portée cette nuit-là dans mon lit...

FANCH ROUGE

Un jour de 1977, alors que nous descendions mon frère et moi la place de la Liberté, nous avons croisé à l'angle d'une rue deux extra-terrestres, imper en cuir, cheveux rouge et bouteille de Jack à la main ! Sur le coup, je n'étais pas rassuré jusqu'à ce que mon frère me dise que c'était Rat Scabies et Captain Sensible, respectivement batteur et bassiste des DAM-NED !

J'étais étonné mais super fan de les avoir croisés à Brest. Quant j'y repense aujourd'hui, c'est cette rencontre furtive qui a déclenché chez moi l'envie de devenir comme eux, DIFFERENT !

B.M.



### SHOXSIE AND THE BANSHEES

"A Travers Le Miroir" (Mark Paytress / préface de Shirley Manson, Camion Blanc)

Belle initiative du Camion Blanc que d'éditer la biographie officielle de la donzelle au caractère de cochon et de ses Banshees. "A Travers Le Miroir" (référence à "Through The Looking Glass" paru en 1987, leur huitième album studio) nous plonge dans l'intimité d'un groupe novateur et complexe : pas assez punk pour les punks, trop dark pour les popeux, trop goth pour les rockers, pas assez goth pour les goths, les Banshees ne sont effectivement pas des suiveurs, ils sont différents et évoluent en marge des mouvements. A l'origine, Siouxsie Sioux (chant) et Steven Severin (basse) sont des fans de la première heure des Sex Pistols (on les appellera le "Bromley Contingent") et décident, comme tout le monde à l'époque, de fonder un groupe. Ce livre retrace chronologiquement la carrière chaotique de la diva et de ses sbires : des premiers concerts pourris au festoche géant de Lollapalooza, du passage à tabac de Kenny Morris (premier batteur) par le groupe lui-même à la valse des guitaristes (il y en a eu à peu près autant que de batteurs dans Spinal Tap), les anecdotes de losers magnifiques se suivent et se ressemblent. On sait tout des frasques éthyliques et hallucinogènes de madame Sioux et de Budgie, son percussionniste de mari, des longues et pénibles séances de studio, de la lassitude des tournées interminables : "Quand on est rentrés à Londres, on avait à peine défaits les bagages que Dave Woods nous envoie à nouveau jouer à Brest en France (12 juillet 1986). Il faisait souvent ça. On était envoyés au hasard aux quatre coins du monde sans raisons apparentes." (Steven Severin). A travers le miroir, on observe la lente mais évidente implosion d'une formation dans laquelle fierté et ego se seront perpétuellement opposés mais dont la créativité aura été le ciment d'un des groupes les plus intéressants des années 80. Typiquement british. Punk. What else ?

CHRISTOPHE ABOLIVIER

# CAUSERIES PUNK

**Je n’ai jamais été punk et ne le serai jamais.**

**Je dois bien l’avouer, le punk, B.O. de la fin des 70’s et early eighties, me branche surtout par son histoire. J’en apprécie le contexte sociologique et, d’une manière générale, ce qu’il a engendré : new-wave, no-wave, növä disko et tout le post-punk. Je préfère PIL aux Sex Pistols. C’est que dans les eighties, j’étais plus branché par the Cure que les Bérus.**

Bérurier Noir. Justement. Sous aucun pré-texte, je n’aurais pourtant voulu manquer leur passage à Brest. (Astropolis 2005). Le concert qu’ils avaient donné en 2003 aux Transmusica-les m’avait laissé quelque peu sur ma faim (de même que le concert pas franchement terrible de Metal Urbain). J’ai été servi. Deux concerts pour marquer le coup.

J’ai honte. J’étais l’un des privilégiés qui ont as-sisté au fameux concert privé du Vauban. Les Bérus dans une salle mythique avec entrées li-mitées à 300 personnes, c’est cadeau ! Le Tout-Brest et même quelques créteux ont répondu à l’appel. Bon esprit. Bon pogo…

Rendez-vous est pris à Keroual (la grand-mes-se d’Astropolis) le samedi soir. Après avoir sa-lué comme il se doit le concert d’HHM en début de soirée, direction le plateau de FZM (Folklore de la Zone mondiale). Et de constater que l’en-gouement du public pour des groupes comme Bérurier Noir n’avait pas disparu. Bien au con-traire. C’est fou comme le climat politique et so-cial des années 2000 joue en faveur des grou-pes contestataires / engagés / révoltés.

Bref, ce fut un rassemblement massif de punks à crête, de punks à roulettes, de punks à chien sans chiens (mais les rats étaient admis), ca-puchards et autres tribus musicales. Etrange paradoxe que d’entendre le public reprendre en cœur les Bérus et de voir certains spectateurs écraser de leurs rangers quelques malheureux tombés à terre lors d’un pogo trop enthusias-te. Pas de bol, ils n’avaient ni le bon look, ni la bonne attitude !

Bon, c’est vrai, j’ai aussi vu des gens en rele-ver d’autres. Evitons les amalgames douteux. “Y en a des biens” comme le chante Didier Super. L’auteur de “Petits Anarchistes, Casse-Couilles Pour Vieux” est également venu au Vauban. C’était le foutage de gueule intégral. Ambiance bon enfant. Limite fête à la saucisse mais sympa.

Jean-Louis Costes, c’était tout aussi “sympa” un soir de 2003 au Vauban. Provoc pur jus. Un show électrique aux allures de douche écos-aise. Un léger dérapage (un jet de chaise en direction des “performers”) a conclu un set qui reste incontestablement un concert d’antholo-gie.

La scène locale ? Je ne pourrais en dire que ce que j’ai vu, arrivé trop tard à Brest pour avoir assisté à l’éclosion des groupes mythiques de la scène brestoïse (Collabos et consorts). Une séance de rattrapage m’a été offerte du milieu des années 90 à aujourd’hui : de fabuleux con-certs punk et hardcore à la MPT de Bellevue (creuset du punk brestoïis ?) à ceux de la MPT du Valy-Hir ou de l’Harteloire. Souvenirs de concerts dans les lieux alternatifs aussi : Scè-nes montées au Jardin Kennedy pendant la fête de la musique, à l’esprit foutraque et DIY (Do It Yourself), concerts à Metal Armor ou bien

au Radeau (R.I.P). Le radeau, parlons-en. Ce local associatif, a permis un temps à Metal Ar-mor (lieu d’expo, de répétition et de rencontres musicales situées Rive Droite et toujours en ac-tivité) de souffler un peu…

Allez, je m’y colle de mon anecdote : L’équipe du Radeau est venue un jour, à Fré-quence Mutine, pendant la quotidienne (12h30-13h30). Rincés comme des cochons et ayant encore soif. Provoc mais rigolo. Des “Fuck” comme s’il en pleuvait. Un grand moment de radio.

Le Radeau a coulé mais Jean Claude Lalanne, le Prince Ringard, y a joué plusieurs fois (torse nu, comme d’hab). La morale, s’il devait y en avoir une, est donc sauve. Et c’est au Radeau que j’ai vu la Brigada Flores Magon ! Un concert organisé par l’asso Brest Burning : C’est d’ailleurs à ce moment-là que je me suis dit que quelque chose se mettait peu à peu en place. Y aurait-il, à Brest, l’émergence d’un mouvement redskin ? Histoire d’en avoir le cœur net, je suis donc tout naturellement allé voir Stef, observateur privilégié des tendances du moment. Un gars qui travaille dans une échoppe située rue Louis Pasteur et qui vend des accessoires et des fringues rock a forcé-ment un regard affûté sur les “tribus” musicales locales. C’est donc lui qui m’a affranchi sur la scène neusk actuelle : “*Je me suis intéressé à la culture skin à la fin des années 90, lors du second revival ska : J’étais chanteur des Zébres, un groupe assez influencé par le ska-core américain. Le mouvement redskin est né en France à la fin des années 80 pour contrer la vague néo-nazie. Les redskins étaient des chasseurs de skins d’extrême droite. Tristan, du groupe Jeune Seigneur, s’est intéressé à tout ça. Depuis, le mouvement enfle vraiment. Peut-être que les soirées organisées par Vinyl Sound (ska, early reggae, etc…) au Caravanse-rail a joué un petit rôle. Toujours est-il que j’ai vu de plus en plus de tondu venir ici !*”. Coup d’œil circulaire sur les articles du magasin. Du Lonsdale, du Spirit of 69, du Harrington, du Fred Perry, du Hooligan streetwear… Il y a ici presque toute la panoplie du skinhead.

Qu’est ce qui différencie visuellement un reds-kin looké d’un bonehead (skin faf) ? Pas grand-chose en fait. Tout se joue dans les détails. Et pour la musique ? “*Le red va écouter plus de oi que de ska ou de reggae. LE groupe redskin à Brest, c’est Viande Rouge…*”. Des semaines se passent. Truffées de rencon-tres. Début de discussion avortée avec quel-qu’un pour qui la règle “*Un apo, (NDR : com-prendre apolitique) est un mec de droite.*” La vision manichéiste des choses est un peu trop limitée pour moi. Je dois être devenu un vieux con réac ou pris comme tel car se ven-dant de temps à autre à la presse bourgeoise pour des sujets culturels.

Je rencontre Tristan au Local. Pas le look qu’on s’attendrait à voir : casquette / basket. Un indice

cependant, son T-shirt est agrémenté d’un slo-gan politique. Le grand gaillard a vingt-quatre piges. Il est administrateur d’un site qui témoi-gne de la bonne vitalité de la scène : “Brest La Rouge”.

On commence à parler de son groupe punk-rock : Jeune Seigneur. Composé d’ex Kiki’s, le groupe s’est formé en 2004. Un disque est sorti en août : “Tonnerre de Brest”, sept titres, cinq euros. On peut l’acheter au Local. Tristan chante et écrit les textes : “*Ça parle de Brest et des mêmes thèmes qu’on trouve dans la scène redskin mais en essayant d’éviter les clichés. Cela dit, on revendique le fait qu’on n’est pas fachos, ni amis des fachos. C’est Stef qui m’a fait découvrir cette scène. Puis je suis parti avec Jojo (de l’asso Brest Burning et bassiste au sein de Jeune Seigneur) à la Rude Boy Fest à Ge-nève en 2005. On s’est dit qu’on voulait faire la même chose… Avec l’asso, on a fait jouer des groupes comme les Skaks, du ska two tone de Plouzané.*”

Dis donc Tristan, c’est quoi un pour toi un reds-kin ? “*Quelqu’un qui s’engage politiquement, culturellement. Un redskin qui ne fait rien, c’est un poseur.*”

C’est quoi ton look ? “*Je n’ai pas l’apparat du skinhead. Le skinhead d’aujourd’hui, s’il est co-hérent ferait comme ses aînés, il achèterait des fringues solides et pas chères. Il s’habillerait chez Décathlon.*”

On se marre. C’est bien vu. C’est qui l’ennemi à Brest ? “*Le Renouveau Français : royaliste, catholique, nationaliste. Ils sont une dizaine de “tintins” qui collent leurs affiches. Il n’y a pas eu de confrontation avec eux. Ils sont discrets.*”

Des projets ? “*L’organisation d’un concert en novembre à la Salle des Conf.*”

Un regret ? “*Le manque de salle de Musiques Actuelles… accessible aux assos !*”

Et là je m’y colle pour une transition en forme de conclusion sur un lieu alternatif en danger (au moment où j’écris ces lignes) : Le Velvet Café à Santec.

Le Velvet dont les Tommyknockers disent :

“*Le Velvet, c’est chez Sergio et Léa. Un endroit magnifique. Un petit coin de paradis à trente mètres de la plage. Les consos ne sont pas majorées, les concerts sont gratos. Il y a une faune de créteux, de super gentils gars et de super gentilles filles. Santec n’est pas trop loin de Brest, en 50 minutes tu y es. Il y a une am-biance particulière… aucune violence, ça pour-rait faire peur à priori et finalement une fois que tu rentres dedans, ça roule ! J’ai rarement vu autant de fraternité, de convivialité. Les gens font tous partie d’un même truc, tu sens une osmose, une famille quoi. Les gens que tu ne connaissais pas il y a cinq minutes, t’as l’im-pression d’avoir vécu dix ans avec eux !*”

**REMY TALEC**

# POST-PUNK

**LE PUNK AVEC UN BALAI DANS LE CUL !**

Post-punk ? Derrière cette étiquette bâtarde, le journaliste Simon Reynolds classe dans son li-vre “Rip It Up & Start Again” \* tout le rock anglo-saxon entre 1978 et 1982. Un peu rapide, le garçon… Si son ouvrage constitue la meilleure mine d’informations existante sur le sujet, on se demande comment on peut mettre dans le même chaudron ABC et Siouxsie, Throbbing Gristle et les Specials… Le post-punk ne serait qu’une soupe non-homogène de musiques dis-parates ?

Ce qui est certain, c’est que cette parenthèse enchantée entre le punk et la new-wave n’a été réhabilitée que dernièrement, souvent passée sous-silence car en manque de héros, de figu-res de proue, d’albums définitifs et de ligne de conduite.

On pourrait imaginer le post-punk comme une apocalypse, la fin du mouvement punk et le dé-büt d’une grande braderie où les restes encore fumants de ceux qui n’y survécurent pas servi-raient de repas à de jeunes loups pas encore sevrés de la génération MTV. Plus qu’une fin, le post-punk est un début : la recette expérimenta-le d’une soupe de sons qui fera toujours danser ceux qui s’y aventurent. Plurielle, bien mise et énergique, cette musique est insaisissable tant elle brasse de références antinomiques. Certaines figures ont d’ailleurs glissé du punk au post-punk (un Sex Pistols est devenu PIL, un Buzzcock a créé Magazine), ont découvert de nouveaux sons (merci le reggae-rock des Clash !) et ont entraîné dans leurs accords de jeunes groupes à la marge de la grande escro-querie du Rock’n’Roll. Ce que le punk a vomi en haillons, le post-punk l’a récolté en costard.

**TROP PROPRES POUR ÊTRE HON-NÊTES ?**

Le punk américain (en gros la clique du CBGB regroupée autour des Stooges, des Ramones, de Richard Hell et de Lydia Lunch) et son cou-sin britannique ont su capitaliser sur leur image : jouer vite et fort, se comporter comme des goujats et rejeter toute forme de conformisme, qu’il soit musical ou sociétal.

Affreux, sales et méchants ? Pas vraiment les adjectifs propres aux punks de la deuxième génération qui, par leur image lisse et leur ex-centricité maîtrisée (calculée ?) ont suivi des chemins détournés : prouver qu’on peut faire chier l’ordre établi par des provocations plus insidieuses qu’un simple “fuck” à la télé.

Des deux côtés de l’Atlantique, la majorité des musiciens post-punk fréquentaient les univer-sités et étaient issus de la middle-class, con-trairement à leurs aînés, plutôt fils d’ouvriers. Ils étaient donc sensibles à la littérature et à tous les courants artistiques du siècle (Dada ou les surréalistes étant leurs favoris). Manches-ter, Bristol, Leeds, Birmingham, Sheffield ou Newcastle, les Art Schools du Royaume-Uni ont fourni de la matière grise à cette micro-ré-volution. Ce qui est frappant, c’est la réflexion que les musiciens entretiennent au sujet de leur musique : une image maîtrisée de A à Z, sans doute la meilleure leçon reçue des aînés, no-tamment par des Sex Pistols sortis tout droit du cerveau calculateur de Malcolm McLaren. Contrairement aux hymnes du punk qui privilégiaient l’énergie à la technique, l’urgence au raffinement, le post-punk



s’évertue à rendre les sonorités punk plus clean. Si l’abus de distorsion et le format court des morceaux restent de mise, la caisse claire claque, la basse est souvent mise en avant et les guitares syncopées servent surtout de ponctuation à un groove qui ne veut pas dire son nom.

Martin Hannett, producteur maison du label Factory, est pour beaucoup dans ce grand nettoyage : s’étant fait les dents sur les deux albums de Joy Division, il va également pro-duire un bon nombre de figures incontournables (Buzzcocks, Magazine, ESG, Basement 5, Section 25) et créer un son âpre, toute batterie en avant, avec un goût immodéré pour les ré-verbérations d’habitude utilisées dans le Dub. Son travail sera le maître étalon de tout ce que l’Angleterre produira de la fin des 70’s jusqu’à la moitié des 80’s.

Le post-punk n’étant pas qu’une question de musique, le look, le design, la vidéo sont aussi travaillés que le son. En Angleterre, c’est com-me si les groupes provinciaux voulaient démon-trer qu’ils n’étaient pas qu’un ramassis de pé-quenots mal fagotés et que la Capitale n’avait pas le monopole du bon goût. D’où l’idée de se démarquer des hordes de crêtes des cartes postales londoniennes en arborant un look de VRP ou de genre idéal. Le Pop Groupe de Mark Stewart, DNA, avec Arto Lindsay ou les Lounge Lizards de John Lurie, portent la veste italienne et le pantalon à pinces comme nul autre. Par le passé, seuls The Jam ou les Buz-zcocks avaient ce penchant pour la coquetterie. Et ceux qui n’adoptent pas un look de dandy futuristes optent pour un “non-look” passe-par-tout, quitte à rendre leur statut de musiciens aussi transparent que possible. A ce petit jeu, Mark E. Smith de The Fall reste imbattable.

**NOW FUTURE !**

Si les aînés gueulaient à tue-tête “No Future”, les post-punks se sont jetés plus facilement dans le grand bain visionnaire. Quitte à ce qu’ils n’en reviennent jamais (vous avez déjà vu des photos de Sigue Sigue Sputnik ?)…

Si leur vision n’est pas négative, elle tourne souvent autour d’une certaine forme de déshu-manisation et une perte d’identité : on ne com-pte plus les titres et paroles dans lesquelles la machine prend le pas sur l’homme. La lecture assidue des romans de Philip K. Dick ou JG Ballard y pour beaucoup dans cette fuite vers un futur aussi fascinant que terrifiant. Les chapeaux rouges de DEVO, les lunettes noires de Martin Rev de Suicide, les visages

de porcelaine des Human League sont autant de signes que la science-fiction et ses adap-tations cinématographiques (Blade Runner en tête) sont aussi déterminantes que les premiers concerts des Sex Pistols, Buzzcocks et autres Clash.

Point d’orgue de ce culte de l’au-delà, le sin-gle “Where’s Captain Kirk ?” de Spizz Energi, pastiche halluciné du générique de la série Star Trek. A écouter en boucle jusqu’à en perdre la raison.

Le Futurisme et ses thèmes de prédilection (la guerre, le progrès) est également un courant ar-tistique qu’on retrouve souvent transposé musi-calement. La fascination de ces étudiants pour tout ce qui touche à la recherche et la science est aussi très forte.

Décor d’usine pour les pochettes de disques, photos de presse ou concerts dans des friches industrielles, toute cette mascarade esthétique étant souvent doublée de nombreux emprunts à l’imagerie des pays du bloc communiste. Par conviction ou simplement pour énerver les an-ciens…

C’est donc logiquement que la recherche d’une certaine forme de modernité se traduit par l’avènement du synthé comme instrument à part entière. Le punk se plaçait en rempart face à l’invasion du rock progressif qui, de Yes à Genesis, abusait fortement des nouvelles frontières technologiques qu’ils tentaient de dépasser. Le post-punk, au contraire, a été in-fluencé par les autoroutes de Kraftwerk ou des compositeurs contemporains comme Steve Reich, John Cage et Terry Riley. Les premiers échantillonneurs sont apparus et ont permis de boucler des séquences musicales. Le synthé-tiseur, dont le prix devenait plus abordable et le transport plus aisé est alors introduit dans des formations classiquement rock. Il permet d’ouvrir de nouveaux horizons autant au niveau du son que de la composition. La frange élec-tronique du genre (Cabaret Voltaire, Throbbing Gristle, Human League, etc…) en fera même la colonne vertébrale de leur son.

**LE RYTHME COMME DRAPEAU**

Le post-punk a su tirer du punk l’énergie débor-dante et la provocation face à une société molle et passive. En privilégiant la forme au fond, le rythme a peu à peu éclipsé la mélodie et le chant, devenant l’élément le plus passionnant du style.

Si le punk est né dans l’urgence -d’où le tripty-que guitare-basse-batterie -, le post-punk s’est nourri de bien d’autres sons, notamment des

bruits de l'industrie ou de l'espace urbain.

La batterie n'a bientôt plus eu le monopole rythmique : souvent agrémentée de percussions ou de samples, elle est aussi devenue électronique. Un des premiers batteurs à avoir troqué ses bonnes vieilles peaux contre des pads reliés à un sampleur est Stephen Morris : après avoir été taxé de batteur-machine avec Joy Division, il pousse son raisonnement jusqu'à déshumaniser encore plus son jeu avec New Order. Les titres "Warm Leatherette" de The Normal (alias Daniel Miller futur boss du label Mute), "Nag Nag Nag" de Cabaret Voltaire ou l'excellent album "20 Jazz Funk Greats" de Throbbing Gristle restent de grands classiques du post-punk et ont ouvert la voie à l'indus. La musique électronique moderne a beaucoup appris de ces croisements entre rock et électro mis en orbite par Suicide quelques années plus tôt.

Cette quête du rythme parfait a surtout permis à de jeunes blancs becs de découvrir des musiques populaires jusqu'à là ignorées. Les musiques caribéennes, présentes sur le sol anglais grâce à la grande communauté antillaise, ont largement influencé un groupe comme Rip, Rig & Panic de Bristol, qui comme Massive Attack près de 20 ans plus tard, a su prendre le meilleur parti des musiques d'ailleurs.

Cet engouement tribal se traduit également dans le look ou sur les pochettes : "Feast" des Creatures, "Secret Life" de Material, le bain de boue des Slits, la coupe de cheveux d'Annabel-Lwin de Bow Wow Wow ou A Certain Ratio et leurs tenues coloniales.



Le funk blanc des Bush Tetras, James Chance et ses Contortions, le Tom Tom Club de Tina Weymouth (Talking Heads) ou Gang of Four s'appuie sur une basse sautillante qui tranche avec le reste du propos, souvent cafardeux. Le meilleur dans ce penchant funky du post-punk restant Kid Creole & the Coconuts, rayon de soleil dans cette sinistrose vinylique.

Les rythmes du reggae transparent également sur le punk et donnent naissance aux Slits et leur dub-punk à la sauce girl-power, à PIL avec la divine basse de Jah Wooble, aux trop peu connus Basement 5 ou au premier album de Big Audio Dynamite, réunion du journaliste Don Letts et d'un Mick Jones évadé des Clash.

## ALLEZ LES FILLES !

Si Patti Smith, Lydia Lunch ou Debbie Harry avaient montré la voix, il est frappant de voir que le post-punk est beaucoup moins macho que le punk : l'éclosion de figures féminines est un des traits forts du style.

Outre de nouvelles voix fragiles – Alison Statton des Young Marble Giants, Ana DaSilva et Gina Birch des Raincoats – on découvre des tigresses comme Neneh Cherry avec Rip, Rig & Panic, les deux gouailleuses choucroutées des B-52's ou Siouxsie qui restent aujourd'hui des figures incontournables de la musique anglo-saxonne. Le cas de Siouxsie est assez particulier car elle a joué sur plusieurs tableaux : l'ado délurée du Bromley Contingent – club de groupi(e)s qui collait aux basques des Sex Pistols – s'est ensuite transformée en icône post-punk avant d'incarner LA diva gothique



par excellence.

Injustement oubliées de la grande histoire du rock, les fantastiques Au Pairs qui, en plus d'avoir un son assez proche de Gang of Four, étaient portés par une chanteuse à la voix grave et voilée. Autre grande figure, Lizzy Mercier Descloux, petite frenchie débarquée à New York qui mixe jaille tribale et pose arty. Il y a aussi sa jumelle anglaise, Linder Sterling, la meilleure copine de Morrissey et créatrice de la pochette du "Orgasm Addict" des Buzzcocks, qui a mis du glamour dans sa punk-pop avec son projet Ludus. Une attitude punk, un soupçon de free jazz et de la classe, une tonne de classe...

Avec cette touche de féminité sont apparues dans les textes de plus en plus de références directes au sexe. Si le point de départ géographique du punk anglais s'avère être la boutique que Malcolm Mc Laren avait ouvert avec Vivian Westwood, baptisée "SEX", le combat rock que se livraient les punks primaires se place plus au niveau de la société que de l'individu. Si les attaques en règle des premiers iroquois avaient ouvert une brèche dans ce qu'il était convenu d'appeler la bienséance, le sexe est surtout utilisé comme une arme médiatique à une syllabe.

Avec les post-punks, on ne "s'en bat plus les couilles" mais il est désormais question de "jouer avec le sexe opposé" comme le propose le premier album des Au Pairs. Un changement d'attitude qui révèle une petite révolution incarnée par le post-punk dans l'émancipation musicale féminine. La fille du groupe n'est plus 1°) la copine du guitariste, 2°) la bimbo nunuche qui chante les chansons des autres, ou 3°) les deux à la fois. Désormais, les filles prennent les guitares et elles ne les lâcheront plus. Finalement, moins de testostérone et plus de fun = post-punk ?

## THE LINES, LE MEILLEUR GROUPE POST-PUNK ?

Si ce n'est le "meilleur", c'est sans doute celui qui a su amalgamer tous les tics du genre : un nom froid et neutre, une musique insaisissable, un jeu sec et dépouillé, un va-et-vient constant entre groove et spleen.

Le premier album de ce quatuor, "Therapy" paru en 1981 n'a pas pris une ride. Entre divagations tautonnes ("The Gate", une reprise de Can ?), funk glacial ("Bucket Brigade"), électro hypnotique ("Disenchanted") ou punk-pop éthérée ("Have A Heart"), c'est le Petit Post-Punk illustré qu'on tient dans ses mains. Le second album, "Ultramarine" est plus inégal, même s'il contient des perles comme ce "Stripe" à la ligne de basse juste énorme.

Une compilation des premiers singles des Lines, "Memory Span" vient de sortir sur le label Acute \*\*.

## LA RELÈVE

On a (re-)découvert le post-punk et sa cohorte de tubes oubliés il y a six ans grâce à de nouveaux groupes comme The Rapture, !!!, Bloc Party, LCD Sound System et Radio 4 (et leur pompage intégral d'une ligne de basse d'ESG sur "Dance To The Underground"). Une remise à niveau complétée par les premiers volumes des compilations "New York Noise" du label Soul Jazz.

Le flambeau est aujourd'hui porté par une flopée de jeunes Brits comme Foals, Late of The Pier ou To My Boy qui préfèrent reprendre à leur compte la dérision propre à certains groupes post-punk. Comme leurs aînés, ils recyclent la culture de masse du passé. Seule différence, le passé est synonyme pour cette nouvelle génération de combinaisons fluos et d'effets vidéos grossiers et non pas de films de cowboys (le clip "Whip It" de DEVO, un must) ou de pub pour lessive des 60's. A chacun son passé, à chacun son futur.

## YANNICK MARTIN

\* édition anglaise chez Faber&Faber, édition française chez Allia.  
\*\* distribution La Baleine



## Une proposition de compilation pas du tout objective à faire soi-même, sur cassette BASF LH 60 mn, de préférence.



### Face A :

Gang of Four : Damaged Goods  
Spizz Energi : Where's Captain Kirk?  
Liquid Liquid : Optimo  
PIL : Radio 4  
The Flying Lizards : Money  
Wire : Outdoor Minor  
The Sound : Heyday  
Magazine : I'm A Party  
Joy Division : New Dawn Fades

### Face B :

The Au-Pairs : It's Obvious  
The Slits : Instant Hit  
ESG : Moody  
Minni Pops : Dolphin's Spurt  
The Lines : Stripe  
The Human League : Being Boiled  
Cabaret Voltaire : Slugging For Jesus  
Throbbing Gristle : Hot On The Heels Of Love  
James Chance : Contort Yourself  
Rip, Rig & Panic : Beat The Beast

# PUNKORAMA

L'équipe de "Tous Au Ciné" de la Télévision Générale Brestoise livre en vrac quelques films punk à leurs yeux (cernés), autrement dit la plupart du temps des séries B speed, violentes, sarcastiques, vulgaires, cheap, dégueulasses et sans espoir... Précision ? "Dans ses premiers films, Humphrey Bogart joue les seconds couteaux, les hommes de main un peu minables, il se fait souvent traiter de "punk" ( dans "Dead End", "Rue Sans Issue", où il joue le rôle de Baby Face Martin). Après lui, on voit débouler des personnages de porte-flingues de plus en plus barrés, joués par Richard Widmark, Lee Marvin ou même Cassavettes... En V.O., des "punks"... La liste donc, 42 épingles à nourrice bien aiguës...

**Rude Boy** : Le Clash et Ray Gange, roadie incompétent et porté sur la bière.

**En Quatrième Vitesse (Kiss Me Deadly)** : Ultraviolence, péril atomique et maccarthisme.

**Repo Man** : nerveux comme un steak, avec un morceau inédit d'Iggy Pop dedans.

**Mona Et Moi** : Johnny Thunders, Denis Lavant, Helno.

**Out Of The Blue (La Garçonne)** : Cindy égorge son père alcoolique avec des ciseaux, puis fait sauter sa mère junkie dans un camion.

**Désordre** : Assayas et le rock français des années 80, meurtre, suicide, trahison, on peut trouver ça déprimant.

**Le Bunker De La Dernière Rafale** : Caro/Jeanet en pleine paranö expressionniste.

**Dirty Harry** : "Make My Day, Punk !"

**Apportez-Moi La Tête D'Alfredo Garcia** : Peckinpah et Warren Oates dans un Mexique nihiliste peuplé de demeurés cruels et de bar-mans manchots.

**Mad Max 1** : en 1980 la fin du pétrole, le premier est punk, le deuxième heavy metal, le troisième... oubliez le troisième.

**Erasorhead** : David Lynch et ce qui ressemble à un fœtus de veau.

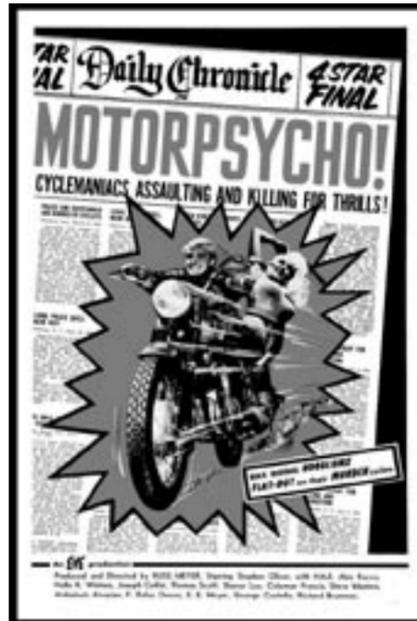
**Carné** : la France a peur, un peu mon neveu et y'a de quoi.

**Shock Corridor** : de Sam Fuller, c'est pas bon de se faire interner volontairement dans un asile d'aliénés.

**Lost Week End (Le Poison)** : l'alcool tue lentement mais Ray Milland a l'air pressé.

**Videodrome** : Cronenberg, avec Debbie Harry et James Woods, la télé qui disjoncte et les snuff movies en enfilade.

**American Way (Riders On The Storm)** : survolant les states à bord d'une forteresse volante, Dennis Hopper pirate les télé US pour foutre la merde, tout ça pour devenir républicain dix ans plus tard.



**Made In The UK** : L'Angleterre est pourrie, alors Tim Roth aussi.

**Nihil By Mouth (Ne Pas Avaler)** : L'Angleterre est pourrie, alors Gary Oldman aussi.

**Henry, Portrait Of A Serial Killer** : prévoir le sac à vomir.

**Solo** : Mocky en justicier du gaullisme décadent, le frangin venait du Conquet.

**Point Limite Zéro (Vanishing Point)** : Trip suicidaire en Dodge à travers les USA.

**Lune Froide** : tourné à Lorient, Bouchitey/Stevenson/La Sirène, d'après Bukowski.

**Nada** : d'après Manchette, anar un jour, anar toujours, et "Viva La Muerte !"

**The Wild One (L'Équipée Sauvage)** : Marlon Brando, Lee Marvin, Harley Davidson.

**To Live And Die In L.A.** : avec Friedkin, tout est pourri et à la fin tout le monde meurt.

**Vivre Vite (Deprisa, Deprisa)** : Carlos Saura, des petits voyous à la manque et la chanson "Ay Que Dolor".

**Street Trash** : où la formule "tord-boyaux" prend tout son sens, vraiment bien dégueu pour le coup.

**Série Noire** : noir c'est noir, d'après Jim Thompson, avec Dewaere, Marie Trintignant, Blier, que des morts.

**White Heat (L'Enfer Est A Lui)** : James Cagney, psychopathe très attaché à sa moman.

**De Sang Froid (In Cold Blood)** : Truman Capote et Richard Brooks, hyperréalisme glauque dans l'Amérikke profonde.

**Pink Flamingos** : pour Divine et ses crottes de chien chaud.

**Night And The City (Les Forbans De La Nuit)** : Widmark en raté mythomane dans les griffes de la pègre londonienne.

**Seul Contre Tous** : Gaspard Noé, sévère mais juste.

**Orange Mécanique** : en V.O. seulement.  
**Les Tueurs De La Lune De Miel (Honeymoon Killers)** : OVNI total d'après un fait divers bien mortel.

**C'Est Arrivé Près De Chez Vous** : Poelvoorde en tueur intarissable.

**Bad Lieutenant** : Harvey Keitel, mauvais flic odieux et dépravé, carburant à toutes sortes de substances nocives.

**Chobizenesse** : Jean Yanne !

**Autopsie** : film médical asiatique, un peu radical quand même.

**Order Of Death** : Johnny Rotten, tueur de flics excentrique fait des misères à Harvey Keitel, et réciproquement.

**Gun Crazy (Le Démon Des Armes)** : Bonnie and Clyde sans le glam, et c'est Bonnie qui porte la culotte. "Nous sommes ensemble comme un revolver et des balles".

**Motor Psycho** : Pétrolettes, surins et opulences mammaires.



## SEATTLE GRUNGE

Charles Peterson

## PUNKS A CHEVEUX LONGS

"Qu'est-ce que vient foutre un livre de photos sur le grunge dans ce dossier sur le punk ?" me direz-vous d'un air inquisiteur. Tout simplement parce que les groupes de Seattle baignaient à fond dans le punk-rock et que tout le monde a tendance à l'oublier ! Cet ouvrage raconte de l'intérieur l'histoire d'une scène musicale qui s'est montée vers 1985 pour terminer grosso modo avec le suicide de Kurt Cobain dix ans plus tard. Grâce à une technique mêlant précision du regard et effet de flou pour mieux décrire le désordre ambiant, les photos de Charles Peterson résument parfaitement la tension des concerts dans les clubs de la ville.

A l'aube des années 90, le grunge va tout simplement sauver la face du rock ! Finis les mix foireux avec reverb à burnes et batterie en avant, exit les poses de marlou des garçons coiffeurs du hard-fm californien, exit même le rock alternatif bouffrin incapable de composer une mélodie digne de ce nom. Nirvana remet les pendules à l'heure et Charles Peterson n'en rate pas une miette. Mudhoney, Screaming Trees, Soundgarden, L7, Sub Pop et Steve Albini, il ne manque personne à ce portrait de famille destroy dont il ne reste aujourd'hui de réellement crédible qu'un Mark Lanegan dépressif à la limite de l'autisme.

Un cd (dispensable) est inclus à l'ouvrage paru en 1996 chez Vade Retro mais qu'on peut facilement commander sur internet pour 25 euros. Le mot de la fin à Bruce Pavitt (créateur de Sub Pop) qui écrit dans la préface : "Je me suis toujours demandé comment Charles parvenait à prendre des photos d'une main sans jamais lâcher sa bière de l'autre, tout en encaissant des coups en pleine tronche !"... c'est pas punk ça peut-être ?

YVAN HALEINE

# LE WAGON

## PLOUC CITY ATTACKED BY PUNKS

Le squatt du Wagon à Saint-Brieuc fut, de 97 à 2004, l'un des derniers espaces réellement alternatifs à fonctionner en France de manière entièrement autogérée. Laurent, ancien frontman de Mass Murderers et actuellement en tournée avec les Ramoneurs de Menhirs, revient sur ces années où le pôle alternatif breton drainait les punks de toute l'Europe !

La scène punk de Saint-Brieuc a commencé à se développer au milieu des années 80, dans des lieux comme le "Barracuda" où énormément de groupes de la scène alternative de l'époque se produisent (Parabellum, OTH, les Shérif, les Trotskids et plein d'autres). Il y eut aussi l'asso Lib'rock qui organisait Carnavalo-rock dans les grosses salles de la ville (Maison du Peuple, Robien, Brézillet). La municipalité mettra fin à ce festival en l'interdisant en 1997. La dernière affiche l'annonçait en deux mots : "Carnavalo Silence" !!

Cela ne voulait pas dire que la mairie allait se débarrasser si facilement des activistes de la scène punk !!! Un squatt s'ouvre avenue Corneille dans une barre d'immeuble de six étages avec une douzaine d'habitations et un rez-de-chaussée prévu pour organiser de petits concerts durant l'hiver. Très vite, ce squatt est menacé d'évacuation musclée.

Dès la mise en application de la décision municipale, un sitting s'organise à la Poisse, une place de la ville où se tient un petit stand de vente de poissons avec un toit de quarante mètres carrés. Des punks de Saint-Brieuc et Rennes s'installent et dès le premier soir, la petite toiture est transformée en cabane à l'aide de palettes, cartons, bâches et autres matériaux de fortune acheminés sur place. La fête peut commencer ! Ca fait un peu désordre de voir une cinquantaine de personnes vivre là, au milieu de la principale rue piétonne de la ville, la musique à fond et la bière qui coule à flots ! Les gens amènent des colis de bouffe, posent des questions, s'interpellent et évidemment la presse s'en mêle. Tout ce cirque en centre-ville, c'est vraiment trop drôle. Voir ça à Saint-Brieuc, la provoc à l'état pur dans les rues, yeah !!! Je suis content d'avoir vécu ça !

Enfin bref, la situation dure, non sans interpellier les haut-rangs de la ville qui se posent tant de questions : "Mais qu'allons-nous en faire ?". Après une dizaine de jours, le conseil municipal rend son verdict. En solution PROVISoire, un wagon-lit et un bungalow de trente mètres carrés sont mis à la disposition des punks au port du Légué. Un peu avant les beaux jours, une réunion a lieu afin d'organiser une première fête dans la cour en programmant des groupes locaux (Melmor, N.C.A., Mass Murderers, Dip-somanie, etc). Ce sera là le début d'un voyage de sept ans pour le Wagon et ses occupants, aiguillés par l'asso montée pour l'occasion : LA SAUCE AUX GRAVOS !

Assez rapidement, durant l'hiver 98, la petite gare désaffectée qui longe le bungalow est investie. Il y a trois logements à l'étage et le rez-de-chaussée est aménagé en petite salle de concert (150 places). On trouve les moyens d'organiser une première saison de concerts qui s'avère plutôt calme, l'endroit n'étant pas encore connu. Des caravanes sont aussi po-

sées dans la cour et, grâce aux négociations d'un médiateur avec la mairie, un bungalow sanitaire est installé. Le paiement d'un loyer est également prévu. Différents ateliers se mettent en place (dessin, musique, théâtre) et l'idée d'une BD sur le lieu est même évoquée. Tout avance.

C'est au deuxième été qu'a lieu le premier "Fuckin Art Rock" en off du festival Art Rock qui ne programme pas de groupes de la scène alternative. C'est une vraie réussite. C'est décidé, il sera organisé tous les ans ! Les bénéfices permettent à l'asso de s'équiper en matériel de sonorisation et en quelques mois, elle est complètement autonome dans la petite salle. Le lieu commence à faire parler de lui avec deux à six concerts par mois. Les têtes d'affiche pointent leurs nez (Ratos de Porao, G.B.H., Restarts...), les tourneurs et les labels font le reste. Tous les résidents participent à l'organisation des concerts (programmation, cuisine, accueil des musiciens, technique...) et ça marche !!

En 2001, c'est la grande concrétisation ! Les voisins dockers vident leur grand hangar et nous disent qu'on peut en disposer. Sitôt dit, sitôt fait ! Il est aménagé en salle de concert (bar, installations électriques, une scène en dur y est même construite). On peut y organiser des rassemblements de plus de mille personnes tout au long de l'année. Le Wagon devient incontournable pour les tournées en Bretagne de têtes d'affiche de la scène punk, ska ou hardcore comme Conflict, Poison Idea, Burning Heads, Inner Terrestrials, les Apaches, Core Y Gang, etc. La Sauce Aux Gravos aide aussi de jeunes groupes à se produire en participant, avec d'autres labels indépendants, au financement de leur disque.

A cette époque, il n'y a aucun lieu de ce type en France. L'été, on reçoit la visite de punks du monde entier et puis il n'y a pas que des punks, c'est ça qui devient intéressant. Le dimanche, on a des monsieurs tout le monde qui s'arrêtent là pour passer un bon moment pour pas trop cher ! Même Arte s'intéresse à nous dans l'émission Tracks.

Puis arrive la tragédie du 11 septembre 2004. Le lendemain du concert des Subhumans, un habitué du lieu est retrouvé noyé à 500 mètres (fait qui attriste profondément tout l'entourage du Wagon, respect à lui et à sa famille). Quelle aubaine pour les autorités locales ! A l'époque, toute évacuation devait être suivie d'une solution alternative. Mais plus question de négocier quoi que ce soit et l'évacuation du lieu est prononcée.

Malgré la résistance de toute l'équipe et de nombreux soutiens, la mairie veut à tout prix fermer le squatt avant la fin de l'année. Le 15 octobre au matin, les forces de l'ordre attaquent telle une machine de guerre, même le

GIGN est là pensant trouver des armes, les imbéciles ! Les occupants sont pointés avec des armes automatiques et n'ont qu'un quart d'heure pour prendre leurs affaires. Le squatt est broyé au bulldozer et tous les aménagements sont détruits (caravanes, salles, bungalows...). C'est comme ça que les politiques règlent les problèmes qui les gênent !!

Une manif est organisée la semaine suivante, la ville ressemblant à une zone de guerre. CRS armés jusqu'aux dents, punks partout mais toute violence sera évitée. A y repenser, c'est peut-être regrettable... La municipalité avait promis des aides à l'association pour continuer à faire vivre cette scène. Elle n'en fera rien. Les SDF et autres n'ont qu'à crever dans les rues !!!

Aujourd'hui, la Sauce Aux Gravos aide toujours à la production de disques et une autre asso s'est créée pour l'organisation de concerts qui n'ont jamais lieu à Saint-Brieuc (ville morte pour la culture)

A quand le renouveau ? Personne n'en sait rien !!!!!

LAURENT BOULAIRE



Pour voir le documentaire consacré au Wagon, allez sur [www.dailymotion.com/video/x2rhoi\\_le-wagon-st-brieuc-arte-12012001\\_music](http://www.dailymotion.com/video/x2rhoi_le-wagon-st-brieuc-arte-12012001_music)

Amérique du nord, entre rejet des habitants, pannes du tour bus, problèmes de dope, d'entente entre les zicos (Social Distortion, Youth Brigade & Minor Threat). Edifiant !



"I grew up hard, I grew up fast  
Something was wrong from the very start  
It was me against the world I was sure that  
I'd win  
I was fighting everybody, I was fighting every-  
thing"

Mike NESS, le chanteur, a vécu dans le dur (bastons, dope dure, alcool, zonzon), et il te recrache sa rage et sa frustration, qui suintent de morceaux tenus à coups de riffs qui tuent et de batterie psychotique (Chuck BISCUITS : ex Black Flag, DOA, Red Hot Chili Peppers, Danzig...). Il l'emporte dans une descente vertigineuse vers les bas-fonds de la cité des anges perdus, et te laisse sur le cul au bout de 34 d'heure, à te dire qu'il va pourtant falloir se relever pour rappuyer sur la touche PLAY, et puis non, sur passage en boucle ! Pas un instant de répit, de « Dear Lover » au morceau fantôme, le "Under My Thumb" des Stones en survitaminé. C'est du compact, c'est du lourd, c'est du bon !

FRANCO

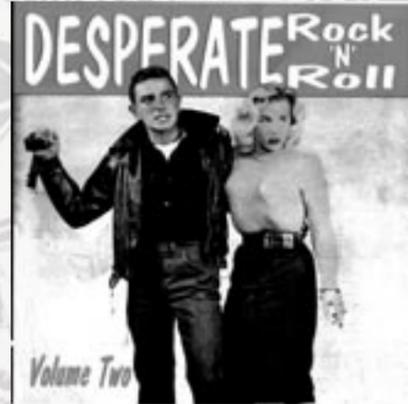
P.S. : si vous le pouvez, procurez-vous "Another State Of Mind", rockumentaire sur ce que pouvait être une tournée punk en 1984 en

banquettes, car la prochaine et ultime étage, c'est celui des "Desperate Rock'n'roll", entendez par là la compilation la plus hérissée, la plus poilue, la plus affreusement lovée dans les ténèbres, la compilation la plus habitée, égrenée sur 19 volumes. Oubliez tout ce que vous connaissiez : le desperate rock'n'roll, c'est une galerie merveilleusement destroy de chansons inédites, incroyables, inépuisables, parfois si velues qu'elles feraient rosir de gêne plein de chansons punks candides. Des rockabilys primitifs à mâchoire carrée (Scotty Mc Kay, "Bad times"), des chansons hantées ("The Ghost song" de Salty Holmes), de la fausse musique hawaïenne (The Playboys : "Hawaian War Chant"), de la vraie musique



Stomy Gayle. Pour que, au hasard, Verbal Abuse puisse éructer "I Hate You" en 1983, il fallait que Scotty Mc Kay braille "Bad Times" au début des 60's. Les scientifiques sont formels : plus on creuse, plus on déterre. Et il y a fort à parier qu'en forant plus loin, on court le risque de découvrir d'autres monstruosité, plus punk encore.

ARNAUD LE GOUEFFLEC



SOCIAL DISTORTION

"White Light White Heat White Trash"  
(Sony Music 1996)

S'il n'y a qu'un seul groupe à retenir du punk californien des années 90s-00s, c'est celui-là ! Oubliés les petits cons de Green Day, No FX ou Offspring, les vrais, les purs, les durs, ce sont eux, eux et cet album où il n'y a rien à jeter !



DESPERATE ROCK'N'ROLL  
PUNK 50'S

"Volumes 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19"

Les scientifiques sont formels : le punk préexistait aux années 1976/77. Sous la terre foulée par les petits punks à crête, des couches et des couches de sédiments monstrueux, farcis de squelettes. Avec toutes les rééditions, on peut désormais visiter ce cimetière magnifique : il y a l'étage du krautrock (Can "Delay" 1968, Faust, Neu, La Düsseldorf, etc), du rock garage américain (les compilations "Back From The Grave"), et puis les années 50/60. Là, il y a ceux qui descendent à l'étage du coffret "Rockin' Bones" (publié par Rhino), où fourmillent des créatures sales et visqueuses (dont le fameux "Rockin' Bones" de Ronnie Dawson donc, rockabilly à castagnettes de squelette, mais aussi Johnny Powers, The Phantom, le ténébreux "She's My Witch" de Kip Tyler, et même Hasil Adkins - et "Rockin' In The Graveyard" de Jackie Morningstar). Là, normalement, tout le monde est descendu. Malheur à ceux qui se sont endormis sur les

Hawaïenne (Kanui et Lula avec "Tomi Tomi"), des toupies punk sans ficelle ("Zach Zack" de Tony shepperd), des petits morceaux soucoupe volante ("Man From Mars" de Butch Paulson), des petites miniatures lo-fi qu'on n'avait aucune chance de trouver sur aucune autre anthologie ("Rockin'n'Rollin'" de WL Horning qui laisse d'abord l'auditeur perplexe : "Qui a versé du talc dans mes enceintes ?") et des curiosités magnifiques comme "Flipsville" de

# NEW YORK REMEMBER

## L.E.S. N.Y.C.

Six lettres suffisent à définir un véritable mode de vie. Lower East Side - New York City. Une vie à l'américaine soit, mais installé dans le cœur de Manhattan, quartier chaud dans les 70's et les 80's, supermarket de la dope, gigantesque squatt pour d'innombrables "beautiful losers" qui nous font toujours rêver en 2008. Une semaine à New York City, les yeux éblouis et grands ouverts. Remember.

### Day one : Montreal - New York City

J'ai la chance de pouvoir partir chaque été sur les Francofolies de Montréal, et cette année, avec ma chérie, nous nous sommes offerts un petit bonus sympa, une semaine de vacances à New York City !! Bon, il faut se taper huit heures dans un car de la compagnie Greyhound loin d'être rutilant et qui remporte haut la main la palme d'or du meilleur tape-cul, mais le jeu en vaut la chandelle.

Le trajet ne se fait pas sans escale, surtout quand le chauffeur a la dalle et qu'il décide tout simplement de faire une pause sur le parking d'un MacDo local !!! La quasi-totalité des voyageurs remonte avec un demi-litre de Diet Coke et des burgers qui refoulent, comme une attaque frontale !

Arrivés avec deux heures de retard, soit le tarif minimum pour ce mode de transport ultra cheap (à peine 80 € l'A/R par personne), nous nous retrouvons en plein cœur de Manhattan, sur un Broadway illuminé. A peine le temps de sauter dans un taxi jaune et nous voici sur Houston Street, Lower East Side. L'aventure urbaine débute ?

Chaudes retrouvailles avec Julie et Dave de



Triple Hex chez qui nous sommes hébergés. Pour fêter ça, nous décidons de commander une pizza géante - amis de la gastronomie, bonjour ! - qui nous est livrée par ? Le bassiste des Turbo AC'S !! Comme quoi, ici le rock'n'roll paye à mort, c'est bien connu.

### Day two : la visite du quartier

Pour ma première journée je pars sur Ludlow Street à la rencontre de Matt Verta-Ray d'Heavy Trash, et qui s'occupe aussi d'un studio d'enregistrement, le Nyhed. Pas de bol, il est absent, mais son partenaire est là. Ivan Julian, guitariste et producteur du mythique "Blank Generation" de Richard Hell & The Voidoids. Sympa comme tout, on se promet de se revoir avaaannt de paaarrtir !

Quelques mots sur le studio : une pièce unique entourée de guitares vintage et d'amplis à lampes plus vieux les uns que les autres, et une console de mix analogique pas plus récente, qui trône au beau milieu. Ici, tout se fait en live, pas plus de deux prises, et le mix se fait au casque, durant les sessions d'enregistrement. Rock'n'roll pur et dur. Le studio est collé à un atelier d'ébénisterie pour lequel Matt travaille

en plus d'être musicien et producteur. Lui, au moins, ne vend pas de pizzas pour s'en sortir. A la sortie, nous croisons Mort Todd, le graphiste des compilations "Back from the Grave" pour Crypt Rds, wouahouu !

Une bonne douche bien méritée et nous attaquons notre première soirée par un concert de Scott H Biram et Bob Log III, à deux pas de l'appart !

Le "Mercury Lounge" se situe sur Houston Street, au 217. Un bar en longueur et une salle bien équipée qui n'est pas sans rappeler le "Passe-Muraille" au Folgoët (v'la de la référence !). Quatre groupes à l'affiche, mais nous loupions les deux premiers. Cette party est organisée par la "Dirty Foot Family", sorte de rassemblement de one-man bands aux USA. Un seul mot d'ordre : Hillgrass Bluebilly ! Je cause deux minutes avec Scott H Biram (qu'on retrouvera à Brest cet automne.) et retour au bercail. Dodo.

### Day three & four : records, tattoo & clothes

Deux jours de shopping, c'est pas suffisant pour tout voir, mais c'est beaucoup trop pour vider

son compte bancaire tant les bonnes affaires sont légions. Faut dire, avec le dollar à 0 € 60, on a bien choisi notre période pour venir aux States. Sur Brooklyn, Dave m'a conseillé plusieurs boutiques. Cet ancien quartier polonais n'est pas encore recouvert de buildings, mais la menace est proche. Les loyers augmentent chaque année et pour faire face aux arrivées massives de nouveaux habitants, il faut construire à la verticale, pas d'autre solution.

Première étape chez "Academy Records" je trouve plusieurs caisses de 7" à 25 cents, soit 15 centimes d'euro... Une aubaine. J'en prends quelques-uns... Pour l'instant. On enchaîne avec une boutique de fringues vintage où se cotoient sneakers des 80's et chemises de cowboys à boutons nacrés. La classe internationale. On mange un morceau dans un pub typique du quartier tenu par un rocker, musicien de The Ones, son frère officiant lui dans les Fuzztones. Je finis en beauté dans un tattoo shop où Josh Egnew me grave à vie une étoile sur l'avant-bras, avec les initiales N.Y.C, comme un autocollant sur la plage arrière d'une bagnole !

### Day five : MoMA vs Manitoba's

A chaque voyage, sa journée musée ! Et bien, nous optons en premier choix pour le Museum Of Modern Art, le MoMA. La visite n'est pas des plus dépayésantes, tant le nombre de touristes français est important. Ah ! Je préfère largement la coolitude du Lower East Side à

l'excitation permanente que nous rencontrons uptown, même s'il y a de quoi se rincer l'œil question bimbo !!

Je ne garderais pas un souvenir éternel de ce musée ; je ne dois pas être suffisamment accro à ce genre d'art. Sale rocker. On sort de là, il est déjà tard. Passage par Central Park et retour à l'appart où nous attend Mark, le troisième larron de Triple Hex. Il nous raconte pas mal d'anecdotes sur son passé de rockeur à New York, son premier appart dans le Lower East Side, son pote Philippe Marcadé (ex The Senders) et leur passion commune pour le pub rock anglais. On apprend ainsi comment un jour Dee Dee Ramones lui a vendu son couteau pour 5 malheureux dollars, histoire de pouvoir se payer une bière. Il nous explique que le quartier était vraiment craignos, des junkies et des dealers à toutes les portes. Aujourd'hui, il n'en reste plus grand chose. La plupart des Grands Anciens sont soit morts, soit des repentis qui ne touchent plus à rien. Il en fait partie. Dave qui bosse avec les drogués et les putes dans le coin m'informe qu'aux angles des Avenues A et B et de Houston Street, c'est toujours pas mal squatté mais que la pauvreté n'apparaît plus en plein jour. Nous décidons d'une virée nocturne pour se faire une idée, manger une "slice of pizza" et pousser boire un verre ou deux au "Manitoba's", bar tenu par le seul, l'unique : Handsome Dick des Dictators ! (déjà croisé au Vauban brestois avec le DKT/MC5). C'est tout petit et les murs sont recouverts de photos de groupes punk très connus. Les clichés sont

d'origine et signés des meilleurs photographes de l'époque comme Lee Black Childers. C'est en gros une sorte d'exposition permanente.

A la sortie, c'est un tout autre Lower East Side que nous découvrons, plus sauvage, plus interlope, et beaucoup plus fliqué aussi. Nous passons devant une porte recouverte de tags et d'inscriptions diverses et là, Dave nous apprend que c'est ici que les Ramones répétaient et que dernièrement les Yeah Yeah Yeahs ! y ont élu résidence.

### Day sixé : All Stars band

Pas pressé ce matin. La nuit sera courte, alors autant se lever tard. J'avale mon petit déjeuner et hop !, je fonce sur Ludlow Street pour rencontrer Ivan Julian. D'entrée de jeu, Ivan m'offre un CD des Outsets, son ancien groupe qu'il vient de réactiver, un autre disque sous son propre nom ainsi qu'un 45T dédié à l'intention de Klod le

Mutin. Il me parle de son passé de musicien, son présent et son futur, me refille quelques adresses de disquaires et de bonnes librairies. Après une heure de papotage, je le laisse retrouver sa console analogique du Nyhed sur laquelle il peaufine le disque de Noël des Fleshtones. La journée passe tranquillement et je n'ai qu'une hâte, retrouver Matt et Heavy Trash en concert ce soir au "Glassland Gallery" dans Brooklyn. Ce club ressemble à un vague entrepôt de l'extérieur mais une fois passé le molosse à la sécu, on se retrouve dans un lieu à la déco improbable, look sauvage et 100% rock'n'roll. Quatre groupes à l'affiche ce soir. Nous loupions les premiers et les suivants, The Witch Hats, un combo australien tendance noisy, ne me plaît pas vraiment. Par contre, on enchaîne avec le tout nouveau projet de Ron Ward, ex-chanteur de Speedball Baby, 5 Dollars Priest. C'est une sorte de super groupe avec des vrais morceaux de musiciens dedans dont un certain Bob Bert (Sonic Youth, etc..) aux drums. Sous influence directe de la no-wave punk des James Chance / Blur, leur concert est excellent, les compos sont là et Ron Ward paraît comme possédé. A voir en Europe et en France de toute urgence !

Et pour finir, les très attendus Heavy Trash avec ce soir, en special guest, King Khan. A la contre-basse, un survivant des décennies rouges, un certain Simon Chardiet plus d'une fois cité dans l'excellent récit autobiographique de Marcadé, "Au-delà de l'Avenue D".

Un bon paquet de vieux de la vieille sont présents. J'y croise notamment Jerry Teel (Honeymoon Killers, Chrome Cranks, Boss Hog), Christina "bomba" Martinez (Pussy Galore, Boss Hog) et, enfin, Matt Verta-Ray (Speedball Baby, Heavy Trash), qui est définitivement un des types les plus cool que je connaisse sur Terre.

Avant le grand départ, je suis retourné chez ce disquaire sympa sur Brooklyn et ce n'est pas moins d'une centaine de 45T qui ont fait la route du retour avec moi. Les valises débordent, il est grand temps de rentrer à Brest-même, mais pas de déception ni de tristesse. Je sais déjà que j'y reviendrai un de ces quatre matins. Dorénavant, New York City fait un peu partie de moi, et je ne vais pas lâcher Big Apple si facilement !!

### GOMINA

Triple Hex - [www.myspace.com/triplehex](http://www.myspace.com/triplehex)

Turbo Ac's - [www.myspace.com/theturboacs](http://www.myspace.com/theturboacs)

NyHed - [www.nyhed.com](http://www.nyhed.com)

Heavy Trash - [www.heavytrash.net](http://www.heavytrash.net)

Mort Todd - [www.myspace.com/morttodd](http://www.myspace.com/morttodd)

Scott H Biram - [www.myspace.com/scotthbiram](http://www.myspace.com/scotthbiram)

Bob log III - [www.myspace.com/boblog111](http://www.myspace.com/boblog111)

Dirty Foot Family - [www.dirtyfootfamily.com](http://www.dirtyfootfamily.com)

Academy records - [www.academyannex.com](http://www.academyannex.com)

The Ones - [www.myspace.com/theonesare-flawless](http://www.myspace.com/theonesare-flawless)

The Fuzztones - [www.fuzztones.net](http://www.fuzztones.net)

Philippe Marcadé - [www.myspace.com/philippemarcade](http://www.myspace.com/philippemarcade)

The Manitoba's - [www.manitobas.com](http://www.manitobas.com)

Ivan Julian - [www.ivanjulian.com](http://www.ivanjulian.com)

Glasslands Gallery - [www.myspace.com/rolynhu](http://www.myspace.com/rolynhu)

5 Dollars Priest - [www.myspace.com/fivedollarpriest](http://www.myspace.com/fivedollarpriest)

Kingkhan - [www.myspace.com/kingkhantheshrines](http://www.myspace.com/kingkhantheshrines)

Simon Chardiet - [www.simonchardiet.com](http://www.simonchardiet.com)



## DES NEWS DE LA MASS PROD :

Les activistes de Mass Prod sont, plus que jamais, en première ligne du front keupon en Bretagne. Concerts, skeuds, compiles et autres surprises sont chargés dans la musette. De quoi tenir un siège jusqu'au printemps.

### LES CONCERTS :

- Festival **BREIZH DISORDER** (15ème édition) le vendredi 14 novembre à l'Antipode à Rennes avec **LES RAMONEURS DE MENHIRS** (punk-folk, Bretagne) + **JEAN-CLAUDE LALANNE** (rock) + **LES MAUX DE LA RUE** (punk-folk, Nantes) + **MAT DA LAO** (punk'n'bass, Rennes) + **COLLAPS MACHINES** (hardcore old school, Rennes) + invité **HONGO** (crust, Espagne)

- Festival **BREIZH DISORDER** le samedi 13 décembre à Lorient au Manège avec **CONTRA LEGEM** + **TAXI BROUSSE** + **UNFAILING** + **NEW DALTON** + **GUERRILLA POUBELLE** + **CITYSCOVER**

- En projet: dates **INNER TERRESTRIALS** en mars en Bretagne, **festival SKA** le 17 avril au Baccardi à Callac, ...

### LES DISQUES :

Sortie de la compilation **BREIZH DISORDER 7** en CD, **SICK ON THE BUS** (UK) "Suck on fuck heads / Punk police" en CD, **INNER TERRESTRIALS** (Londres) "Tales of terror" en CD et 33T, **SIX-8** (Nantes) "Brixton rock steady

go !" en CD, **CHARLY'S ANGELS** (Rennes), **HELLSCRACK** (Nantes), **WEK 617** (Saint-Brieuc), DVD du festival **VIVE LE PUNK**,

compilation **ROCK E BREIZH** retraçant 30 ans de rock chanté en Breton...



# CITATIONS PUNK

*"Pendant nos spectacles, on disait aux gens de fumer des joints, de brûler leurs soutiens-gorges, de baiser dans la rue" (Wayne Kramer, grand-père du punk)*

*"Tout ce qu'on écoutait, c'était MC5, Jonathan Richman, les New York Dolls et les Stooges. Pour nous, "Kick Out The Jams" a été un tube énorme" (Glenn Matlock, Sex Pistols)*

*"Je pouvais très facilement perdre conscience tout en continuant à déambuler. Je me réveillais avec des bosses sur le crâne, du sang sur ma chemise et du vert sortant de mon pénis" (Iggy Pop)*

*"Rotten faisait l'affaire avec ses cheveux verts, mais il ne savait pas chanter. Mais, bon, comme on ne savait pas jouer, c'était OK" (Steve Jones, Sex Pistols)*

*"Le dernier truc scandaleux avant les Sex Pistols, c'est quand les Rolling Stones ont pissé contre un mur" (Paul Cook, Sex Pistols)*

*"C'est répugnant, dégradant, monstrueux, sordide, lascif, voyeur et nauséeux... Une mort subite ferait le plus grand bien à la plupart de ces groupes" (Richard Partridge, membre du Greater London Council)*

*"Pour les gens normaux, on ressemblait à des extraterrestres. Pour les Teddy boys, on ressemblait à des cibles" (Tony James, Generation X)*

*"Avant le punk, les gens avaient peur de tenter quoi que ce soit - ils étaient tellement opprimés et étouffés. Tout ce qu'il fallait, c'est des types qui disent "merde, essayez". C'est aussi simple que ça" (Paul Cook, Sex Pistols)*

*"Dans les journaux, les gros titres dénonçaient le mouvement punk comme la fin de la civilisation" (Captain Sensible, The Damned)*

*"Je vais mourir jeune. Je sais pas pourquoi, j'ai cette impression" (Sid Vicious)*

*"...Like A Mother Fucker!!!" (Johnny Thunders)*



## UN FESTIVAL... DES FESTIVEAUX

### LES SEX PISTOLS A BOBITAL

#### Rotten et son truc en plumes

Bobital, 6 juillet 2008. Accueil chaleureux, ambiance détendue. Ça fait du bien. Ça change. En plus il fait beau. Bref, voilà un festival à taille humaine qui tient ses promesses. Et qui cette année a mis sur les gros caillots. Les Sex Pistols, seule date en France. À la conférence de presse, même Johnny Rotten semble partager (un peu de) l'enthousiasme général. L'œil vif, le regard pénétrant, prenant des poses théâtrales dans un invraisemblable costume camouflé en plumes synthétiques, il signifie en quelques formules bien senties qu'il n'a rien perdu de sa morgue et de sa verve de pourri. En même temps, rien de tout ceci n'est très sérieux, ça sent le show bien rodé. Et la mauvaise foi. Déclarer d'un air excédé que "le groupe jouera aussi longtemps qu'il en aura envie, et que les gens auront envie de les voir, et MÊME SI LES GENS N'ONT PAS ENVIE DE LES VOIR, et puis d'ailleurs EN QUOI CELA SERAIT-IL UN FUCKIN' PROBLEM ?" donnerait presque le fou rire. Pour un type qui ironisait il y a trente ans sur les vieux groupes cupides, les traitant de "vieux pets chiants"... Mais après tout, tout le monde n'est-il pas ici pour ça, le cirque et la mauvaise foi de la vieille canaille ? À ses côtés, Paul Cook et Steve Jones, tronches de cockneys renfrognés dans leur fauteuil attendent que ça se passe, ils font un peu peine à voir, seul Glen Matlock, bronzé, souriant, a l'air complètement à l'aise, et très heureux d'être là. Et le concert alors ? Le soir venu, après Bashung, impeccable, claquent les accords de "Pretty Vacant", et d'emblée l'intensité et la cohésion du groupe étonnent. Oui, les vieux punks jouent bien, bien mieux que pour leur première reformation (12 ans déjà !), peut-être même mieux qu'à l'origine, le son est énorme, et devant la scène ça pogote dur. Pour donner une idée de l'enracinement local, on voit des t-shirts reproduisant le logo historique avec ces mots : "GOD SAVE THE KOUINGN !" qu'aucun autre qu'un breton ne peut comprendre. Rotten, très en forme, fait son cabot avec gourmandise et un sens consommé du spectacle, mais il danse quand même moins bien qu'avant, quand il ondulait sur du dub jamaïcain. Comment avoir l'air sexy aussi quand on figure un croisement entre Woody Woodpecker et Elton John ? Personne, personne au monde n'en est capable... Surtout quand, une fois la veste tombée, on exhibe une étrange liquette en toile cirée... Rotten veut-il savoir jusqu'où il peut aller trop loin ? Est-ce la marque d'un esprit facétieux ? Peut-être n'y a-t-il plus que ça à faire au fond : jouer le cirque et bien montrer qu'on n'est dupe de rien. Injurier pendant tout le concert l'ancien manager haï (d'il y a tout de même 30 ans !) fait toujours partie du programme. C'est un passage obligé, inscrit dans le cahier des charges, et puis ça fait toujours son petit effet. Ah Malcolm, si tu n'existais pas... En même temps, ça peut se comprendre si ce qui se dit est vrai. Ce qui se dit, c'est que le nom "Rotten" est déposé par l'ancien manager, qui ramasse la monnaie à chaque fois qu'on l'emploie. Travailler pour Mc Laren, l'horreur ! C'est vrai qu'il y aurait de quoi l'avoir mauvaise... En tout cas, derrière Rotten (...) ça ne rigole pas, c'est le mur du son. Si la connivence est manifeste entre Cook et Jones, Matlock semble plus isolé mais n'a pas l'air perturbé pour autant. Chœurs nickel, enchaînements au cordeau, le répertoire défile, et le public réagit au quart de tour à ces intros fameuses : "Holidays In The Sun", "God Save The Queen", "Bodies", "Submission", "Anarchy" et tutti quanti... Même les faces B et les reprises historiques : "Steppin' Stone", "Did You No Wrong", "No Fun", "Roadrunner"... et même mais oui ! un morceau inédit, dont le titre exact nous échappera ("Baghdad Is A Mess" ? "Baghdad Was A Blast"?). Coté groupe, peut-être bien que ces types-là ne sont pas les meilleurs amis du monde, en tout cas sur scène, ça dégomme, sans musiciens d'appoint, sans light show démesuré, sans avenir bien sûr, juste la musique... La moindre des choses, n'est-ce pas... La question est : A QUOI CA SERT ?

**SUGAR PLUM FAIRY**  
Photo **FREDERIC VILLEMEN**

P.S. Lucidité...ou haine du ridicule ? Le seul morceau de "Never Mind The Bollocks" soigneusement évité ce soir-là : "Seventeen" ... RE-P.S. Mention spéciale à Adamo dans l'après-midi, en grande forme ("très fier d'assurer la première partie des Sex Pistols") et qui jouera le très S.M. "La Nuit", rengaine dark absolue ("Si tu m'oublies pendant le jour/ Je passe mes nuits à te maudire / Et quand la lune se retire / J'ai l'âme vidée et le cœur lourd / La nuit je deviens fou !")  
Bravo ! Finalement, c'était peut-être lui le plus punk... Et dommage pour Bobital qui (...) met la clé sous la porte... No Future donc, adieu et merci.



### LES VIEILLES CHARRUES

#### Libérez Bob l'éponge

Troisième jour de l'édition 2008. Grand soleil. Circulation fluide. Un beau merdier quand même en centre-ville par où j'ai la mauvaise idée de passer. Une fois sur le site, je découvre enfin à quoi ressemblent les Vieilles Charrues. Faut dire que ça en jette ! Deux énormes scènes se font face. Yelle est tout là-haut qui tente de réveiller ceux qui émergent à peine de deux jours d'excès en tous genres. Ça chauffe dur. Le site se remplit rapidement jusqu'à atteindre plus de 60 000 festivaliers, circuler devient compliqué. Dans les coulisses, Matmatah se prépare pour son concert d'adieu. A 20 heures, des dizaines de ballons sont lâchés par le public aux cris de "Libérez Bob l'éponge" ! L'ambiance est vraiment bon enfant. Je m'étonne même de voir finalement si peu de gamins au bord du coma éthylique. C'est pas un mal. A la nuit tombée, les choses sérieuses commencent. Matmatah attaque un set tout en puissance. Le son est brut et les morceaux s'enchaînent sans quasiment aucun temps mort. Tous leurs tubes y passent et ça se termine par un immense lâcher de confettis. Derrière moi, un couple se demande pourquoi le groupe breistois a décidé de passer à autre chose ? En tout cas, pas grand monde peut se targuer de finir d'aussi belle manière. Bye, bye les Mat' ! A deux heures du matin, tout le monde commence à fatiguer. Reste un dernier carré attendant de pied ferme les New-yorkais de The Gossip. C'est d'emblée la grosse claque ! Ca groove un maximum avec un minimum de moyens, une batterie, une guitare, une chanteuse. Et quelle chanteuse ! Cette petite bonne femme en tenue moulante dégage une incroyable énergie et hurle comme une damnée. La journée ne pouvait pas mieux se finir... Après quelques heures d'accalmie, c'est reparti. Difficile de lutter contre un soleil à griller des merguez avec une gueule de bois insidieuse. Rotor Jambreks commence à jouer à l'autre bout du site, dépêchons nous ! Un immense fond de scène à son nom décore le plateau. Ca démarre au quart de tour. La machine est rodée, Rotor assure le show dans la grande tradition rock'n'roll et on a beau connaître les ficelles, il nous embarque encore une fois ! Maïon et Wenn jouent les groupies de luxe, la vaillance me revient comme par magie. Deux heures plus tard, Rotor signe son contrat avec Last Exit Records pour album très attendu. On boit un pot. Ca piaille dans tous les sens. Rotor pose avec les Hives, chemise noire contre chemises blanches ! Les Hives justement. A minuit, ils font instantanément oublier la torpeur dans laquelle Vanessa Paradis avait plongé le public. "Bonjourrr Carrrrhaix. We are THE HIVES !!", et c'est parti pour plus d'une de heure d'un rock'n'roll furieux qui va prendre par surprise la majeure partie des festivaliers. Ils ne sont pas légion ici ceux qui connaissent le détonant groupe garage suédois, mais en cinq minutes, la gouaille du chanteur, la cohésion incroyable des musiciens alliées à des refrains qui tuent convainquant tous les indécis, même des fans de Christophe Maé, c'est dire ! Démesure, humour, élégance, les Hives ont littéralement explosé la concurrence et donné une leçon de rock'n'roll comme j'ai rarement eu occasion de le voir. Alors, l'année prochaine, qui d'autre pour rivaliser avec ça ? The Stooges ou les Queens Of The Stone Age ?... Une chose est sûre, j'y retourne !

**OLIVIER POLARD**



### FESTIVAL DU BOUT DU MONDE Neuf ans d’émotion

Il est de ces festivals dont on ne se lasse pas. Pari fou lancé dans la prairie de Landaoudec par Jacques Guérin et toute l'équipe de Quai Ouest Musiques aux abords d'un fort construit entre 1883 et 1887, le Festival du Bout du Monde affiche complet chaque année ou presque depuis neuf ans. Avec une programmation mélangeant allègrement les musiques du monde et la chanson française, ce festival est devenu le rendez-vous de l'été à ne jamais manquer. L'édition 2008 n'avait rien à envier aux précédentes... Revue de détail.

Dès l'ouverture des portes le vendredi 8 août, les festivaliers ont pris la direction de l'Afrique avec le Gangbé Brass Band. Initialement prévue sur la scène François Kermarrec (la plus petite scène qui fait 80 m2), cette fanfare béninoise apporte à tous le rayon de soleil qui manquait cet été en Bretagne. Remplaçant au pied levé les néanmoins excellents Ska Cubano, coïncés dans les embouteillages, ils mélangent instruments à vent et percussions africaines pour un rythme des plus fous. Côté chapiteau, je retiens également ce soir-là la prestation d'Aléla Diane. A seulement 23 ans, la miss, accompagnée de son père et de ses musiciens, distille un folk emprunt d'émotion qui n'est pas sans rappeler Karen Dalton ou Sandy Dillon. Et elle nous l'a avoué : c'est promis son deuxième album arrive bientôt.

“Vite vite, c'est Ginette !”, “Je reste pas je vais voir Ginette”, “On trinquera plus tard, là, y’a Ginette”... Et oui quand arrive l'heure des Têtes Raides, toute la prairie se donne rendez-vous devant la scène pour célébrer en chanson les 20 ans de leur fameuse Ginette. Ensuite, qu'il est agréable de groover au son de Maceo Parker. “Funky Music Man” est à la hauteur de sa réputation. What else ? Ah si... Mélissa Laveaux ! Une surprise pleine de mélanges : entre le Canada et les Antilles, l'anglais, le français et le créole, la soul et le folk... Une “blonde” comme on dit à Montréal à suivre de très près...

Et le samedi, on remet ça... Spéciale dédicace aux joueurs de djembé ratés dont le son raisonne dans ma tête... Tiens, si pour calmer le tout on allait voir des filles a cap-pella... Et là, on pourrait vous parler pendant des heures de Chef Nuneta , un quintet bien atypique. Utilisant chacune leur voix comme un instrument de musique, Daphné Clouzeau, Valérie Gardou, Juliette Roussille et Lilia Ruocco revisitent, en compagnie du percussionniste Michaël Fernandez, des chants traditionnels du monde entier qu'elles ont récoltés au fil de leurs rencontres sur la route, d'Israël en Finlande en passant par le



Mexique. Harmonies, rythmes, habillages sonores, leur prestation, à la fois musicale et scénique, est un véritable délice pour les oreilles.

Deuxième scène, ambiance complètement différente et me voilà à nouveau capturée. Cette fois, la protagoniste, Pura Fé, est d'origine amérindienne et hypnotise quasiment tout le public du chapiteau. Guitar Lap Sleed posée devant elle, elle chante le blues avec une filiilité déconcertante sur des mélodies accrocheuses et flirte avec une pop maquillée de gospel et d'influences amérindiennes.

Troisième scène, “Adieu la France, bonjour l'Algérie” et... Troisième claque ! Mouss et Hakim (ex-Zebda) enflamment la prairie avec des chansons traditionnelles issues de l'immigration. Si les textes ont été empruntés à Dahmane El Harrachi (l'auteur de Ya Raya), Slimane Azem ou Cheb Hasnaoui, la musique et les messages sont eux bien actuels et font mouche. Côté spectacle, la prairie ondule et se déhanche avant d'assister médusée à un survol de la fosse et un atterrissage en slam par les deux frangins. Eh oui à Toulouse, on est fort en saut en longueur. Après tout ça, rien ne sera plus à la hauteur, ni le charme de Vieux Farka Touré (fils d'Ali), ni le Samedi Soir à Beyrouth de Lavilliers, ni le duo Per-sonne/Thiéfaine... N'en jetez plus la coupe est pleine !

Et le dimanche, on remet ça... Spéciale dédicace aux fans de Tiken Jah Fakoly, seul concert sous la pluie, qui vexés par les aléas de la météo ont chanté toute la nuit... ça raisonne encore dans ma tête. Fatiguée de vadrouiller d'une scène à l'autre, j'étais résolue à attendre Keziah Jones et Bashung sans bouger. C'était sans compter sur le charme de l'accent argento-mexico-canadien de Juan Sébastien Larobina. Ce chanteur atypique est un invité un peu spécial (voir article page??). Sur scène, il mélange la cumbia, le tango, le cha-cha-cha à la gigue canadienne. Et bien ça marche ! Mais du coup, gagnée par l'enthousiasme, je me laisse porter par la folie de Shantel et j'en oublie Keziah Jones.

Reste Bashung. D'emblée, l'émotion envahit la prairie. Assis sur un tabouret, lunettes et chapeau noirs, la star de cette neuvième édition donne le ton. Un silence, improbable en festival, se propage au-dessus de nos têtes et c'est parti pour un show grandiose et tout en finesse. Entouré par de brillants musiciens, l'artiste nous livre un panel de ses meilleurs titres et un spectacle très touchant. Il est là devant moi et c'est le Vertige de l'Amour. Madame n'aurait pas rêvé mieux pour conclure en beauté ces trois jours de festivité. “Peu à peu tout me happe...”

**CATHY LE GALL**  
Photo **FREDERIC MORVAN**

### ASTROPOLIS 2008 État pacifique

Sans me vanter, les musiques électroniques et moi, c'est une vieille affaire. D'abord parce que mon premier disque, c'est “Radio Activity” de Kraftwerk, et je l'aime toujours autant. Et puis la suite en 82, quand Afrika Bambaataa, le pape de la Zulu Nation et Arthur Baker révolutionnent pour toujours la musique noire en recyclant le groupe le plus blanc de l'univers, Kraftwerk donc, les stances industrielles de “Trans Europe Express” avec une Roland 808. Ca donne “Don't Stop...Planet Rock”, Düsseldorf meets N.Y.C, trop beau pour être vrai tellement c'est fendard d'imaginer les endives de la Ruhr exploser les dancefloors de Harlem à Brooklyn !

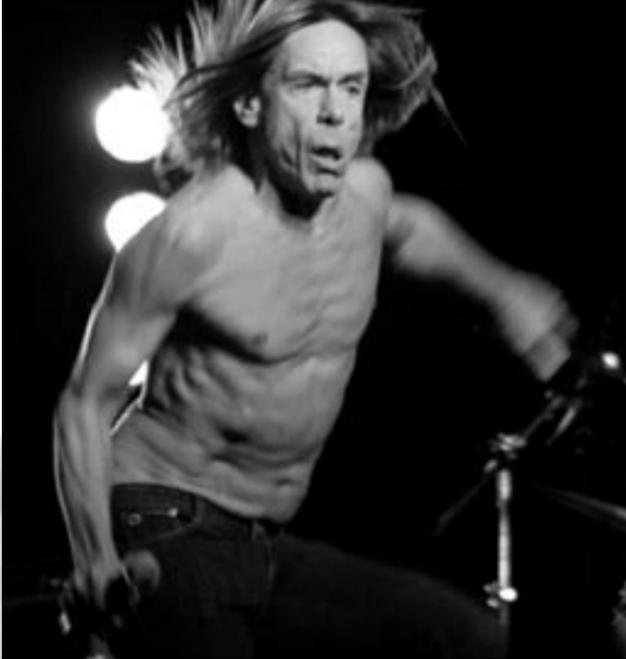
Mais assez parlé, le préambule, c'est le prétexte pour évoquer Astro 2008. Parce que l'histoire, cette année, c'est le retour aux sources, “RAVE UP !”, les 20 ans sous la pleine lune. Pendant que j'écris ces lignes, j'ai dans les oreilles cette vieille cassette de Spiral Tribe, “World Traveller Adventurer”, et l'occasion est tenace de faire un petit rewind, un rewind amical, souffler sur les braises...Je me suis rappelé qu'en 88, pas mal de potes ont arrêté pour toujours d'écouter du rock (et d'en faire !), je me souviens de l'un d'eux qui bossait à Boulogne, prenait le ferry du vendredi soir, et rentrait le lundi matin de ses nuits sacrificielles avec sur le visage un sourire extatique...Il me racontait les rendez-vous mystères, les foules bariolées, la folie ambiante, étudiants, gamines, branchés, vilains, supporters de foot (lui-même allait aux matchs de Chelsea, qui comptait déjà pas mal de lascars, ils buvaient de la snakebite, cidre-bière) et les concerts de sifflets... Liberté !

Il me faisait des compiles, comptes-rendus bourrés de maxis mystérieux, KLF (“What Time Is Love ? / Boom Boom !”), Inner City, Joey Beltram, M/A/R/R/S, mais aussi des trucs carrément plus louches (Guru Josh, qui s'en rappelle ?) mixés avec des vieux disques étranges, Can, Faust (“Sad Skinhead”) ou Neu !... Et puis plus tard Madchester, les Happy Mondays, et enfin Primal Scream, le remix de “Loaded”, un sacré hymne pour le coup...Entre temps il y avait eu ma première rave au cœur d'une forêt profonde, où tout est apparu tellement limpide...J'ai commencé à passer mes soirées dans le sable à l'OVNI...et à écouter intensivement les productions Mo'Wax ou Ninja Tune. Chez des gens avertis passaient à toute vitesse Red Snapper, LFO, Two Lone Swordsman, Chemical Bros, DJ Shadow, le timbré avéré R.D. James alias Aphex Twin et la gueulante monomaniaque d'Underworld (“Shouting/Lager/Lager/Lager/Lager/Lager/Lager”...). À tout hasard, j'amenais mes vieux vinyls, The Normal, Kas Product, Fad Gadget, D.A.F...

Mon pote a vendu sa guitare, s'est acheté une TR 909, un sampler, deux platines et puis il s'y est mis en retroussant les manches, et écumant les discothèques des uns des autres, avec de la soul, du blues, du disco, du funk, du jazz, et des trucs bien plus obscurs, barrés ou inavouables... Beefheart, Zappa, Fela, Eno, Philip Glass, Material... Tout ça pour dire qu' Astro cette année avait cette vocation historique, et c'était drôlement bien parce que ce coup de rétro par là-dessus n'avait rien de superflu, ni de déplacé, au contraire. Moi non plus je n'ai pas oublié Suicide, il y a trois quatre ans... Bien sûr, on n'a pas tout vu, c'est impossible, et c'est très bien comme ça : Astro, c'est se laisser aller d'un son à l'autre, se dégourdir les jambes et bouger, forcément dans un mood nonchalant, même quand ça turbine, et le sourire aux lèvres. Comment pourrait-il en être autrement sous la voûte des arbres, dans la fraîcheur du soir et sous les ors parfaitement décatis du manoir de Keroual ? Qui miraculeusement cette nuit-là échappait à la pluie...

Ah, et oui, j'ai oublié de dire, mon pote de Boulogne, c'était un ancien punk, un vrai de vrai, un de la première heure, qui avait vu Clash et les Pistols au bon moment, et qui est tombé dans la marmite parce qu'il me disait que ça lui rappelait 77, l'énergie déployée nuit après nuit, jour après jour etc... Grâce à lui, j'ai découvert Juan Atkins, UR, Carl Craig et Derrick May. Son set dans la cour du Manoir nous a laissés les bras en croix. On a aimé aussi Missill toute en rouge sur la scène Hip 2 Drum, et que dire de Manu Le Malin, le Wise Guy, toujours plus classe avec le temps, qui toucha à l'ascèse sur un tapis volant devant des filles en nage ? Un beau chemin parcouru, des après-skis boueux jusqu'au chapiteau Mekanik de cette année... L'an prochain, RAVE ON ?

#### LORD ANXIOUS



### IGGY AND THE STOOGES Samedi 13/09/2008 – Festival de Saint-Nolff

Un concert des Stooges en Bretagne, ça ne se manque pas. Je dis ça, à 32 pîges, je n'ai jamais vu Iggy sur scène (ben ouais, ça arrive...). Donc, cette fois j'y vais, direction le Morbihan en ce 13 septembre pour le festival de Saint-Nolff. La programmation, éclectique, n'est pas vraiment à mon goût mais bon, la fin justifie les moyens. Arrivés sur le site, on entendra de loin les Têtes Raides (comme d'hab), Femi Kuti (pas mal si on aime), on supportera difficilement les B.B. Brunes (c'est con, j'ai oublié mon slim et mes Converse), bref on boit quelques mousses en attendant l'heure H.

22 h 10 pétantes (quelle organisation !), les trois voyous d'Ann Harbor et Mike Watt montent sur scène : l'effervescence d'avant-concert explose direct. Sans tergiverser, ils attaquent “Loose” puis “Down On The Street”, histoire de tirer les premières balles sur un public visiblement acquis à leur cause.

“Nous sommes les Stooges !” balance Iggy, en français s'il vous plaît (prononcer “stouge”), avant d'enchaîner sur “1969” et “I Wanna Be Your Dog”. L'Iguane Pop, torse poil évidemment, saute partout, braille, jure, vocifère à tout va, un show qui tranche avec la relative bonhomie de ses comparses. Ron Asheton, bien que relativement statique, joue juste, simple et efficace. Son petit frère Scott ne frappe pas à côté de ses fûts et assure une rythmique impeccable. A priori, on ne s'embarrasse pas de fioritures dans la famille. Quant à Mike Watt, la “pièce rapportée”, il manie rondement sa basse avec une réelle attitude rock'n'roll.

Il faudra attendre à peine vingt minutes avant qu'Iggy n'aille prendre son premier bain de foule à l'issue duquel il invitera une vingtaine de fans ravis à le rejoindre sur scène pour un pogo jovial et bon enfant. Dans ces moments de liesse, on ne peut qu'avoir une pensée émue pour le roadie chargé de récupérer le micro et, accessoirement, le chanteur qui va au bout.

Suivront, sans temps mort, les tubes du groupe, “TV Eye”, “No Fun”, Steven MacKay nous honorant de sa présence pour les parties de saxo des titres de “Fun House”. Bonne surprise également lorsque les premières notes de “Search & Destroy” retentissent, les nouveaux Stooges s'étant refusés à jouer les morceaux de “Raw Power”, troisième et excellent album du groupe, sur les premières tournées de la reformation.

La fin du set sera un peu plus terne que le début, à l'image des titres de “The Weirdness” (dernier opus décevant sorti il y a deux ans), mais bon, les Stooges sont plutôt des sprinters que des coureurs de fond et le public a déjà pris plus de rafales dans la tronche qu'il n'en faut.

Combien de temps ont-ils joué ? Je n'en sais foutrement rien, mon sourire et ma surdité, eux, ont duré un bon bout de temps.

**CHRISTOPHE ABOLIVIER** /Photo **STEPHANE LE RU**

# GOULE ET LICHE

## Introduction à la mythologie brestwôse

**Zathara est aussi facile à comprendre que Monsieur Médiocre. Alors que Mr Médiocre essaye en général d’atteindre la moyenne dans tout ce qu’il entreprend, lui est un bi-maniaque jusqu’au-boutiste. Ses champs d’action : l’AFP ainsi que tout ce qui gravite autour et la liche.**

08h. Du Matin. Temps de chien. Froid, vent et pluie ; le tiercé gagnant. Café, clope dans la cour de la fac, mettant un point d’honneur à éviter tous les regards.

Je me prépare à gober la litanie littéraire d’une prof dont on se demande si elle l’a elle-même digérée ou si elle est en train de la vomir.

Du coin de l’œil, je le vois avant qu’il ne me hèle. Manteau d’exhibitionniste, chemise blanche ouverte et pleine de terre, visage en sang. Méphistos crados aux pieds et une bouteille dans chaque poche pour éviter que les bras ne traînent de trop.

Il s’approche.

“Tiens, Zath, ça va?”

Ce type-là est un pur produit de l’Académie de Rennes. Le premier d’entre nous à avoir décroché son diplôme de deuxième cycle - sans aller vraiment en cours - doublé d’un alcoolique notoire. Mais ce n’est pas parce qu’il met dans sa gueule qu’il peut se permettre d’être un cave sans culture.

“Putain, je suis encore complètement cuit. Je me suis pas encore couché. Ah ouais, faut que je te raconte, j’ai rencontré un mec à Kennedy. Il était trop grave. Il s’appelait Cédric, il disait qu’il était algérien. Je ne sais pas ce qu’il tapait comme trip alors qu’il était blanc, le mec. A un moment, il me dit : “Oh viens chez moi, on va picoler”. Je lui fais : “Vas-y, fais péter, j’te suis”. Il habitait à Ponta. Sur le chemin, il disait à tout le monde qu’il venait de Paris pour voir son frère.

Abdel. Genre Abdel c’était moi. Je lui ai dit : “Appelle-moi Bachir, c’est mieux”. Il racontait ça à tout le monde. C’était complètement n’importe quoi. Ca m’a saoulé vite fait - alors je me suis barré avant d’arriver chez lui. De toute façon, j’étais déjà trop cuit. Lui, c’était un client de compète. Et en rentrant, je me suis dit que je ne pouvais pas aller me coucher maintenant. Alors j’ai acheté deux bouteilles. Tiens, t’en veux un peu? -Non, non, il est huit heures, je vais en cours. Mais tu pues la liche mon salaud !”

Il danse d’une jambe sur l’autre, le vent tentant de le déstabiliser.

Aucune réaction de ma part envers le sang qui lui couvrait le visage. Malheureusement ça arrive trop souvent pour que ça me surprenne.

“Qu’est-ce qu’il t’est arrivé?”

-Je me suis battu contre des nègres. Ces enculés m’ont embrouillé parce qu’ils sont venus me voir pour me taxer du rosé. Je leur ai dit que c’était ma liche. Bandes de macaques. Ils auraient pu se barrer tranquille. Et bah non, il a fallu qu’ils m’en mettent deux, trois.”

Sûr d’une chose : il était allé les voir et il leur avait taxé de la liche.

“Bon, Zath, je vais en cours. Fais pas trop de conneries. OK?”

-Ouais ouais, Zoby. Ca marche. De toute façon, je vais finir mes teilles.

-Ciao.”

L’heure se termine sur des salades de malade. Au micro, on annonce qu’Oscar Wilde était

un homme grand, un homme respectable. C’était, je l’admets, un des plus talentueux auteurs de sa génération, un visionnaire plein d’esprit, mais c’est surtout une fiotte dégénérée et camée à l’opium.

Je sors et vois Boule qui attend devant l’amphi avec sa classe. Il a cours après moi.

“T’as vu Zathara ? Il est trop saoul, il pue la liche à cent mètres !

-Non? Il est où ? Je ne l’ai pas vu. Faut absolument qu’on aille le voir. Il risque de faire des conneries...”

-C’est pas con, ça... Mais, t’as pas cours ?

-Pas grave, je le rattraperai plus tard. Faut vite qu’on aille le choper. Va savoir ce qu’il est encore capable de faire comme conneries.

Dans la cour. Pas là. Mais ses deux bouteilles de blanc, explosées par terre comme un mauvais présage.

On cherche des yeux des potes à lui. Des potes d’exposé, des potes de

cuite qui sauraient par où il est passé.

Personne ne sait. Personne n’a l’air préoccupé par la situation.

Je maudis ces faqueux inutiles, imbéciles et moyens puis décide de faire les étages un par un. Finir par la BU voir s’il ne serait pas en train de dormir au chaud.

Dans les escaliers, je croise Vomito, ses polos roses et ses mocassins en cuir à la Pocahontas, en stress :

“Zoby, Boule, vite, Zathara est dans le couloir des assos.

-Borde! de merde.”

Tempête sous le crâne. Les marches restantes, quatre à quatre.

Le couloir des associations - toutes gangrenées, toutes politisées, toutes récupérées, toutes inutiles et toutes à la merci des profs.

Visez le tableau : Zathara, un briquet dans une main, du PQ dans l’autre voulant mettre le feu à un local de syndiqués.

A trois mètres de lui. Il lève son briquet et l’approche du PQ.

“Zathara, arrête tes conneries. Putain, range ton briquet.”

Vous l’auriez pris huit heures et quelques grammes plus tôt, il vous aurait expliqué de A à Z le pourquoi du comment de chacune de ses actions, de chacune de ses opinions et de chacun de ses arguments avec une obsession du détail qui, à mesure que l’alcool lui bouffait sa sobriété, se réduisait à un schéma minimal qui tournait en boucle dans sa bouche.

Là, il est tellement cuit que son raisonnement se réduit à sa plus simple expression : la finalité - brûler.

Pas de doute : branché sur le canal hostile.

“Faut tous les tuer, ces Indiens. Métèques de merde. Bolcheviks de merde.”

Je fais signe à Boule de le contourner.

Dans le couloir, plus personne ne bouge ni ne parle. Tout le monde est figé.

On a l’air de négociateurs de la Brigade Anti-Larcin-de-Raisins.

“Zath, tu veux une canette ?”

Son œil se tourne vers moi, plein d’intérêt. Boule se glisse derrière lui.

“Ouais, mais attends, Zoby, faut d’abord tous les brûler.”

Allumé son briquet.

“Nooooo.....”

Boule lui saute dessus et le lui arrache des mains.

Ils tombent par terre. Boule s’assurant de tomber sur le sac à vinasse pour amortir sa chute et pour être sûr que celui-ci imprime.

Encore un peu, le PQ prenait feu. La boule rose retombe comme dans un chiotte.

Personne ne nous remercie mais le mouvement reprend son cours.

Boule essaye de relever Zath mais il ne tient plus debout. Faut le soutenir.

On le prend chacun par une épaule comme un blessé de guerre et on le ramène vers la cour.

Avant de sortir, Boule a une idée géniale.

Sur la cour donne une salle inoccupée pleine de chaises, de bancs et de filles qu’il connaît.

Il s’approche de l’oreille de Zath :

“Je vais t’installer là. Viens avec moi alcoolique de merde. Je vais te coucher.

-Merci. Merci mon pote...”

Il l’allonge et lui met son manteau comme couverture. On aurait dit un clochard - sale et bourré. Il va vers les filles et leur demande de jeter un œil de loin, le temps qu’il s’endorme.

Ca ne les dérange pas et il les remercie.

“Bon, avec toutes ces conneries, j’ai même pas été en cours. On va se boire un café?”

**JULIEN ZIRELLI**



### QUAND LA VILLE DORT (ASPHALT JUNGLE)

WILLIAM RILEY BURNETT  
(SERIE NOIRE N°106 -1949)

William Burnett, un nom qui sonne, dans ce numéro spécial punk, comme un personnage de la nouvelle de Stourm, noire aussi dans son genre, voir page XX. (Après Slip et Demicouille, burnette !).

William Riley Burnett (sans “e”, donc), sort avec Quand La Ville Dort le premier roman de son triptyque consacré à la ville (avec Rien Dans Les Manches et Donnant Donnant). Roman archétypal du noir américain et véritable chef-d’œuvre, il nous entraîne dans la chute de losers qui s’essayaient au casse du siècle dans une grande ville du Middle West (Chicago ?). Burnett sait merveilleusement décrire la psychologie de chaque personnage, et leurs défauts sont autant d’indices de leur chute future. On sent dès le début qu’ils courent à leur perte, et chacun des truands se verra tomber tour à tour, le plus rusé d’entre eux finissant lui aussi par se faire serrer, victime de sa propre faiblesse, le désir des femmes. Les “héros” sont riches et attachants, dans leurs défaillances comme dans leur dureté, chacun traînant ses casseroles ou ses chimères (un tueur minable qui rêve de retour à la campagne, un perceur de coffres qui n’aspire qu’à une vie de famille paisible...). Ce livre reste un grand classique du roman américain tout comme l’adaptation qu’en fit John Huston en 1950, avec Sterling Hayden et une débutante du nom de Marilyn Monroe.

FRANCO

### LES SIRENES DE MINUIT

JEAN-FRANCOIS COATMEUR  
(SUEURS FROIDES - 1976)

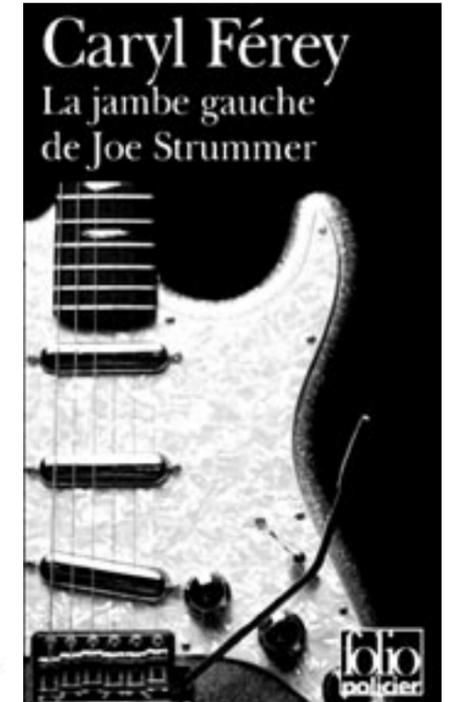
Quand Brest la blanche devient noire.

Un bouquin bien dans l’air de son temps, époque où cartonne le néo-polar (influences de la politique, des problèmes de société), dont Jean-Patrick Manchette (le précurseur) disait à l’époque : “n’importe quel bouquin violent, de gauche et écrit plus ou moins en français trouve un éditeur”.

Celui-ci tient plutôt le haut du pavé (dans la gueule d’un flic ?) et lui vaut le recherché Grand Prix de Littérature Policière, mais aussi une adaptation (un peu faible) pour la télé en 1989 : les pompiers étaient alors venus faire couler un faux crachin sur le quai Malbert (comme quoi), et Philippe Léotard au sommet de sa forme... éthylique, trempé, ronchonait sans modération en rentrant se changer : “l’eau, hips, c’est juste bon pour mettre dans l’Ricard”.

L’auteur prend prétexte de ce livre pour dénoncer le racisme et les puissances établies, et si l’écriture n’est pas forcément flamboyante le suspense est bon et le final bien enlevé : malgré les pressions politiques (la France des années 80 est ici sous le régime dictatorial d’un certain Chopinet), un inspecteur rusé et persévérant dénoue peu à peu chaque nœud de l’affaire et à défaut de justice fait éclater la vérité : « il avait gagné, mais il n’avait rien su prévoir d’essentiel, rien pu empêcher. Sa victoire lui laissait un goût de cendre”.

FRANCO



### LA JAMBE GAUCHE DE JOE STRUMMER

CARYL FERÉY  
(FOLIO POLICIER 467 - 2007)

Un autre auteur, à l’instar de Coatmeur et de ses Sirenes de minuit, à être inspiré par l’ouest de la Bretagne. Son héros a échoué “au dernier étage d’un immeuble qui donnait sur la rade de Brest”, mais la lettre d’une ex lui fait quitter assez vite la ville : “Mc Cash roulait sur la quatre-voies de Morlaix, un pétard aux lèvres...”.

Ce roman noir s’affiche donc punk, mais c’est plus dans ses références réitérées aux CLASH : chaque titre de paragraphe est une chanson du groupe (Police On My Back, bien sûr, Somebody Got Murdered, logique, mais aussi Rock The Casbah, Train In Vain...) et le personnage désabusé (flic irlandais qui les a vus en concert à Belfast en 1978), l’est encore plus depuis la mort de Joe Strummer, en 2005.

L’écriture est parfois un peu forcée (métaphores venues de nulle part et qui auraient pu y rester), mais ce livre reste bougrement attachant avec ces deux handicapés de la vie (l’un par le dégoût de sa propre existence, l’autre par les fractures de son enfance), qui devraient, qui voudraient s’aimer, mais qui devront d’abord visiter les tréfonds les plus glauques de l’âme humaine.

S’en remettront-ils ?

Grand espoir de la littérature policière, grand voyageur né en 1967, cet amoureux de la Bretagne, de rock et de rugby (que des qualités !) a déjà glané plusieurs prix. Principales parutions : Haka (1998), Utu (2004), Zulu (2008).

FRANCO

www.cityrock.  
ANGLE DES RUES J.-LE BERRE & DANTON  
port-labbe.com



**CITY ROCK**

CD - DVD - CD Imports  
Grand choix de musique celtique  
PONT-LABBÉ - ☎ 02 98 82 36 70

**ACHAT VENTE ECHANGE**  
"recherche tout sur la musique"  
VPC Disques vinyles 33T-45T-78T



**VINYL RECORDS**

E-mail: vinyl.records@orange.fr  
Website: http://ring.cdandlp.com/vinylrecords  
Tél: 02-98-25-04-47  
RCS 419431523 Brest

**Protégez vos disques!**  
Vente de pochettes vinyles et CD

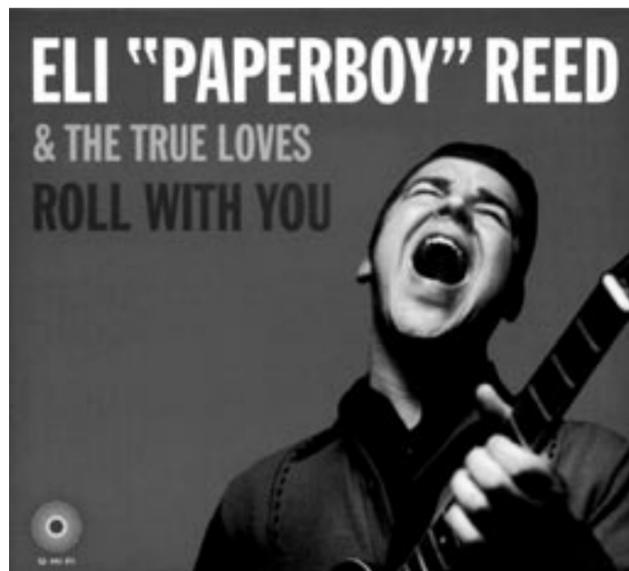
184, rue Jean Jaurès  
29200 BRÉST  
02.98.80.16.14  
eslowisoch@cool.com

**L'oreille KC**  
Vente-Achat-Echange

CD - Vinyles  
DVD - VHS  
Comics - Manga  
Romans - Polars - S.F.  
Figurines



## KRONICKES



**ELI "PAPERBOY" REED & THE TRUE LOVES**  
"Roll With You"  
(Q Division/Pias, 2008)

En ces temps de retour en grâce des divas soul anglaises (Amy, Duffy, Adèle et consorts), la réponse masculine nous vient des Etats-Unis avec le jeune Eli "Paperboy" Reed de Boston, 24 ans et un caractère bien trempé. Son album, fabriqué à l'ancienne, nous projette directement dans les années 60, ces temps bénis où les productions Stax et Atlantic, Chess et Motown, mettaient sur le marché une galette anthologique presque chaque semaine ! Certes, le rythm'n'blues d'Eli n'a rien de très innovant (on pense souvent à James Brown ou Sam Cooke) mais témoigne d'une telle sincérité qu'il nous emmène où il veut, que ce soit à travers de la soul fugueuse (Shake Your Claim, Doin' The Boom Boom) ou des slows larmoyants (It's Easier, Take My Love With You). Ce fils de critique musical (eh oui, les chiens ne font pas des chats !) réussit donc en beauté sa rentrée dans le monde des grands interprètes grâce à sa voix puissante de jeune blanc-bec blanc et des compositions bien ficelées. Une fois digérées ses influences parfois un peu trop évidentes, il est à parier que l'avenir lui offrira les clés d'une véritable reconnaissance mondiale, et méritée. C'est tout ce qu'on peut souhaiter au petit crooner du Massachusetts...

OLIVIER POLARD

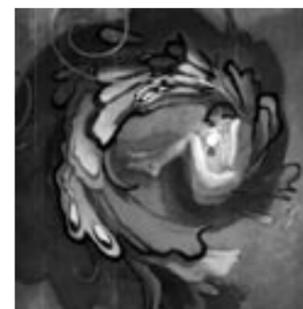
**THE SOLUTION**  
"Will Not Be Televised"  
(2007 Psych-Out Records / Wild Kingdom)

Quel plaisir de retrouver sous ce pseudo improbable la collaboration de Scott Morgan et Nicke "Royal" Andersson pour cette nouvelle livraison de soul blanche. Il faut remonter au début de la carrière de Scott Morgan et de son premier groupe, The Rationals, pour découvrir l'une des facettes musicales du bonhomme. Originaire de Detroit, c'est tout naturellement que le jeune Scott s'inspire du son Motown pour faire ses premiers pas. Pourtant, c'est surtout l'autre facette de notre homme, plus dure, au sein du Sonic's Rendez-vous Band, qui obtiendra le plus de reconnaissance. La collaboration entre les deux hommes naîtra d'une rencontre lors d'une tournée américaine des Hellacopters et d'un single exclusif (Sub Pop, 1999) enregistré à la va-vite à New York. Mais Nicke propose deux autres projets à Scott, l'un pour relancer la carrière électrique



de celui-ci (ce sera The Hydromatics auquel Nicke participera en tant que producteur et premier batteur), l'autre pour lequel il monte un vrai groupe de session : The Solution. Envolées de cuivres, nappes de violons, piano et chœurs sont au programme de ce disque tout en nuance de teinte bleutée. Pour cela, il faut aller chercher des chansons comme "You Gotta Move On", "Happiness", "Funky Fever" afin de capter cette verve soul dans laquelle le groupe nous plonge et enfin revenir aux sources musicales de Scott Morgan.

F.P.  
www.scottmorganmusic.com



**MEDIAVOLO**  
"Unaltered Empire"  
(Prikosnovenie, 2008)

Rien à faire. A l'heure où j'écris ces lignes, ce cd revient constamment hanter ma platine. La pop aérienne de Mediavolo se prête à bien des humeurs, à bien des situations. D'entrée de jeu, on aborde un Mediavolo collection Automne-Hiver. Les couleurs sont chaudes mais la mélancolie rode. On sent le goût pour les belles histoires et pour les mélodies. Les volutes pop des années 70 s'entremêlent aux guitares les plus contemplatives de la new wave. Mais rien ne peut empêcher l'horizon de se dégager. Comme une belle arrière saison, la lumière devient radieuse ("Cavalry Drums" : le tube de l'album). L'ambiance se fait néoclassique ("Doctor Quayle"), vagabonde et rêveuse ("To The Eye" : c'est un peu Copacabana par une belle journée d'hiver), cafardeuse ("Black Roses"), mouvante ("Selling Birds" qui pourrait être le "tube" des concerts), tourmentée ("The Backroom Of My Mind"), symphonique (le final "Fanciest Scheme"). "Unaltered Empire" est le troisième opus de Mediavolo. On y croise les spectres des Cocteau Twins, des Cure, des Beatles, de Kate Bush et The Gathering. Le chant de Géraldine

est une invitation au voyage. Un voyage kafkaïen dont elle signe les textes : Il est question de métamorphose, de transformation (la pochette signée par Obion va dans ce sens). Un disque positif tout en émotion et en apesanteur.

REMY TALEC



**MUDHONEY**  
"The Lucky Ones"  
(Sub Pop, 2008)

Deux ans après l'époustouffant "Under A Billion Suns", peut-être son meilleur disque à ce jour, Mudhoney est toujours de la partie et nous le rappelle avec ce nouvel opus brut, gorgé de guitares fuzz et de rythmiques lourdes. Certes, rien de bien original dans ce cru 2008, mais sentir un groupe aussi chargé de mythologie grunge continue à déverser son flot de garage-punk avec rigueur et intégrité force le respect de l'ancien fan que je suis. Car Mudhoney revient ici à ses premiers amours. On sent à plein nez l'odeur des Stooges, de Black Sabbath, on pense aux premiers Sonic Youth. Ça rugit à tous les étages ! Alors oui, d'accord, ce n'est pas arty pour un sou. Mark Arm n'est pas le meilleur chanteur de tous les temps et les chorus de Steve Turner sont bordéliques mais qu'importe ! Ce disque tient la route et démontre que les tautouages, les grimaces de branleurs et les refrains à deux balles du punk-rock us actuel (ne parlons même pas des bébés-rockeurs parisiens !) n'arriveront jamais à la cheville d'un groupe comme Mudhoney, trop radical pour le succès de masse. "March To Fuzz" scandaient-ils en 88 ! C'est encore valable aujourd'hui...

OLIVIER POLARD

**RED CARDELL**  
"Banquet de Cristal"  
(Kashabar / Keltia Musique, 2008)

A la simple évocation de Red Cardell, les souvenirs remontent à

ma mémoire. Pour mon premier festival, Tamaris - certes ils s'appelaient encore les Penfleps - les Red Cardell étaient là. Au Festival de la Langue Bretonne à Spézet prouvant au public que même avec une patte cassée on pouvait faire danser sur "We've Got To Be Alone", les Red Cardell étaient là. Quand les premiers copains sont montés à Paris pour finir leurs études ou trouver du travail, les Red Cardell était là nous offrant le fameux "A Montparnasse" qu'on mettait sur toutes les compils à écouter dans le train. En 1997, on a tous vu "Rouge" sur l'album "3" avant de danser une "Waltz" déjà prêts pour un "Bal à l'Ouest" qui viendra quelques années plus tard à Quimper... Aussi quand leur nouveau projet, "Banquet de Cristal", est sorti, il s'est tout naturellement posé sur ma platine... Avec, je dois l'avouer quand même, une certaine appréhension... Comment Miossec et Tiersen, Fersen, ALK-TRAXX, Gérard Blanchard et les autres ont retouché ces quinze titres piochés au hasard de mes souvenirs ? De mains de maître ? A l'arrache ? C'était bien évidemment sans compter sur l'oreille vigilante du trio. En lançant l'invitation à leur "Banquet de Cristal", les Red Cardell ont revisité le best of en faisant appel aux amis. Pour l'occasion, ces derniers ont apporté leurs propres épiques : celles des Balkans avec Oleg Skripa sur "Mescufurus", celles du sud avec leur vieux complice Farid (Taïfa) sur "I. Nim", celles de l'électro avec Dr Das (Asian Dub Foundation) sur "Comme couché", celles d'Ecosse avec Jimmie O'Neil (Silencers) sur "Révolution N°2", celles de Paris avec Stéphane Mellino (Les Négresses Vertes) sur "Fantômes" ou Thomas Fersen sur "Le Petit Bistro" et celles des voisins enfin avec Dan Ar Braz sur "An Dro" ou les frères Guichen accompagnés de Louise Ebril sur "Fich-Fich Logodenn"... A la première écoute, l'enchaînement entre tous ces styles et influences peut sembler étrange mais lorsque l'oreille se pose sur les morceaux pris individuellement, elle se rend rapidement compte que le pari fou des Red Cardell est réussi : faire évoluer chaque titre en accordant suffisamment de liberté à l'invité pour qu'il se l'approprie tout en conservant leur propre "touch".

Mais l'idée ne s'arrête pas là. Après le CD, les Red Cardell poursuivent l'aventure "Banquet de Cristal" en live invitant à chaque concert ou presque des artistes ayant pris

part au projet. "Toutes les rencontres avec tous ces artistes étaient naturelles et sincères ce qui nous a donné l'envie de faire quelques concerts avec tout le monde", ajoute le trio après un premier show devant 6 000 personnes à Bénodet cet été. "Tous nos invités, de Jim à Stef, Gérard, le Bagad, les cuivres, étaient ravis d'être sur scène avec nous et c'était sans doute la vraie récompense et la confirmation que nous avions eu raison de mettre tant d'énergie dans cet album et ce concert". Et ils remettront le couvert à Brest, le 21 novembre prochain à La Carène.

CATHY LE GALL  
www.redcardell.com



**DOCTOR HELL**  
"Stir Up The Fire"  
(2008 Bad Reputation)

Deuxième album de cette formation lyonnaise qui prône le rock'n'roll haute énergie. Petit changement de personnel au passage puisque l'arrivée d'un nouveau batteur modifie aussi la teneur de l'ensemble. En effet, le jeu plus technique et précis d'Eric apporte une certaine fluidité dans les nouveaux titres. Le style lui n'a pas changé depuis "Super Monsters & Happy Freaks" sorti en 2006. L'influence de Killing Joke se fait sentir dès le début de l'album sur le titre "Stir Up The Fire" mais c'est plutôt un petit côté heavy qui domine l'ensemble malgré quelques envolées de guitares plus pop et des incursions d'orgue Hammond du plus bel effet. Un invité de marque sur "Brother" puisque Wayne Barrett (leader de Slaughter And The Dogs) basé en ville depuis pas mal d'années, est venu pousser la chansonnette (si j'puis dire) sur l'un des meilleurs titres de ce disque. Avis aux fans de gros et d'énergie pure.

F.P.  
www.badreputation.fr  
www.doctorhell.com



# LES BONNES ADRESSES D'EMMA ZOOT

## LE ZINZINC

RESTO CHIC À BREST  
Cuisine Soignée

Il n'y a pas que le mazout dans la vie. Il y a aussi la bouffe. L'équipe du journal a trouvé sa cantine : c'est le ZINZINC, 48 rue de Lyon, à Brest même. Un établissement flambant neuf dans un décor chaleureux, vivant et intime, entre plantes vertes et plaques émaillées "Bouillon Kub", près des Halles St Louis. La cuisine de Fanny, c'est le reflet de sa trajectoire en zigzag, de Marseille au Japon en passant par la fréquentation assidue des cuisines vietnamienne, anglaise, italienne, espagnole... Mais c'est sa touche personnelle qui fait la différence, avec pour lier le tout ces herbes provençales qui sont un peu sa marque de fabrique, comme des effluves de son enfance. Bref, même si Fanny y emprunte aussi, on n'est pas dans la cuisine familiale bon teint... Au ZINZINC, on est dans la surprise. On a aimé particulièrement : la tapenade, la brandade de morue, le croustillant d'agneau, le gaspacho, la pièce de bœuf (300 grammes) pour les affamés et les intrépides qui n'ont pas peur de caler. En dessert, le clafoutis à la rhubarbe ou le nougat glacé (maison)... Mais la carte est en perpétuelle (r)évolution. Produits frais, légumes épluchés sur place, Emma Zoot a inspecté en cuisine...

Formules à midi, menu ou carte le soir, le tout franchement modique, à la bonne franquette et dans la bonne humeur. Tel : 02 98 43 08 52. Ouvert du mardi au samedi midi et le jeudi, vendredi et samedi soir. Musique : Années 30 à 60, surtout français, Fréhel, Damia, Jean Constantin, Eddie Constantine, entre autres merveilles, et en sourdine.



## LE VELVET

BAR PUNK ! LE DOSSEN, SANTEC  
Salut à toi et mort aux cons !

S'il y avait un lieu à présenter dans ce numéro punk, c'est bien celui-là et une visite de l'établissement dans cet été pluvieux m'a confortée dans mon idée : ils venaient de se faire signifier une interdiction de concerts ! A priori, les looks apparus dans le secteur depuis l'ouverture du troquet n'ont pas plu à tout le monde, en ce début de millénaire le délit de sale gueule frappe encore !

Tout a commencé par une pétition dénonçant des «nuisances», et visant le bar, mais sans le nommer ! Sergio & Léa, nos deux bistrotiers, se sont procuré ladite pétition (depuis affichée en vitrine) et on peut y voir la signature d'un Brestois (ces nuisances porteraient donc à plus de trente bornes ?) et même... de clients du bar (dans l'art de se tirer une balle dans le pied, la connerie n'a pas de limite !). Mais s'il y a problème, il vient plus de ceux qui ont fait fermer le parking aux fourgons (barrière à 2,10m) empêchant une partie de la clientèle d'y finir tranquillement la nuit. Depuis les fourgons se garent... devant les habitations, et les nuisances passent de quasi nulles à possibles !

Ils étaient de plus les seuls des quatre bars du quartier à devoir fermer porte et fenêtres pendant les concerts (bonjour l'étuve!), les seuls à faire un tour dehors à la fermeture pour ramasser d'éventuels gobelets ou bouteilles égarés, et étaient aidés de deux ou trois potes en permanence pour faire office de vigils pendant les concerts.

Pourtant, une fois au comptoir, on se demande ce qui a pu déclencher cette haine : l'accueil est souriant, l'ambiance est sereine, on y côtoie aussi bien un gros marin-pêchou qu'un p'tit retraité du coin, un jeune fan d'Al Kapott aux cheveux rouge qu'un vieux fan de Black Sabbath au cheveu rare, et le tout sur fond de bonne musique, ce qui devient rare ! Les patrons ne sont pas là pour faire chier le peuple, ils aiment leur boulot et ne demandent à la base qu'à partager leur passion pour la musique. On aura vu faute plus grave ! On se dit même qu'une contre-pétition amènerait facilement plus de noms que la première. D'ailleurs, même les bleus (en l'occurrence la gendarmerie), n'ont rien de spécial à leur reprocher, pas de raison valable ou légale à leur donner, seulement des pressions «venues d'en haut» et la promesse d'ennuis plus substantiels en cas de refus d'obtempérer. Mais ils ne baissent pas les bras pour autant et veulent continuer à se battre pour que ce bord de la mer ne devienne pas un bordel amer. Alors, n'hésitez pas, passez les voir, en plus de les soutenir vous passerez un bon moment, foi d'Emma Zoot !



# STORIES



## ENGLISHMAN IN BREST (vol 2)

Punk was all about exploitation. The grain of the idea grew in America but without Malcolm Mc Laren and Vivienne Westwood it would probably not have seen the giddy heights it did. In 1971, they opened a shop called « Let It Rock », but after a brief encounter with The New York Dolls and the exploitation by Mc Laren of Richard Hell's style of dress, the shop started selling bondage clothes and changed its name to SEX. From here grew The Sex Pistols, and indirectly The Clash.

Thanks God it happened, without it we'd still be listening to crap magic and sorcery bands like Rush and Styx and Yes ! We'd all be students called Dave reading The Lord of the Rings. Punk was all about shock and the destruction and regeneration of a stale dope tired hippy movement. The first big mistake it made was in its choice of drugs. In the early days the skin/punk cult fell heavily into solvent abuse. I clearly remember a young skinhead telling a little pot of glue that he was going to steal all its dinner money. Our town looked like a scene from "Shaun Of The Dead". Tons of seventeen years old walking around pulverised by glue with faces close like plastic shower curtains.

After a few years came the travellers and with them the mythical "brew crew", who all lived in buses and drank "special brew for breakfast and never ever washed". After their demise, I discovered most of them were called Geoffrey and came from nice middle class families from Stratford.

Me I don't do drugs ; if I want a rush at my age, I just get up quickly from my chair. What's my view on drugs ? I don't remember. I remember my first real dose of punk at a Police concert at a Reading rock festival in, I think 1979. I was well pissed in the midst of a sea of leather, denim, and Led Zep patches stinking of patchouli oil. Suddenly three guys appeared , jumping up and down with red mohicans. It was fascinating and aggressive. There was no love, peace and can you lend me something man ! The problem with the hippies was that they'd become parasites. If you didn't give everything you had ; to what had become, very abusive scroungers, you just weren't fuckin cool man.

I recently went to Carhaix. It's the first festival I've been to in years. I had the chance a few years ago to be on stage with my old band who were kind enough to invite me as a guest after I'd left them. The only problem was that all the food and beer at this time was free backstage and we got so rat-assed. This was often the reason for not feeling very well the next day.

I have to explain that I spent so much time when I was younger stuck in the back of an old van with pissed head cases... in fact I was one of them... that now I've happily become a "stay at home boring twat". My wife being a very persuasive young Breton woman tore me from my forty six years old melancholic state, and dragged me kicking and screaming back to the rock 'n' roll play ground. The problem is, it's gone away. There's no revolution anymore. The only reactionary thing I saw was those stupid assholes with their Breton flags covering up the stage every time something good comes on. The same guys that suddenly all became French when you won the world cup in 1998 and the same guys who all became nationalist again when the team lost its magic.

Where are all the mad people gone? I remember the army of unstable crazies doing insane things, all needing anti depressors, or something! Here I saw none. Here I saw hundreds of : lets get married young....., qualify as a prof... work at Kerichen, ...Buy a piece of land, .....build a house and have three kids called Yannick, Gwen and Lea, so you don't have to work in Paris and get stabbed types !!

I remember a three second period when I was having a pee in the open air, surrounded by drunk teenagers and trying not to appear boring and old. I was in full waterfall mode, and when I looked up I found myself looking straight into the eyes of a grinning woman gently turning and frying a large greasy sausage. There was irony in the air. While watching the incredibly boring, but still dam sexy Vanessa P. with the totally uninspiring "son of ", M. I thought of how I've met some great musicians here. I never can understand why the presence of French music is rarely felt. In front of me was possibly one of them. You don't destroy your icons. They become a type of replacement royal family. It's all too easy for them. Their mum or dad is already famous and they fall into it. I'm not saying this doesn't exist in England. The thing that's different is the competition is fierce, if you don't have something unique or work your balls off you don't normally make it. Take Jacques Dutronc... please someone take Jacques Dutronc !! If you want to put on manuche music, why not put on stage the guys who work the streets. Sometimes, if you look, you can find the most amazing musicians who need the work, not Jacques (son of) Dutronc please !

Punk was about fuck the system. It was also about telling the truth and facing up to truth. But as it was itself a counter reaction to a movement it was inevitable that it would one day get the same treatment. I miss it. I miss the feeling of danger going into a Stiff Little Fingers concert. The energy of groups like The Undertones and The Ruts. I miss not having to be polite to people you don't respect. At the same time I hear its structures influencing young bands today and I breath a sigh of relief.

Don't forget John Peel. He was to English music what Coluche was to French comedy. The man was a saint to musicians. An unceasing destructor of the old and constructor of the new. When all the other disk junkies were playing only music controlled by the record companies this guy would play anything. He knew something we don't readily accept. He knew that music is 100 per cent opinion and that sometimes, you have to suffer the raw state of something to cultivate the beauty that follows. I only saw him in action once. At the same rock festival that I saw the Police. He was hidden behind a mass of wood for protection. The old school of heavy rockers were taking great delight in throwing : rocks, bricks, darts, whatever at him. They knew music culture was changing and couldn't accept it. But it did, thankfully and it will again.

No matter what music you play or write, don't give a fuck what others say or think. Nobody knows what the success of tomorrow will be. It's a roulette wheel.

BOOF

**Le Connemara**  
52 ROUTE DE QUIMPER  
29200 BREST  
De 11h à 01h  
du Lundi au Vendredi  
De 14h à 01h  
Le Samedi  
Fermeture  
Dimanche

FM 103.8  
**fréquence  
MUTINE**

**Mc Guigan's**  
IRISH PUB  
RESTAURANT • b&b  
9, rue Jean-Marie Le Bris  
Port de commerce - BREST  
Tél. 02 98 44 41 69  
www.mcguigans.fr



## MONTPARNASSE BLUES # 2

Jours heureux à Clichy. Un truc d'Henry Miller. Pas lu. Ca viendra peut-être. Si j'en parle, c'est que j'y suis à Clichy. Mmm, je sens comme une lueur de curiosité dans votre regard. A quoi ça r'essemble alors Clichy, vous allez me demander, je me trompe ? Oui, vous vous en foutez en fait et p'têt bien que vous avez raison.

Voyez-vous, Clichy c'est une ville socialiste black-blanc-beur comme on dit quand on veut se donner un p'tit air de politiquement correct. En vrai, c'est plutôt black'n'beur avec un petit fond blanc, du moins côté Saint-Ouen. Un vrai métissage qui mettrait la larme à l'oeil à tout bobo parigot fraîchement émigré du côté de Montreuil (ville communiste) mais pas trop loin de Vincennes (ville pas communiste du tout). D'ici à ce qu'ils débarquent à Clichy ceux-là, je les attends de pied ferme, mon Libé à la main !

Question métissage donc, y'a un truc que j'aime bien (outre le chich-kebab et le nougat chinois), c'est pendant le Ramadan quand ils vendent des pâtisseries orientales sur le trottoir. Très convivial. Un truc que j'aime pas par contre, c'est quand je suis chez le disquaire à fureter pépère entre deux Stones et trois Hendrix et que j'en vois une qui se pointe avec son type, voilée des pieds à la tête, y'a plus que les yeux qui dépassent. Sieg Heil ! Arrghh, de quoi en avaler son Sticky Fingers braguette comprise, bordel ! Mais bon, j'ai bien senti que j'avais une touche. Don't worry baby !

Si on se balade vers Saint-Ouen, le décor a l'air tout enchevêtré : des barres années 70 affreuses, des immeubles un peu plus récents mais moches quand même, des immeubles en verre avec des sièges de sociétés dedans (genre La Défense mais en plus petit). Et puis ça construit, y'a des grues partout. Très urbain jungle tout ça, si vous voyez le genre. Ca construit, ça pousse, ça monte, ça s'érige, ça s'érectionne ! Y'en a partout. Un vrai labyrinthe. A chaque fois que je sors de mon p'tit chez moi, faut que j'prenne un plan, c'est dire !

De l'autre côté, c'est moins nul, c'est la ville qui était déjà là avant. Y'a une petite place (François Mitterrand ils ont appelé ça) avec de jolis p'tits immeubles anciens, un parc, et puis surplombant tout ça, l'Hôpital Beaujon, et alors là M'sieurs-dames, le bide absolu. La première fois que j'ai vu cette chose, j'ai cru que c'était une usine désaffectée qui aurait pu servir de décor dans "Brazil". Quand il fait gris (ça n'arrive pas qu'à Brest), ce drôle de machin se donne des allures carrément orwelliennes. Big Brother is watching you ! Qu'on m'amène l'architecte que je lui fasse rendre gorge !

Paraît qu'ils veulent réhabiliter le boulevard Victor Hugo. On travaille dans la dentelle qu'ils disent. Dans la dentelle au marteau-piqueur ? J'ai des doutes. A ce

sujet, la mairie s'était fendue de l'argument ultime en faveur du "oui" à la constitution européenne. Je cite de mémoire "Le boulevard Victor Hugo est sur le trajet entre le futur village olympique et le Stade de France. Si le "non" passe, Paris n'aura pas les JO et il ne sera pas possible de réhabiliter le boulevard Victor Hugo. CQFD. Ca c'est du lourd !

See you later, Alligator !

MARC NEDELEC



La vie étudiante  
n'est pas toujours facile.  
Autant le prévoir.



Qui aime bien, protège bien.

### mae habitation étudiant L'assurance sur mesure du logement étudiant

- Incendie, explosion, dégât des eaux, bris de vitres, catastrophe naturelle... En cas de sinistre, tout est prévu.
- Biens assurés jusqu'à 3 100€ en cas de vol ou tentative de vol.
- Prise en charge du loyer pendant 1 an (jusqu'à 3 100€), si un accident corporel entraîne une année supplémentaire d'études.

Chambre en cité U 32 €/an

Studio au 3 pièces 49 €/an

**-10%**  
pour toute adhésion à MAE Habitation Etudiant  
avant le 31 octobre 2008  
auprès de la MAE du Finistère  
sur présentation de ce coupon

MAE du Finistère • 02 98 02 35 36  
70 rue Sébastopol  
29200 BREST



**NOUVEAU CAFE CONCERT A BREST  
PORT DE COMMERCE  
OUVERTURE EN NOVEMBRE ! ...**

LE BLACK LABEL CAFÉ EST LE NOUVEAU LIEU INCONTOURNABLE DE BREST POUR TOUS LES AMATEURS DE LIVE ET DE MUSIQUES EN GÉNÉRALES. DANS UNE AMBIANCE PUB CHALEUREUSE ET FESTIVE, VOUS DÉCOUVRIREZ TOUS LES SOIRS DE L'ANNÉE ET DURANT TOUTE LA NUIT DES CONCERTS VARIÉS ET DANS TOUS LES STYLES (ROCK, BLUES, FUNK, SKA, GARAGE ...).  
RETROUVEZ AUSSI AU BLACK LABEL, LES ÉVÈNEMENTS SPORTIFS MAJEURS (FOOTBALL, RUGBY...), LES SOIRÉES ÉTUDIANTES LES PLUS ANIMÉES, AINSI QUE LA DIFFUSION DES CONCERTS SUR ÉCRAN GÉANT DE VOS GROUPES OU ARTISTES PRÉFÉRÉS...  
DE 18H À 4H DU DIMANCHE AU JEUDI ET DE 18H À 5H VENDREDI ET SAMEDI.  
OUVERTURE EN NOVEMBRE ...